LAMARTINE

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

JEAN DES COGNETS

CLASSIQUES GARNIER

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

LAMARTINE

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

JEAN DES COGNETS

PARIS
ÉDITIONS GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

INTRODUCTION

Au sens que Lamartine donne à ce mot, dans sa *Lettre-Préface* à Léon Bruys, toutes ses poésies pourraient être des « recueillements ». Mirabeau n'a-t-il pas écrit, donnant à ces deux termes une parfaite équivalence : « Le recueillement et la méditation, ces deux grandes puissances de l'homme » ? La poésie ne fut jamais pour Lamartine que l'occupation délicieuse de ces heures méditatives ou recueillies qu'il dérobe aux travaux et aux tracas du diplomate, de l'homme politique ou du spéculateur, le mode d'action, toujours à portée de sa main, dont il use quand — pour un temps — les autres lui échappent. Mais non pas celui qu'il préfère, bien qu'il lui soit le plus naturel et qu'il lui coûte le moins d'effort. Il se tue à nous répéter qu'il est poète par instinct, non par choix, que sa permanente ambition a toujours été de s'élever à la mission d'homme d'État, que l'éloquence est en lui plus que la poésie (à vrai dire elles se confondent souvent), qu'il ne souhaite à son front que la couronne de chêne du bon citoyen et non les lauriers du poète, qu'il préfère aux cadences des strophes le galop de son

cheval, se moque du destin posthume de ses vers et ne prétend valoir que par ses actes publics, et devant Dieu. Poussez-le un peu, il va vous assurer qu'il n'a écrit des vers que pour s'amuser et pour gagner de l'argent. Et dans son désir de vous en convaincre, il s'abaissera jusqu'à user de la démonstration mathématique : « La poésie n'a occupé, tout compte fait, que le douzième de mon temps ».

Et il faut bien l'en croire, le calcul compris qui a toute l'apparence de l'exactitude. Nous scandaliserons-nous qu'il n'emprunte pas notre toise pour se mesurer ? C'est bien là son jugement sincère et réfléchi sur lui-même, jugement où il entre plus de clairvoyance, quoi qu'on dise, que de complaisance. Car il se connaît bien, et tel quel, il se plaît, sans doute : l'étrange chose qu'il fût le seul à se mésestimer ! Mais seuls des sots l'ont pu prendre pour un niais.

Le prodige est qu'il ait trouvé à glaner chaque jour cette douzième heure de « récollection » au cours de ces cinq années, non plus agitées, mais débordantes d'activité raisonnable, qui s'achèvent en 1838. Julia morte, et la douceur de son foyer envolée avec elle, pour combler « le vide affreux » qui de nouveau s'est creusé dans son cœur, il s'est jeté de propos délibéré dans la lutte des idées. Le caprice, l'entraînement de passion n'ont point dans la conduite de sa vie la part qu'on leur a attribuée. « J'ai la tête froide », dit-il justement. Il a fait son acte de renoncement à l'amour, il n'a plus d'amantes que parmi les ombres et ne pressent pas encore qu'il verra un jour le visage deux fois cher d'une jeune vivante s'éclairer de cette flamme spiritualisée qu'il n'avait jusque-là dédiée

qu'à des mortes. Il travaille comme un forcené, lui qu'on dépeint en amateur nonchalant, et, par coquetterie, il cache son effort. Il étudie l'histoire, il apprend son métier d'orateur à cette ingrate école du Parlement, où l'on n'a que ses rivaux pour maîtres. Il prononce de nombreux et d'importants discours sur les sujets les plus graves et les plus divers, il se crée un public, un parti, des amitiés, il entretient avec grâce une immense correspondance, il écrit deux volumes de voyages, des articles, deux poèmes, dont l'un vaste comme une Bible. Et il lui reste encore le loisir de composer, d'étape en étape, les poésies de ce nouveau volume. Son secret, il le confie à Léon Bruys : « C'est la division du temps : son heure à chaque chose, et il y en a pour tout. » Pour tout : pour la poésie, pour la politique, pour la vie de société, pour la charité. Que MM. Odilon-Barrot, Teste et Cunin-Gridaine, qui raillent à la Chambre ce rêveur, cet utopiste de poète, viennent donc chercher auprès de lui l'exemple du bel ordre d'une vie et de la parfaite administration d'un génie !

***

Toutefois, par mauvaise rencontre, ce titre de Recueillements, qui eût à merveille convenu à tous ses autres volumes lyriques, se trouve tomber un peu à faux sur celui qui y correspond le moins et qui rassemble ses poésies les moins « recueillies », les plus volontairement impersonnelles et les plus évidemment destinées à retentir sur la place publique : le moins intime de tous, dans son premier état. Se recueillir,

c'est s'enfermer en soi-même. Or Lamartine, de 1833 à 1848, ne s'évertue qu'à en sortir et à se disperser dans tous les ordres d'activité. Il est visible que l'orateur, non content d'avoir réduit le poète à sa portion de cadet, à son douzième, envahit délibérément cet étroit héritage. Certes, l'orateur n'était absent ni des *Méditations*, ni des *Harmonies*, mais il n'y paraissait qu'au second plan, sous l'habit du moraliste ou avec l'appareil du sermonnaire, dans l'exhortation morale ou l'homélie pieuse. Ici, c'est le tribun et le prophète social qui s'emparent sans cesse de la parole. Au démon de la politique, tous les anges ont cédé la place.

Entre les *Harmonies* et les *Recueillements*, il y a un abîme. Passons sur la différence de forme, cependant considérable : les nécessités de l'action oratoire, les influences littéraires qu'il subit de plus près depuis son retour en France — et notamment celle d'Hugo — ont contraint Lamartine à resserrer son style. L'accent est plus impérieux, le vers plus ferme et plus sonore. Mais la différence d'inspiration est infiniment plus sensible et significative. Les *Harmonies* sont le dernier effort du poète chrétien pour donner un accent plus « moderne » à la prière traditionnelle. Les *Recueillements* sont le chant d'avènement du « penseur » révolutionnaire, fondateur, en rêve, d'un ordre nouveau. Depuis *Jocelyn*, le rénovateur religieux et social a pris le poète à son service, pour lui servir d'éclaireur sur les chemins périlleux. Averti qu'un désaveu dédaigneux l'attend, s'il se fait prendre — on réclamera pour lui cette sorte d'indulgence que l'on doit à la témérité des enfants — le poète bat l'estrade devant

la marche plus prudente de son maître, qui s'avance avec sa fortune. Ce que l'homme d'État n'ose dire, le poète le chante. Lamartine s'est déjà essayé dans *Jocelyn* à ce jeu en partie double. Ce prétendu *Journal du Curé de Valneige* est terriblement interpolé : jamais secrétaire ne fut plus infidèle. L'abbé Dumont étant mort, nulle protestation à craindre... Toutes les poésies religieuses ou philosophiques qui n'ont pu entrer dans le cadre, cependant élastique, de *Jocelyn*, prennent place dans les *Recueillements*. Le poète n'y manque guère d'occasion de proclamer son affranchissement de tout *credo* positif. Les étranges énigmes qu'il présente à Genoude, sous couleur de fêter son ordination ! Il les avait d'ailleurs soumises — en prose — à Cazalès, avec le même à-propos, lorsqu'il apprit que Cazalès s'apprêtait à recevoir le sacerdoce. Sont-ils bien sûrs, Cazalès et Genoude, que la religion catholique soit en possession de l'unique et entière vérité ? Apparemment que s'ils ne l'étaient pas, ils ne se feraient pas prêtres !

Le Christ n'est plus à ses yeux que « le premier témoin de Dieu » ; son règne s'achève, et il est à la veille d'être détrôné par le « Dieu des Esprits ».

Le Verbe où s'incarna l'antique vérité
Se transfigure encor : le Verbe s'est fait chair,
Le Verbe est fait humanité.

C'est encore ce « Verbe pur du Calvaire » dégagé des « échos lointains du sanctuaire », qui en ont laissé fuir « le divin sens », qu'annonce *Utopie*. Lamartine revient à la même idée dans les stances *A Guillemardet*, où il proclame qu'il n'est pas de dogme immuable, et

où il écarte de la main, en tremblant, les symboles, « de peur de mutiler le Dieu ». Et dans l'*Épître à Dumas* le ton familier s'élève lorsqu'il proclame sa mission :

Un monde à soulever, couché dans ses vieux langes...
Refaire un piédestal à la sainte statue
Et, sur son front levé, rendre à l'humanité
Les rayons disparus de la divinité...
Des instincts éternels séparer nos mensonges,
Des nuages obscurs qui couvrent l'horizon
Dégager lentement le jour de la raison...
Porter toutes les mains sur l'arche des pouvoirs,
Combiner d'autres droits avec d'autres devoirs,
Arracher Dieu, vivant, à l'ombre des symboles...

La confession philosophique et déiste, toujours promise à Dargaud et qu'il n'ose jamais prononcer à voix haute, Lamartine l'a dispersée, feuillet à feuillet, dans les œuvres écrites entre 1833 et 1849, dans *Jocelyn*, dans *La Chute d'un Ange*, dans le *Tailleur de Pierres* et dans les *Recueillements*.

***

Les plus beaux vers peut-être de Lamartine, les plus « modernes » d'accent, les plus lourds de pensée, les plus magnifiques d'élan, nous sommes accoutumés à les chercher dans ce dernier volume. Aussi nous étonnons-nous qu'il ait été accueilli par la plus morne et la plus hostile indifférence. Les contemporains étaient-ils donc aveugles et sourds pour rester insensibles à tant de beautés ?

Prenons garde que la première édition ne leur appor-

tait presque aucune des pièces admirables que les éditions courantes nous livrent. Ni les Poésies politiques *(Les Révolutions, Contre la peine de mort, A Némésis, La Marseillaise de la Paix, Au comte d Orsay)*, ni les « méditations » de la vieillesse *(La Vigne et la Maison, Le Désert)* ne s'y trouvaient. Mises à part huit pièces *(A Guillemardet, Toast aux Gallois et aux Bretons, A une jeune fille poète, Cantique sur un rayon de soleil, Épître à Adolphe Dumas, Utopie, La Femme, La cloche du village)*, le reste n'était guère que vers de circonstance. Lamartine n'avait que trop libéralement usé jusque-là de la facilité de grossir ses recueils vendus d'avance aux éditeurs, en vidant ses fonds de tiroir. De tous temps, il avait payé en monnaie de rimes ses dettes de reconnaissance, ou son tribut aux belles passantes. Élevé dans un monde où la poésie de société demeurait en honneur et où tout le monde rimait les compliments d'anniversaire, les épithalames et les étrennes de bonne année, il s'était toujours amusé à ce petit jeu. Reconnaissons d'ailleurs qu'il excellait dans ce genre aimable et suranné. Mais le goût public n'y était plus et l'on estima généralement qu'il avait, cette fois, abusé du bibelot de salon.

Les *Recueillements*, un peu pauvres à leur entrée dans le monde, eurent l'heureuse fortune d'hériter successivement des incomparables poésies qui fleurirent la vieillesse du poète. Et c'est ainsi que, lentement enrichis de ces chefs-d'œuvre, ils se relevèrent de l'injuste oubli où ils étaient tombés pour venir prendre place à côté des *Méditations*, et peut-être au-dessus. Si les *Méditations* ont plus de charme, les *Recueillements* ont plus de puissance. Tout l'homme s'y révèle, et il y

apparaît singulièrement grand, mûri par les douleurs, le triomphe et la chute. Qu'est-ce que la mélancolie d'une jeunesse inquiète et blessée d'un chagrin d'amour auprès de la sérénité désolée de ce Prince des hommes, dépouillé de toutes ses couronnes, mais riche encore de souvenirs, d'espérance et de génie, lassé de la vie, mais toujours avide d'éternité, qui s'étend dans l'ombre de sa maison vide pour prendre au sol natal la mesure de sa tombe, et caresse des yeux, en un dernier rêve, le rivage doucement éclairé de la mort ?

Jean des COGNETS.

Dans l'édition de 1849, Lamartine n'a pas donné de *Commentaires* aux *Recueillements*. Nous n'avons pas établi de tableau chronologique pour les pièces de ce volume, le poète ayant pris soin, pour la plupart, de leur assigner à chacune sa date, tantôt au début, tantôt à la fin.

QUELQUES DATES

des *Harmonies* à la publication des *Recueillements*.

1830. — Révolution de Juillet. Le 19 septembre, par une lettre au Comte Molé, ministre des Affaires Étrangères, Lamartine envoie au nouveau Gouvernement sa démission de secrétaire d'ambassade.

1831. — De mai à juin séjour en Flandre, coupé par un voyage en Angleterre, pour la campagne électorale. Il est battu à Bergues, le 6 juillet, à 17 voix. En septembre il fait paraître sa brochure sur *La Politique Rationnelle*. En octobre, il commence *Jocelyn*. S'est fixé à St-Point.

1832. — En juin, il est de nouveau battu aux élections. En juin arrive à Marseille. Au début de juillet s'embarque pour l'Orient, sur l'*Alceste*. Le 6 décembre, mort de sa fille Julia, à Beyrouth.

1833. — Est élu à Bergues le 7 janvier, par 43 voix de majorité. Le 9 avril reçoit à Damas la nouvelle de son élection. S'embarque aussitôt pour Constantinople, qu'il quitte le 25 juillet, pour revenir par voie de terre. Arrive à Mâcon à la mi-octobre. Le 4 novembre dépose dans le tombeau de sa mère le cercueil de Julia qu'il a été chercher à Marseille. Le 23 décembre, fait son entrée à la Chambre.

1834. — Le 4 janvier, premier discours à la tribune. Le 22 juin, est réélu à Bergues, et élu à Mâcon-ville. Opte pour Bergues.

1835. — Séjourne tour à tour à Paris, où il prononce plusieurs discours, notamment sur la Liberté d'Enseignement (11 juin), à Mâcon pour le Conseil Général, à St-Point, où il travaille assidûment à *Jocelyn*.

1836. — Publication de *Jocelyn*. Discours à la Chambre. Lamartine commence *La Chute d'un Ange*.

1837. — Discours à la Chambre. Continue à travailler à la *Chute d'un Ange*, et « écrit des vers par milliers ». Le 5 novembre est élu à Bergues, à Mâcon-ville et à Mâcon-campagne. Opte cette fois pour Mâcon. En décembre, a terminé *La Chute d'un Ange*.

1838. — Discours à la Chambre, où il est rapporteur du budget des Affaires Étrangères. Publication de *La Chute d'un Ange*.

1839. — Publication des **Recueillements Poétiques.**

LETTRE

A M. LÉON BRUYS D'OUILLY

SERVANT DE PRÉFACE

Je vous envoie, mon cher ami, le petit volume de poésies nouvelles que M. Charles Gosselin réclame et que vous voulez bien vous charger de lui porter parmi vos bagages. Les poètes seuls doivent se charger de ces commissions à la fois sérieuses et futiles, comme on ne donne les choses légères à porter qu'aux mains des enfants.

Mon éditeur ne se contente pas de vers ; il veut encore un titre. Dites-lui d'appeler ce volume *Recueillements poétiques*. Ce titre rend parfaitement l'impression que j'ai eue en écrivant ces poésies. C'est le nom des heures que j'y ai trop rarement consacrées.

Vous me demandez, mon cher ami, comment, au milieu de mes travaux d'agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages et du mouvement politique qui m'emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d'esprit et quelques heures d'audience pour cette poésie de l'âme qui ne parle qu'à voix basse dans le silence et dans la solitude. C'est comme si vous demandiez au soldat ou au matelot s'il leur reste un moment pour penser à ce qu'ils aiment et pour prier Dieu, dans le bruit du camp ou dans l'agitation de la mer. Tout homme a en soi une merveilleuse faculté d'expansion et de concentration, de se livrer au monde sans se perdre soi-même, de se quitter et de se retrouver tour à tour. Voulez-vous que je vous dise mon secret? C'est la divi-

sion du temps ; son heure à chaque chose, et il y en a pour tout. Bien entendu que je parle de l'homme qui vit comme nous, à cent lieues de Paris et à dix lieues de toute ville, entre deux montagnes, sous son chêne ou sous son figuier. Et puisque vous voulez le récit vrai et confidentiel d'une de mes journées de paysan que vous trouvez trop pleines et que je sens si vides, tenez, le voilà : prenez et lisez, comme dit solennellement le grand poète des *Confessions*, J.-J. Rousseau.

Mais d'abord souvenez-vous que, pour vivre ainsi double, il faut se coucher de bonne heure et que votre lampe s'éteigne quand la lampe du tisserand et celle de la fileuse brillent encore, comme des étoiles tombées à terre, à travers les branches, sur les flancs noirs de nos collines. Il faut entendre en s'endormant les chants éloignés des jeunes garçons du village qui reviennent de la veillée dans les étables, et qui se répondent en s'affaiblissant comme une sonore invitation au sommeil :

... Suadentque cadentia sidera somnos

Notre ami et maître Virgile savait tout cela.

Quand donc l'année politique a fini, quand la chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre dans cette chère masure de Saint-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups du vent d'ouest, ma vie de poète recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public qui ne crée pas comme Jéhovah l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles; je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur. Que penseriez-vous

d'un homme qui chanterait du matin au soir ? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul et débordant de force, dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout.

L'heure de ce chant pour moi, c'est la fin de l'automne ; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide nous refoule alors au dedans de nous-mêmes ; c'est le crépuscule de l'année, c'est le moment où l'action cesse au dehors ; mais l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers ! Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme ! Il a prévenu bien des suicides.

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour ; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre ; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards ; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leurs tas de feuilles mortes, qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau,

A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose en nous attendant tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu ? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses ; un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison et ailleurs ; une espérance forte et évidente comme la Providence dans la nature me reporte au sein de Dieu, où tout se retrouve : une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit ; mes pas craquent sur le givre, je referme ma fenêtre et je rentre dans ma tour où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre longues heures de silence qui ont à s'écouler en novembre entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour ? Tout dort dans la maison et dans la cour ; à peine entend-on quelquefois un coq, trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque bœuf endormi et rêvant dans l'étable pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bouvier. On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir : car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens, sur les dalles

de ma chambre étroite ; je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi ; je leur parle, je parle à mon chien qui suit d'un œil intelligent et inquiet tous mes mouvements de pensée et de corps. Quelquefois je tombe à genoux devant une de ces chères mémoires du passé mort ; plus souvent je me promène en élevant mon âme au Créateur et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poète hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales et qui se retrouvent çà et là dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié.

Cela fait (et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela?), je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froissés par eux et par moi : leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-4°, édition de Venise en deux énormes volumes, où ses œuvres latines, sa politique, ses philosophies, son *Africa* tiennent deux mille pages, et où ses immortels sonnets en tiennent sept (parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire, et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre pour lui faire une gloire et une immortalité) ; un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Gœthe, de Byron, tous philosophes ou poètes, et une petite *Imitation de Jésus-Christ*, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poètes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes qui invitent à crayonner et à écrire.

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent

tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves ; je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche ; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein, les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre ; je me dis : « Écrivons. » Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein : je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie ; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres ; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe ! Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu ? Les écrit-il ? Non sans doute, l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant ; ce sont celles que vous connaissez, des *Méditations*, des *Harmonies*, *Jocelyn*, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur ; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas, et, en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere !*

Les heures que je puis donner ainsi à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas longues ; la cloche du village sonne bientôt l'Angélus avec le crépuscule ; on entend dans les sentiers

rocailleux qui montent à l'église ou au château le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit ; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée ; le curé vient et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles ; le maire vient et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage ; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver ; le courrier arrive chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table, paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si j'en ai, se réveillent et circulent dans la maison ; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en veste de velours noir, en guêtres de cuir, des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur, de pauvres veuves des villes prochaines, qui seraient heureuses d'un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue, avec un ou deux pauvres enfants à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire ; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poète et de labou-

reur, dont les oiseaux attendent les miettes sur mon balcon. Midi sonne ; j'entends mes chevaux caressants hennir et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison qui restent jusqu'au soir ; je monte à cheval et je pars au galop, laissant derrière moi toutes les pensées du matin pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées ; je gravis et je redescends pour gravir encore nos montagnes ; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes ; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit, après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil, toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands paysages dans les jours d'automne. Heureux si en rentrant, harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au cœur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route, et qui, comme Hugo, Nodier, Quinet, Sue ou Manzoni, vient nous apporter un écho lointain des bruits du monde et goûter avec indulgence un peu de notre paix !

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne ! Mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés.

Un matin, le journal annonce que les chambres sont convoquées pour le milieu ou la fin de décembre. De ce jour, toute joie du foyer et toute paix s'évanouissent ; il faut préparer ce long interrègne domestique que produit l'absence dans un ménage rural, pourvoir aux nécessités de Saint-Point, à celles d'un séjour onéreux de six mois à Paris, — *res angusta domi !* Il faut partir.

Je sais bien qu'on me dit : « Pourquoi partez-vous ? ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poète et de laisser le monde politique travailler

pour vous ? » Oui, je sais qu'on me dit cela ; mais je ne réponds pas : j'ai pitié de ceux qui me le disent. Si je me mêlais à la politique par plaisir ou par vanité, on aurait raison ; mais si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met sa main à la manœuvre, on a tort ; j'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont, mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls ou aux bénéfices de la société. On se fait une singulière idée de la politique dans notre pays et dans notre temps. Eh ! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir. Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France ait été marquée par le consulat, de tels ou tels hommes ? C'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme ; si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme, qui l'a si mal élevé jusqu'ici ; si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous ou de la tyrannie de quelques-uns ; si l'on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force ; si l'on introduira enfin dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles ce divin principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines ; si l'on abolira le meurtre légal ; si l'on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre ; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux ; si la liberté sainte des consciences grandira enfin avec les lumières de la raison, multipliées par le verbe, et si Dieu, s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité.

Voilà la politique telle que nous l'entendons, vous,

moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes, et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques, et à dire comme Montaigne : « Que sais-je? » ou comme l'égoïste : « Que m'importe ? »

Non. Lorsque le divin Juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable. » Il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité : dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute ; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté ? Vous avez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir, vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre ; vous ne l'avez mis nulle part ; que le vent l'emporte ! Il n'a servi ni à vous ni à vos frères. »

Je ne veux pas, mon cher ami, me faire en mourant cette triste réponse de l'égoïsme, et voilà pourquoi je termine à la hâte ce griffonnage et je vous dis adieu.

Mais je m'aperçois que cette lettre a vingt pages ; tant pis ! Il est trop tard pour la recommencer.

M. Charles Gosselin me demande un avertissement ; si cette lettre est trop longue pour une lettre, tirez-en une préface. Cela ne se lit pas.

DE LAMARTINE.

Saint-Point, 1er décembre 1838.

RECUEILLEMENTS
POÉTIQUES

PIÈCES CONTENUES DANS LA PREMIÈRE ÉDITION

(1839)

I

CANTIQUE

SUR

LA MORT DE Mme LA DUCHESSE DE BROGLIE

Saint-Point, 15 novembre 1838.

Quand le printemps a mûri l'herbe
Qui porte la vie et le pain,
Le moissonneur liant la gerbe
L'emporte à l'aire du bon grain ;
Il ne regarde pas si l'herbe qu'il enlève
Verdit encore au pied de jeunesse et de sève,
Ou si, sous les épis courbés en pavillon,
Quelques frêles oiseaux à qui l'ombre était douce
Du soleil ou du vent s'abritaient sur la mousse,
Dans le nid caché du sillon.

Que lui fait la fleur bleue ou blanche
Qui, liée en faisceau doré,
Sur le bras qui l'emporte, penche
Son front mort et décoloré ?
« Portez les blonds épis sur mon aire d'argile !
« Faites jaillir le blé de la paille fragile !
« La fleur parfumera le froment de son miel,
« Et, broyé sous la meule où Dieu fait sa mouture,
« Ce grain d'or deviendra la sainte nourriture
« Que rompent les enfants du ciel ! »

Seigneur ! ainsi tu l'as cueillie,
Aux jours de sa félicité,
Cette femme qui multiplie
Ton nom dans sa postérité.
En vain, dans le lit d'or dont ses jours étaient l'onde,
On voyait resplendir l'eau limpide et profonde,
En vain sa chevelure à ses pieds ruisselait,
En vain un tendre enfant, dernier fruit de sa couche,
Ouvrait les bras à peine et s'essuyait la bouche
Teinte encor de son chaste lait.

Tu vois cette âme printanière,
Fructifiant avant l'été,
Répandre en dons comme en prière
Son parfum de maturité ;
Et tu dis à la Mort, ministre de ta grâce :
« Laisse tomber sur elle un rayon de ma face,
« Qu'elle sèche d'amour pour mes biens immortels ! »
Et la Mort t'obéit et t'apporte son âme,
Comme le vent enlève une langue de flamme
De la flamme de tes autels !

O Dieu, que ta loi nous est rude !
Que nos cœurs saignent de tes coups !
Quel vide et quelle solitude
Fait cette absence autour de nous !
Par quel amour jaloux, par quel cruel mystère,
De tout ce qui l'ornait dépouilles-tu la terre ?
N'avons-nous pas besoin d'exemple et de flambeau ?
Et, pour que ton regard sans trop d'horreur s'y pose,
Dieu saint, ne faut-il pas que quelque sainte rose
Te parfume ce vil tombeau ?

Elle était ce thym des collines
Que l'aurore semble attirer,
Que pour embaumer nos poitrines

Nos lèvres venaient respirer !
Dans cet air froid du monde infecté de nos vices,
Ses lèvres de corail étaient deux frais calices
D'où coulaient ta parole en célestes accents.
Combien de fois moi-même, embaumé de ses grâces,
Comme en sortant d'un temple, en sortant de ses traces
Je sentis mon cœur plein d'encens !

Oh ! qui jamais s'approcha d'elle
Sans éprouver sur son tourment
D'une brise surnaturelle
Le divin rafraîchissement ?
Au timbre de sa voix, au jour de sa paupière,
Amis, qui ne sentit fondre son cœur de pierre,
Et ne dit en soi-même, en l'écoutant parler,
Ce que disait l'apôtre au disciple incrédule :
« Ne sens-tu pas, mon cœur, quelque chose qui brûle,
« Et qui demande à s'exhaler ? »

Elle était née un jour de largesse et de fête,
D'une femme immortelle au verbe de prophète ;
Le génie et l'amour la conçurent d'un vœu !
On sentait, à l'élan que retenait la règle,
Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle,
Sous une poitrine de feu.

Les palpitations de l'âme maternelle
Au delà du tombeau se ressentaient en elle ;
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon ;
Un élan naturel l'emportait vers les cimes
Où la création donne aux âmes sublimes
Les vertiges de la raison

Dès qu'un seul mot rompait le sceau de ses pensées,
On les voyait monter, vers le ciel élancées,
Jusqu'où monte au Très-Haut la contemplation.

Son œil avait l'éclair du feu sur une armure,
Et le son de sa voix vibrait comme un murmure
Des grandes harpes de Sion.

Elle montait ainsi jusqu'où l'on perd de vue
L'âme contemplative à son Dieu confondue,
Perçant avec la foi les voiles de la mort ;
Et revenait, semblable à l'oiseau du déluge,
Rapporter un rameau de paix et de refuge
Aux faibles qui doutaient du bord.

L'amour qui l'enlevait la ramenait au monde,
Non pas pour s'abreuver comme nous de son onde,
Non pas pour se nourrir du pain qu'il a levé,
Mais pour faire choisir, parmi la graine amère,
A ces petits enfants dont elle était la mère,
Quelques tiges de sénevé.

Ce grain qu'elle cherchait comme la poule gratte
Le froment ou le mil sur une terre ingrate,
C'était, Seigneur, c'était les lettres de ta loi ;
C'était le sens caché dans les mots du saint livre,
Dont le silence parle et dont l'esprit fait vivre
Ceux qui se nourrissent de foi !

¤

Au bruit du monde qui l'admire
Et se pressait pour l'escorter,
Comme l'onde autour du navire
Pour l'engloutir ou le porter ;
Aux nœuds d'une gloire importune
Qui l'enchaînait à sa fortune,
Elle, éprise d'autre trésor,
A l'œil de l'amitié ravie,

Qui regardait luire sa vie
Humble dans un chandelier d'or ;

Aux roulis inconstants de l'onde,
Où le souffle orageux des airs
L'agitait sur la mer du monde
A la lueur de nos éclairs ;
A ces foudres, à ces naufrages
Qui jettent sur tous nos rivages
Nos respects avec nos débris ;
A ces tempêtes populaires
Qui font sombrer dans leurs colères
Ceux que soulevaient leurs mépris,

Elle échappait rêveuse et tendre
Par ce divin recueillement
Qui fait silence pour entendre
Le vol de l'ange au firmament.
Grâce au bras que son Christ lui prête,
Elle marchait sur la tempête
Sans tremper ses pieds au milieu ;
Et cette figure céleste,
Esprit et corps, n'était qu'un geste
Qui foulait l'onde et montrait Dieu.

Quelle ombre du Très-Haut sur elle !
Quelle auguste et sainte pudeur,
Comme un séraphin sous son aile,
La revêtait de sa splendeur !
Comme toute profane idée
Disparaissait intimidée
Sous le rayon de sa beauté !
Comme le vent de pure flamme
Balayait de devant cette âme
Toute cendre de volupté !

¤

Ton amour, ô Seigneur, et dans l'amour suprême
L'amour de ses enfants en qui le chrétien t'aime ;
Sur leurs cœurs ulcérés cette huile de ta foi ;
Ces aumônes d'esprit en pages de ta loi ;
Ces pains multipliés pour nourrir leurs misères ;
Ces conversations la nuit avec ses frères
Pour charmer leur exil en se parlant de toi ;
Ces cœurs fertilisés se fondant en prières
Aux hymnes du prophète-roi :
C'étaient là de ses nuits les voluptés sévères.
Anges qui les voiliez, oh ! redites-les-moi !

Dites, oiseaux évangéliques,
Passereaux du sacré jardin,
Dont les notes mélancoliques
Enchantent les flots du Jourdain ;

Saintes colombes de ces saules,
Qui, joignant vos pieds de rubis,
Veniez percher sur les épaules
Du pasteur des douces brebis ;

Oiseaux cachés parmi les branches
Sur les bords du sacré vivier,
Qui couvrez de vos ailes blanches
Le térébinthe et l'olivier ;

Vous qui, même à son agonie,
Accourant à sa sainte voix,
Veniez mêler votre harmonie
Aux gémissements de sa croix ;

Dites quels amoureux messages
Ou de tristesse ou de douceur,
Du désert et des saints rivages
Vous apportiez à cette sœur !

Dites quelles saintes pensées
Sous l'arbre de la Passion,
Dites quelles larmes versées
Sur la poussière de Sion,

Vous remportiez sur les racines
Du jardin des saintes douleurs,
Et vous versiez dans les piscines
Où Jésus répandit ses pleurs !

Ces colombes un jour aux rives immortelles
Emmenèrent d'ici cette sœur avec elles
Pour goûter, ô Seigneur, combien ton ciel est doux !
Elle alla se poser sur les rosiers mystiques
Que le Siloé baigne au jardin des cantiques,
Et ne revint plus parmi nous !

Elle n'est plus ! Le jour a pâli de sa perte.
Où son cœur comblait tout, que la place est déserte !
Berceau de ses enfants, maison de son époux,
Seuil des temples sacrés où pliaient ses genoux,
Prisons dont sa clef d'or écartait les verrous,
Porte des malheureux par son aumône ouverte,
Comment vous consolerez-vous ?
Et nous, cœurs ténébreux dont la lampe est couverte,
Nous, ses amis, que ferons-nous ?

Remplirons-nous les cieux du cri de nos alarmes?
Nous inonderons-nous de cendres et de larmes ?
Répandrons-nous notre âme en lamentations,
Comme ceux qui n'ont pas l'espoir dans leurs calices,

Et qui ne mêlent pas le sel des sacrifices
A l'eau de leurs afflictions ?

Non ! nos yeux souilleraient d'une tache profane
De l'immortalité la robe diaphane :
Pleurer la mort des saints, c'est la déshonorer.
Quand Dieu cueille son fruit mûr sur l'arbre de vie,
A qui donc appartient la douleur ou l'envie ?
Qui donc a le droit de pleurer ?

Non ! nous élargissons les ailes de notre âme
Pour aimer l'esprit pur où nous aimions la femme.
Époux, enfants, amis, point de pleurs, point d'adieu !
Celle dont ici-bas l'ombre s'est éclipsée
Devient pour nos esprits une sainte pensée
Par qui notre âme monte à Dieu.

¤

Gloire à Dieu ! grâce à la terre,
Qui, s'ornant de si beaux dons,
Par un terrible mystère
Te rend ceux que nous perdons !
Gloire à ce morceau d'argile
Où, dans une chair fragile
Qu'anime un sacré levain,
Avec un souffle de vie
Prêtée un jour et ravie,
Tu fais un être divin !

Frères, qu'elle sera belle
La société des saints
Où va nous attirer celle
Qui vit encor dans nos seins ;
Où s'uniront dans la gloire
Comme dans cette mémoire

Génie, amour et beauté,
Ces trois sublimes images
De tes plus parfaits ouvrages,
Symbolique trinité !

Là ces âmes fugitives
Qui, sans se poser au sol,
Ne font, cherchant d'autres rives,
Qu'effleurer nos flots du vol ;
Là ces natures célèbres
Qui traversent nos ténèbres
En y jetant leur éclair ;
Là ces enfants et ces femmes,
Toute cette fleur des âmes
Qui laisse un parfum dans l'air !

Vous y souriez ensemble
A ceux qui cherchent vos pas,
Divins esprits que rassemble
Le cher souci d'ici-bas !
J'y vois ta grâce, ô ma mère !
Et toi, goutte trop amère
De mon calice de fiel,
Fleur à ma tige enlevée
Et dans mon cœur retrouvée,
Qui donnez son nom au ciel !

Apparitions célestes,
Disparaissant tour à tour,
Qui d'en haut nous font les gestes
Que fait l'amour à l'amour ;
Tendresses ensevelies
Sous tant de mélancolies,
Qu'un jour doit ressusciter ;
Feux que notre nuit voit poindre :
Oh ! mourons pour les rejoindre !
Vivons pour les mériter !

¤

Un jour elle disait à celui qui la pleure :
« Le monde n'a qu'un son, la gloire n'a qu'une heure,
Suspendez votre harpe aux piliers du saint lieu !
Mélodieux écho des accords prophétiques,
Chantez aux jours nouveaux les éternels cantiques,
Dieu donc n'est-il pas toujours Dieu ? »

Je lui jurai, Seigneur, de célébrer ta gloire ;
Et le vent de la vie emporta ma mémoire,
Et le courant du monde effaça ses accents ;
Et le foyer divin où ta flamme tressaille
Dans mon cœur oublieux brûla l'herbe et la paille,
Au lieu de brûler ton encens.

Et maintenant je viens, comme Marthe et Marie,
Qui portaient à Jésus l'encens de Samarie,
Et trouvèrent ses bras morts et crucifiés,
Acquitter au Seigneur mon denier sur ta tombe
Et gémir tristement ce cantique qui tombe
Comme une larme sur ses pieds.

II

A ALIX DE V...

JEUNE FILLE QUI AVAIT PERDU SA MÈRE

Que notre œil tristement se pose,
Enfant, quand nous nous regardons !
Nous manque-t-il donc une chose,
Que du cœur nous nous demandons ?

Ah ! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens :
Dans mes yeux tu cherches ta mère,
Je vois ma fille dans les tiens !

Du regard quels que soient les charmes,
Ne nous regardons plus ainsi :
Hélas ! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici.

Le sort nous sevra de bonne heure,
Toi de ton lait, moi de mon miel.
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel !

III

A M. DE GENOUDE

SUR SON ORDINATION

Monceau, décembre 1835.

Du sein expirant d'une femme
Qui te montra le ciel du geste de l'adieu,
Une nuit de douleur déracine ton âme,
Et du lit nuptial jette ta vie à Dieu.
Comme un vase, où l'enfant distrait se désaltère,
Frappé d'un coup trop fort laisse fuir sa liqueur,
Ton âme laisse fuir les eaux de notre terre,
Et la mort a fêlé ton cœur !

Tu ne boiras plus de notre onde,
Tu ne tremperas plus tes lèvres ni tes mains
A ces courants troublés où les ruisseaux du monde
Versent tant d'amertume ou d'ivresse aux humains ;
L'âme du prêtre en vain à notre air exposée
Est la peau de brebis qu'étendait Gédéon :
On trouvait le matin sèche de la rosée
La miraculeuse toison.

Dieu seul remplira ton calice
Des pleurs tombés d'en haut pour laver le péché,
De la sueur de sang, et du fiel du supplice,
Et de l'eau de l'égout par l'éponge séché.

Comme ces purs enfants qu'à l'autel on élève
Laissent tondre leurs fronts jusqu'au dernier cheveu,
Tu couperas du fer les rejets de ta sève
Pour jeter ta couronne à Dieu.

Tu détacheras de nos voies
Tes pieds nus qui suivront leurs sentiers à l'écart ;
Dans nos courtes douleurs, dans nos trompeuses joies,
De notre pain du jour tu laisseras ta part ;
Tu ne combattras plus sous l'aube et sous l'étole :
C'est la paix du Seigneur que ta main doit tenir ;
Tu n'élèveras plus en glaive de parole
La voix qui ne doit que bénir.

Tu chercheras, le long du fleuve,
Les rencontres du Christ ou du Samaritain ;
L'infirme, le lépreux, l'orphelin et la veuve
Viendront sous ton figuier s'asseoir dès le matin ;
Ton cœur vide de soins se remplira des nôtres ;
Ton manteau, si j'ai froid, l'hiver sera le mien,
Et pour prendre et porter tous les fardeaux des autres
Ton bras déposera le tien.

Comme le jardinier mystique
Qui suivait d'Emmaüs, en rêvant, le chemin,
Et, relevant les fleurs au soleil symbolique,
Marchait en émondant les tiges de la main,
Tu prendras dans chaque âme et dans chaque pensée
Ce qui la fane aux bords ou la ronge au milieu,
Ce qui l'incline à terre ou la tient affaissée,
Et tu lèveras tout à Dieu !

Cependant trois enfants sans mère
Te suivront du regard et du pied aux autels,
Et se diront entre eux : « Ce saint fut notre père
Quand il portait son nom d'homme chez les mortels. »

Et les peuples émus penseront en eux-même,
Voyant leurs bras pendus à tes robes de lins,
De l'amour du Seigneur combien il faut qu'on aime
Pour laisser ses fils orphelins !

C'est ainsi que Sion contemple
Le cèdre du Liban, taillé pour le saint lieu,
Qui soutient la charpente et parfume le temple,
Incorruptible appui de la maison de Dieu ;
Tandis que les rejets de ses propres racines
Reverdissent aux lieux qu'il ombrageait avant,
Et, se multipliant sur les rudes collines,
Souffrent le soleil et le vent.

Toi pourtant, qui dans ta poitrine
Oses prendre et porter l'aigle des vieilles lois,
Comme Paul à Tarsys prit l'œuf de la doctrine
Et le portait éclore au soleil d'autrefois,
Ses ailes d'aujourd'hui les as-tu regardées ?
Sais-tu si deux mille ans l'oiseau n'a pas grandi ?
Sais-tu quelle heure il est au cadran des idées,
Et si l'aurore est le midi ?...

Si l'oiseau retourne à son aire ?
Si l'œuf des vérités qu'il ne peut contenir
N'est pas éclos plus loin et n'a pas changé l'ère
D'où son jour plus parfait datera l'avenir ?
Sais-tu quel vol nouveau son œil divin mesure ?
De quel nuage il veut s'abattre, et sur quels bords ?
Et, jusqu'au soir des temps pour qu'il se transfigure,
Combien il lui faut de Thabors ?...

Quand le Fils de l'Homme au Calvaire,
Premier témoin de Dieu, sur sa croix expira,
Le rideau ténébreux du sombre sanctuaire
Dans le temple ébranlé du coup se déchira ;

Le jour entra tout pur dans l'ombre des symboles,
Les fantômes sacrés d'Oreb et de Sina
Pâlirent aux éclairs des nouvelles paroles,
Et le passé s'illumina.

O Christ ! n'était-ce pas ton signe ?
N'était-ce pas pour dire à l'antique maison
Que de voiler le jour nulle arche n'était digne ?
Qu'une aube se levait sans ombre à l'horizon ?
Que Dieu ne resterait caché dans nul mystère ?
Que tout rideau jaloux se fendrait devant toi ?
Que ton Verbe brûlait son voile ? et que la terre
N'aurait que ton rayon pour foi ?

Nouveaux fils des saintes demeures,
Dieu parle : regardez le signe de sa main !
Des pas, encor des pas pour avancer ses heures !
Le siècle a fait vers vous la moitié du chemin.
Comprenez le prodige, imitez cet exemple ;
Déchirez ces lambeaux des voiles du saint lieu ;
Laissez entrer le jour dans cette nuit du temple :
Plus il fait clair, mieux on voit Dieu !

Voyez se presser à la porte
Cette foule en rumeur d'adorateurs sans voix
Qui court après ses dieux que la raison emporte,
Comme autrefois Laban après ses dieux de bois !
Ne tirez plus les siens de l'arche des symboles,
Mais dites-lui qu'aux sens le temps les a repris,
Que tous ces dieux de chair n'étaient que des idoles,
Et d'aller au Dieu des esprits !

Hâtez cette heure fortunée
Où tout ce qui languit de la soif d'adorer,
Sous l'arche du Très-Haut d'astres illuminée
Pour aimer et bénir viendra se rencontrer !

Que le mystère entier s'éclaire et se consomme !
Le Verbe où s'incarna l'antique vérité
Se transfigure encor : le Verbe s'est fait homme,
Le Verbe est fait humanité !

La foi n'a-t-elle point d'aurore ?
Avant qu'à l'horizon l'astre des cieux ait lui,
Dans ces foyers des nuits qu'un jour lointain colore
On croit le reconnaître à ces feux teints de lui ;
Mais lui-même, noyant les phares de ses plages
Dans des flots de splendeur et de sérénité,
Efface en avançant ses multiples images
Sous sa rayonnante unité !

IV

A Mme ***

QUI FONDAIT UNE SALLE D'ASILE

12 juin 1836.

Les lionceaux ont des asiles,
Les oiseaux du ciel ont des nids :
Les pauvres mères de nos villes
N'ont point de toits pour leurs petits.

Oh ! rouvrez-leur des bras de mère,
Donnez-leur le lait et le pain,
Et gardez de la graine amère
Le van qui leur épand le grain !

Et vous, venez, timide enfance,
Bénissez Dieu sur leurs genoux ;
Jamais sa tendre Providence
Ne sourit sous des traits plus doux.

V

A M. WAP

POÈTE HOLLANDAIS

EN RÉPONSE A UNE ODE ADRESSÉE A L'AUTEUR

SUR LA MORT DE SA FILLE

Que le ciel et mon cœur bénissent ta pensée,
Toi qui pleures de loin ce que la mort m'a pris !
Et que par ta pitié cette larme versée
Devienne une perle sans prix !
Que l'ange de ton cœur devant Dieu la suspende
Pour la faire briller de la splendeur des cieux,
Et qu'en larmes de joie un jour il te les rende,
Ces pleurs, aumône de tes yeux !

Oh ! quand j'ai lu ce nom qui remplissait naguère
De joie et de clarté mon oreille et mon cœur,
Ce nom que j'ai scellé sur mes lèvres de père
Comme un mystère de douleur ;
Quand je l'ai lu gravé sur ta funèbre page,
Un nuage à mes yeux de mon cœur a monté,
Et j'ai dit en moi-même : « Il n'est donc nulle plage
Où quelque ange ne l'ait porté ? »

Et qu'ai-je fait, dis-moi, pour mériter, ô barde,
Que ton front se couvrît de cendre avec le mien ?

Dieu n'avait pas remis cette enfant sous ta garde,
Mon bonheur n'était pas le tien !
Nous parlons ici-bas des langues étrangères,
L'onde de mes torrents n'est pas l'eau que tu bois ;
Mais l'âme comprend l'âme, et la pitié rend frères
Tous ceux dont le cœur est la voix.

Toute voix qui la nomme entre au fond de mon âme ;
Je ne puis sans pâlir en entendre le son,
Et j'adore de l'œil jusqu'aux lettres de flamme
Qui composaient son divin nom.
Le jour, la nuit, tout haut ma bouche les épelle,
Comme si dans leur sens ces lettres l'enfermaient !
Il semble à mon amour que quelque chose d'elle
Vit dans ces sons qui la nommaient.

Oh ! si, comme mon cœur, si tu l'avais connue !
Si dans le plus divin de tes songes d'amant
Cette forme angélique une heure était venue
Luire devant toi seulement ;
Si le rayon vivant de son regard céleste,
Ce rayon, dont mon œil douze ans fut réjoui,
Eût plongé dans le tien comme un éclair qui reste
A jamais dans l'œil ébloui ;

Si ses cheveux, pareils aux rayons de l'aurore,
Dont sa mère lissait les soyeux écheveaux,
Déployant les reflets du cuivre qui les dore,
Avaient déroulé leurs anneaux ;
Si tu les avais vus en deux ailes de femme,
Sur sa trace en courant après elle voler
Et découvrir ce front où les baisers de l'âme
Allaient d'eux-mêmes se coller ;

Si ton oreille avait entendu l'harmonie
De sa voix où déjà vibraient à l'unisson

L'innocence et l'amour, le cœur et le génie,
Modulés dans un même son ;
Si de ce doux écho ton oreille était pleine,
Et si, passant ton doigt sur ton front incertain,
Comme moi tu sentais encor la tiède haleine
De ses longs baisers du matin ;

Comme moi tu n'aurais qu'un seul nom sur la bouche,
Qu'une blessure au cœur, qu'une image dans l'œil,
Qu'une ombre sur tes pas, qu'un rêve dans ta couche,
Qu'une lampe au fond du cercueil !
Elle, elle, et toujours elle ! elle dans chaque aurore !
Elle dans l'air qui flotte, afin d'y respirer !
Elle dans le passé, pour s'y tourner encore !
Elle au ciel, pour le désirer !

C'était l'unique fleur de l'Éden de ma vie
Où le parfum du ciel ne se corrompît pas,
Le seul esprit d'en haut que la mort assouvie
N'eût point éloigné de mes pas !
C'était de mes beaux jours la plus pure pensée,
Que Dieu d'un vœu d'amour me permît d'animer
Pour que dans ce beau corps mon âme retracée
Pût se réfléchir et s'aimer !

Je la vois devant moi, la nuit, comme une étoile
Dont la lueur me cherche et vient me caresser ;
Le jour, comme un portrait détaché de la toile
Qui s'élance pour m'embrasser.
Je la vois, s'enfuyant dans mon sein qui l'adore,
Faire éclater de là son rire triomphant,
Ou, du sein de sa mère, à mon baiser sonore
Apporter ses lèvres d'enfant.

Je la vois, grandissant sous les palmiers d'Asie,
Se mûrir aux rayons de ces soleils nouveaux,

Et, rêveuse déjà, lutter de poésie
Avec le chant de ses oiseaux.
J'entends à son insu se révéler son âme
Dans ces vagues soupirs d'un cœur qui se pressent,
Préludes enchantés de ces accords de femme,
Où l'âme va donner l'accent.

Oui, pour revivre encor, je vis dans son image :
Le cœur plein d'un objet ne croit pas à la mort.
Elle est morte pour vous qui cherchez son visage,
Mais pour nous elle est près, elle vit, elle dort.
Je l'entends, je l'appelle, et je sais que chaque heure
Avance l'heure fixe où je vais la revoir ;
Et je dis chaque jour au penser qui la pleure :
« A demain ! peut-être à ce soir ! »

Oh ! si de notre amour l'espoir était le rêve !
Si nous ne devions pas retrouver dans les cieux
Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève,
Que nous suivons du cœur, que nous cherchons des yeux ;
Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre,
Elle ! elle qu'en esprit je sens, j'entends, je vois,
A son regard d'amour encore me suspendre,
Frissonner encore à sa voix ;

Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même ;
Lui, le maître, le Dieu, je ne le croirais pas ;
Ou je lui répondrais par l'éternel blasphème,
Seule réponse du trépas :
Oui, périsse et moi-même et tout ce qui respire,
Et ses mondes et lui, lui dans son ciel moqueur,
Plutôt que ce regard, plutôt que ce sourire,
Que cette image dans mon cœur !

Mais toi qui m'as compris, toi dont la voix mortelle
Rend la voix dans mon sein à des échos si chers ;

Toi qui me dis son nom, toi qui fais parler d'elle
La langue immortelle des vers ;
Que les anges du ciel recueillent ta parole !
Cette parole aida mes larmes à sortir.
Et que le chant du ciel, dont ta voix me console,
Dans ta vie aille retentir !

Pour ce tribut pieux de ta paupière humide,
Puisses-tu, jusqu'au soir de tes jours de bonheur,
Ne voir à ton foyer jamais de place vide,
D'abîme creusé dans ton cœur !
Et puisse, à ton chevet, veillant ton agonie,
Une enfant dans son sein recevoir ton adieu,
Essuyer ta sueur, et, comme un doux génie,
Cacher la mort, et montrer Dieu !

VI

A Mme LA DUCHESSE DE R***

SUR SON ALBUM

Il est une langue secrète,
Dialecte silencieux,
Que sait l'amant ou le poète,
Et que les yeux parlent aux yeux.

Qu'importe la langue parlée ?
Le langage humain n'est qu'un art ;
Mais cette langue révélée,
Dieu la fit avec le regard !

Une femme aux cheveux de soie,
Qu'on voit marcher sur son chemin,
Et dont le bras nu vous coudoie,
Oh ! n'est-ce pas un mot divin ?

Il dit ivresse, il dit génie,
Grâce, amour, candeur, pureté :
Les yeux en boivent l'harmonie
Et le sens en est volupté.

Il retentit longtemps dans l'âme,
Comme dans l'oreille une voix,

Et la belle image de femme
Est comme un air redit cent fois.

O noble et suave figure,
Où rayonne ivresse et langueur,
Mot caressant de la nature,
Que ne dis-tu pas dans le cœur ?

VII

A UNE JEUNE MOLDAVE

Paris, 24 janvier 1837.

Souvent en respirant ces nocturnes haleines
Qui des monts éloignés descendent sur les plaines
Ou des bords disparus sur les vagues des mers,
On croit dans ces odeurs, que l'esprit décompose,
Respirer le parfum des lis ou de la rose,
Apporté de loin par les airs.

L'imagination, cet œil de la pensée,
Se figure la tige aux rochers balancée
Exhalant pour vous seul son souffle du matin.
« Je t'aime, lui dit-on, violette ou pervenche,
« O sympathique fleur dont l'urne qui se penche
« M'adresse ce parfum lointain !

« Comme un amant distingue entre de jeunes têtes,
« Parmi ces fronts charmants qui décorent nos fêtes,
« L'odeur des blonds cheveux dont se souvient son cœur,
« A travers ces parfums mystérieux et vagues
« Que la brise des nuits fait flotter sur les vagues
« Je démêle et bois ton odeur ! »

Ainsi, fleur du Danube attachée à sa rive,
A travers tes forêts ton doux encens m'arrive,

Et mon cœur enivré se demande : « Pourquoi,
Pourquoi la vierge assise au pied du sycomore,
En murmurant les vers d'un pays qu'elle ignore,
Rougit-elle en pensant à moi ?

« C'est que la poésie est l'haleine de l'âme,
Que le vent porte loin aux oreilles de femme,
Et qui leur parle bas comme une voix d'amant ;
Que la vierge attentive à la strophe touchante
Croit, entre sa pensée et le livre qui chante,
Sentir un invisible aimant ! »

Oh ! combien de baisers d'une bouche secrète
Sur la plage sacrée a reçus le poète
Sans en avoir senti le délirant frisson !
Oh ! qu'il voudrait, semblable aux notes de sa lyre,
Aller boire un regard des yeux qui vont le lire,
Envieux d'un rêve et d'un son !...

VIII

A UN CURÉ DE VILLAGE

Doux pasteur du troupeau des âmes,
Qui conduis aux sources de Dieu
Ces petits enfants et ces femmes
Penchés aux coupes du saint lieu ;

Semeur des célestes paroles,
Qui sèmes la gerbe du Christ,
Ce sénevé des paraboles,
Dont le grain lève dans l'esprit ;

Médecin d'intime souffrance,
Qui la retourne et qui l'endort,
Qui guérit avec l'espérance
Et vivifie avec la mort ;

Barde de la lyre infinie,
Qui, pour chanter dans le grand chœur,
N'as pas besoin d'autre génie
Que des battements de ton cœur :

Eh quoi ! tu craindrais que ma porte
A tes accents ne s'ouvrît pas,
Avec les anges pour escorte
Et les prophètes sur tes pas ?

Homme d'amour et de prière,
Ah ! loin de craindre un froid accueil,
Viens en paix, et que la poussière
De tes pieds s'attache à mon seuil.

Mes chiens, qui devinent leur maître,
D'eux-même iront lécher tes doigts ;
Les colombes de ma fenêtre
Ne s'envoleront pas aux toits.

Mes oiseaux même ont l'habitude
De voir monter par le chemin
Ces anges de la solitude,
Et le marteau connaît leur main.

Fils des champs, j'aimai de bonne heure
Ces laboureurs vêtus de deuil,
Dont on voit la pauvre demeure
Entre l'église et le cercueil ;

Le jardin qui rit à leur porte,
Dans un buisson de noisetiers ;
Leur seuil couvert de feuille morte,
Où le pauvre a fait des sentiers ;

La voix de leur cloche sonore,
Qui dit aux vains enfants du bruit
Que le Seigneur est dans l'aurore,
Que le Seigneur est dans la nuit ;

Les longs bords de leur robe blanche,
Par des troupeaux d'enfants suivis,
Qu'on voit balayer le dimanche
La poussière des vieux parvis ;

Cette odeur de myrrhe et de roses
Qui s'exhale autour de leurs pas,
Et leur voix qui parle de choses
Que l'œil des hommes ne voit pas.

Quand le sillon courbe le reste,
Eux seuls travaillent de leurs mains
A l'œuvre du Père céleste,
Pour un autre prix que du pain !

L'onde qu'ils versent désaltère
D'autres soifs que la soif des sens,
Et de tous les dons de la terre
Ils ne moissonnent que l'encens.

Viens donc, détachant ta ceinture,
Au foyer des bardes t'asseoir !
Ils sont les voix de la nature,
Et vous en êtes l'encensoir.

Que t'importe si mes symboles
Sont les symboles que tu crois :
J'ai prié des mêmes paroles,
J'ai saigné sur la même croix !

Quand Jésus gravait sa pensée
Sur le sable avec un roseau,
Pleurait-il la lettre effacée
Sous l'aile ou les pieds de l'oiseau ?

Quand l'Agneau victime du monde,
Dont la laine a fait tes habits,
Aux flancs des collines sans onde
Paissait lui-même ses brebis,

Loin des piscines de son Père
Il n'écartait pas de la main
La pauvre brebis étrangère
Broutant aux ronces du chemin ;

Et quand il glanait en exemple
L'épi laissé dans le buisson,
Et portait, humble enfant, au temple,
Les prémices de sa moisson,

Il mêlait, pour grossir la gerbe
Qu'il offrait au Père commun,
Des brins verdoyants de chaque herbe
Et des tiges de tout parfum.

IX

AMITIÉ DE FEMME

A Mme L***, SUR SON ALBUM

Amitié, doux repos de l'âme,
Crépuscule charmant des cœurs,
Pourquoi dans les yeux d'une femme
As-tu de plus tendres langueurs ?

Ta nature est pourtant la même ;
Dans le cœur dont elle a fait don
Ce n'est plus la femme qu'on aime,
Et l'amour a perdu son nom.

Mais, comme en une pure glace
Le rayon se colore mieux,
Le sentiment qui le remplace
Est plus visible en deux beaux yeux.

Dans un timbre argentin de femme
Il a de plus tendres accents :
La chaste volupté de l'âme
Devient presque un plaisir des sens.

De l'homme la mâle tendresse
Est le soutien d'un bras nerveux,

Mais la vôtre est une caresse
Qui frissonne dans les cheveux.

Oh ! laissez-moi, vous que j'adore
Des noms les plus doux tour à tour,
O femmes, me tromper encore
Aux ressemblances de l'amour !

Douce ou grave, tendre ou sévère,
L'amitié fut mon premier bien :
Quelque soit la main qui me serre,
C'est un cœur qui répond au mien.

Non, jamais ma main ne repousse
Ce symbole d'un sentiment ;
Mais lorsque la main est plus douce,
Je la serre plus tendrement.

X

ÉPITAPHE

DES PRISONNIERS FRANÇAIS

MORTS PENDANT LEUR CAPTIVITÉ EN ANGLETERRE ET A QUI DES OFFICIERS ANGLAIS ONT ÉLEVÉ UN MONUMENT PAR SOUSCRIPTION

Ici dorment, jetés par le flot de la guerre,
D'intrépides soldats, nés sous un ciel plus beau :
Vivants, ils ont porté les fers de l'Angleterre ;
Morts, ce noble pays leur offrit dans sa terre
L'hospitalité du tombeau.

Là, toute inimitié s'efface sous la pierre,
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs ;
Tout rentre dans la paix de la maison dernière,
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
A la poussière des vainqueurs.

Écoutez ! de la terre une voix qui s'élève
Nous dit : « Pourquoi combattre et pourquoi conquérir ?
La terre est un sépulcre, et la gloire est un rêve.
Patience, ô mortels ! et remettez le glaive :
Un jour encor ! tout va mourir ! »

XI

A M. FÉLIX GUILLEMARDET

SUR SA MALADIE

Saint-Point, 15 septembre 1837.

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure
Allait multipliant, comme un écho qui pleure,
Les angoisses d'un seul esprit.

Dans l'être universel au lieu de me répandre,
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,
Je resserrais en moi l'univers amoindri ;
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée
La douleur en moi seul, par l'orgueil condensée,
Ne jetait à Dieu que mon cri.

Ma personnalité remplissait la nature :
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi ;
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi !

Pardonnez-nous, mon Dieu ! tout homme ainsi commence.
Le retentissement universel, immense,
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui ;
De son être souffrant l'impression profonde,
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde
Et lui cache les maux d'autrui.

Comme Pygmalion contemplant sa statue
Et promenant sa main sous sa mamelle nue
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain,
L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,
Ne palpite que sous sa main.

O honte ! ô repentir ! quoi ! ce souffle éphémère
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère,
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur ?
Hâtons-nous d'expier cette erreur d'un insecte,
Et, pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte,
Perdons nos voix dans le grand chœur !

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,
J'ai crié ma misère, hélas ! à voix trop haute :
Mon âme s'est brisée avec son propre cri !
De l'univers sensible atome insaisissable,
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères ;
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs,
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs.

Alors dans le grand tout mon âme répandue
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue
Que roule l'Océan, insensible fardeau,
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,
Palpite dans la goutte d'eau.

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme ;
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang ;
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre
Comme vient retentir le moindre son qui vibre
Sur un métal retentissant.

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité,
Du cri du Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir seule assez d'agonie
Pour exprimer l'humanité !...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,
Ce pénible travail de sa lente croissance
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre,
Qui mutile cent fois le bloc dans la carrière
Avant qu'il vive sous sa main.

Les germinations sourdes de ces idées,
Pareilles à ces fleurs des saisons retardées
Que le pied du faucheur écrase avant leur fruit ;
Cet éternel assaut des vagues convulsives
N'arrachant qu'un rocher par siècles à leurs rives ;
Ce temps qui ne fait que du bruit ;

Cet orageux effort des partis politiques
Pour rasseoir le saint droit sur les bases antiques,
Pyramide impuissante à se tenir debout ;
La liberté que l'homme immole ou prostitue,
Du peuple qui la souille au tyran qui la tue
Passant des cachots à l'égout ;

Dieu comme le soleil attirant les nuages ;
Le vulgaire incarnant les purs dogmes des sages ;
L'erreur mettant sa main entre l'œil et le feu ;
Et le sage, du ciel parlant en paraboles,
Obligé d'écarter en tremblant ces symboles,
De peur de mutiler le Dieu ;

Pas un dogme immuable où le doute ne pose,
Le mensonge ou le vide au bout de toute chose,
Et le plus beau destin en trois pas traversé ;
La mort, coursier trompeur à qui l'espoir se fie,
S'abattant au milieu de la plus belle vie
Sur le cavalier renversé ;

Ces amours enlacés par mille sympathies
Arrachés du sol tendre ainsi que des orties
A l'heure où de leurs fleurs notre âme embaumerait,
Et le sort choisissant pour but au coup suprême
La minute où le sein bat sous un sein qui l'aime,
Pour percer deux cœurs d'un seul trait ;

Ces mères expirant de faim le long des routes,
De leur mamelle à sec pressant en vain les gouttes
Aux lèvres de leur fils sur leurs genoux gisant ;
Le travail arrosant de sa sueur stérile
Du sol ingrat et dur l'insatiable argile
Qui boit la rosée et le sang ;

Et les vents de la mort, dont les fortes haleines
Vident dans le tombeau de grandes villes pleines,
Et sèchent en trois jours trois générations ;
Et ces grands secoûments de choses et d'idées,
Qui font monter si haut en vagues débordées
Les écumes des nations ;

Et ces exils qui font à tant d'enfants sans mères
Des fleuves étrangers boire les eaux amères ;
Et ces dégoûts d'esprits et ces langueurs du corps ;
Et, devant ce tombeau que leur misère envie,
Ces infirmes traînant sur les bords de la vie
Le linceul de leurs longues morts :

Oui, j'ai trempé ma lèvre, homme, à toutes ces peines ;
Les gouttes de ton sang ont coulé de mes veines ;
Mes mains ont essuyé sur mon front tous ces maux ;
La douleur s'est fait homme en moi pour cette foule,
Et, comme un océan où toute larme coule,
Mon âme a bu toutes ces eaux !

Les tiens surtout, ami ! jeune ami dont la lèvre,
Que le fiel a touché, de sourire se sèvre ;
Qui sous la main de Dieu penches ton front pâli,
Ton front que tes deux mains, supportant comme une [urne,
Soutiennent tout pesant de sa fièvre nocturne,
Où la veille a laissé son pli.

Oh ! les tiennes surtout, âme que Dieu condamne
A penser sans parler, à sentir sans organe,
A subir des vivants les mille impressions
Sans pouvoir t'y mêler du regard ou du geste,
Comme cette ombre assise au banquet, et qui reste
Sans voix, mais non sans passions !

Au milieu des vivants dont la part t'est ravie,
Tu t'assois seul devant les flots morts de ta vie,
Sans pouvoir en prendre un dans le creux de ta main
Pour tromper en courant ta soif à ces délices,
Et savoir seulement sur le bord des calices
Quel goût a le breuvage humain.

O fils de la douleur, frère en mélancolie,
Oh ! quand je pense à toi, moi-même je m'oublie ;
L'angoisse de tes nuits glace mes membres morts,
Je déchire des mains mes blessures pansées,
Et je sens dans mon front l'assaut de tes pensées
Battre l'oreiller que je mords.

Et j'élève au Seigneur mes deux mains vers la voûte,
En lui criant tout haut ton nom pour qu'il l'écoute ;
J'entoure ton chevet et j'y veille du cœur,
Et je compte les coups de ta lente insomnie,
Et je lave des yeux, après ton agonie,
Le suaire de ta langueur !

Et, prenant tes deux pieds froids contre ma poitrine,
Je les chauffe en mon sein sous mon front qui s'incline,
Et le barde se change en femme de douleurs,
Et ma lyre devient l'urne de Madeleine
Alors qu'elle embaumait le corps sous son haleine,
Dans l'aromate de ses pleurs.

XII

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET NATIONAL
DES GALLOIS ET DES BRETONS
A ABERGAVENNY, DANS LE PAYS DE GALLES [1]

Saint-Point, 25 septembre 1838.

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part :
« Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame ?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il ? »

Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages,
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur !
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages :
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ?...

1. On sait que les Gallois et les Bretons, d'origine celtique, se reconnaissent comme une seule famille, et célèbrent de temps en temps la commémoration de cette communauté de race.

N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils,
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils ?

« Le vent ne fait-il pas battre sur vos épaules
Au branle de vos pas ces forêts de cheveux,
Crinière aux nœuds dorés du vieux lion des Gaules,
Où le soleil sanglant fait ondoyer ses feux ?
Ne résonnent-ils pas au souffle des tempêtes
Comme ce crin épars par les lances porté,
Étendards naturels que font flotter nos têtes
Sur les clans de la liberté ?

« De nos robustes mains quand la paume vous serre,
Ce langage muet n'est-il pas un serment
Qui jure l'amitié, l'alliance ou la guerre,
Que nul revers ne lasse et nul jour ne dément ?
Nos langues, où le bruit de nos grèves domine,
Ne vibrent-elles pas, rudes du même son,
Ainsi que deux métaux nés dans la même mine
Rendent l'accord à l'unisson ?

« Ne nous jouons-nous pas où le dauphin se joue ?
N'entrelaçons-nous pas, comme d'humbles roseaux,
Le pin durci du pôle au chêne qui le noue
Pour nous bercer aux vents dans les vallons des eaux ?
N'emprisonnons-nous pas dans la toile sonore
L'aile de la tempête ? et, sur les flots amers,
N'aimons-nous pas à voir le jour nomade éclore
De toutes les vagues des mers ?

« Le coursier aux crins noirs, trône vivant des braves,
Ne nous nomme-t-il pas dans ses hennissements ?
Nos bardes n'ont-ils pas des chants tristes et graves,
Des harpes de Morven vieux retentissements ?

N'en composent-ils pas les cordes les plus douces
Avec les pleurs de l'homme et le sang des héros,
Le vent plaintif du Nord qui siffle sur les mousses,
Le chien qui hurle au bord des flots ?

« Le poli de l'acier, l'éclair de l'arme nue,
Ne caressent-ils pas nos mains et nos regards ?
Est-il un horizon plus doux à notre vue
Qu'un soleil de combats sur des épis de dards ?
Le passé dans nos cœurs n'a-t-il pas des racines
Qu'on ne peut extirper ni secouer du sol ?
Et ne restons-nous pas rochers sous les ruines
Quand la poussière a pris son vol ?...

« Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères !
Le sang de nos aïeux là-haut nous avoûra.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,
Et poussons dans le ciel trois sublimes hourra !
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches !
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit !
Hourra pour le Seigneur, qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid !

« Que ce cri fraternel gronde sur nos montagnes
Comme l'écho joyeux d'un tonnerre de paix !
Que l'Océan le roule entre les deux Bretagnes !
Que le vaisseau l'entende entre ses flancs épais !
Et qu'il fasse tomber dans la mer qui nous baigne,
Avec l'orgueil jaloux de nos deux pavillons,
L'aigle engraissé de mort, dont le bec encor saigne
De la chair de nos bataillons [1] !

« L'esprit des temps rejoint ce que la mer sépare ;
Le titre de famille est écrit en tout lieu.

1. A Waterloo.

L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare ;
Il est concitoyen de l'empire de Dieu !
Les murs des nations s'écroulent en poussières,
Les langues de Babel retrouvent l'unité,
L'Évangile refait avec toutes ses pierres
Le temple de l'humanité !

« Réjouissons-nous donc dans le jour qu'il nous prête !
L'aube des jours nouveaux fait poindre ses rayons :
Vous serez dans les temps, monts à la verte crête,
Un Sinaï de paix entre les nations !
Sous nos pas cadencés faisons sonner la terre,
Jetons nos gants de fer, et donnons-nous la main :
C'est nous qui conduisons aux conquêtes du Père
Les colonnes du genre humain !

« Dans le drame des temps nous avons deux grands rôles :
A nous les champs d'argile, à vous les champs amers !
Pour répandre de Dieu la semence aux deux pôles,
Creusons-nous deux sillons sur la terre et les mers !
Dans toute glèbe humaine où sa race fourmille,
Premiers-nés d'Occident, à la neuve clarté
Marchons, distribuant à l'immense famille
Dieu, la paix et la liberté !

« Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde,
Désaltérés déjà buvons aux nations !
Iles ou continents, que l'onde entoure ou borde,
Ayez part sous le ciel à nos libations !
Oui, buvons ; et, passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel ! »

XIII

A UNE JEUNE FILLE POÈTE [1]

Saint-Point, 24 août 1838.

Quand, assise le soir au bord de ta fenêtre
Devant un coin du ciel qui brille entre les toits,
L'aiguille matinale a fatigué tes doigts,
Et que ton front comprime une âme qui veut naître,
Ta main laisse échapper le lin brodé de fleurs
Qui doit parer le front d'heureuses fiancées,
Et, de peur de tacher ses teintes nuancées,
Tes beaux yeux retiennent leurs pleurs.

Sur les murs blancs et nus de ton modeste asile,
Pauvre enfant, d'un coup d'œil tout ton destin se lit :
Un crucifix de bois au-dessus de ton lit,
Un réséda jauni dans un vase d'argile,
Sous tes pieds délicats la terre en froids carreaux,
Et, près du pain du jour que la balance pèse,
Pour ton festin du soir le raisin ou la fraise
Que partagent tes passereaux.

1. Ces vers furent adressés à Mlle Antoinette Quarré, jeune ouvrière de Dijon, qui avait envoyé à l'auteur plusieurs pièces de vers, imprimées depuis, qui ont vivement excité l'étonnement et l'admiration du public.

Tes mains sur tes genoux un moment se délassent ;
Puis tu vas t'accouder sur le fer du balcon
Où le pampre grimpant, le lierre au noir flocon,
A tes cheveux épars, amoureux, s'entrelacent ;
Tu verses l'eau de source à ton pâle rosier ;
Tu gazouilles son air à ton oiseau fidèle
Qui becquète ta lèvre en palpitant de l'aile
A travers les barreaux d'osier.

Tu contemples le ciel que le soir décolore,
Quelque dôme lointain de lumière écumant,
Ou plus haut, seule au fond du vide firmament,
L'étoile, comme toi, que Dieu seul voit éclore.
L'odeur des champs en fleurs monte à ton haut séjour ;
Le vent fait ondoyer tes boucles sur ta tempe ;
La nuit ferme le ciel, tu rallumes ta lampe,
Et le passé t'efface un jour...

Cependant le bruit monte et la ville respire :
L'heure sonne, appelant tout un monde au plaisir ;
Dans chaque son confus que ton cœur croit saisir,
C'est le bonheur qui vibre ou l'amour qui soupire.
Les chars grondent en bas et font frissonner l'air :
Comme des flots pressés dans le lit des tempêtes,
Ils passent emportant les heureux à leurs fêtes,
Laissant sous la roue un éclair.

Ceux-là versent au seuil de la scène ravie
Cette foule attirée au vent des passions,
Et qui veut aspirer d'autres sensations
Pour oublier le jour et pour doubler la vie ;
Ceux-là rentrent des champs, sur de pliants aciers
Berçant les maîtres las d'ombrage et de murmure,
Des fleurs sur les coussins, des festons de verdure
Enlacés aux crins des coursiers.

La musique du bal sort des salles sonores,
Sous les pas des danseurs l'air ébranlé frémit,
Dans des milliers de voix le chœur chante ou gémit ;
La ville aspire et rend le bruit par tous les pores.
Le long des murs dans l'ombre on entend retentir
Des pas aussi nombreux que des gouttes de pluie,
Pas indécis d'amant, où l'amante s'appuie
Et pèse pour le ralentir.

Le front dans tes deux mains, pensive tu te penches :
L'imagination te peint de verts coteaux
Tout résonnants du bruit des forêts et des eaux,
Où s'éteint un beau soir sur des chaumières blanches ;
Des sources aux flots bleus voilés de liserons ;
Des prés où, quand le pied dans la grande herbe nage,
Chaque pas aux genoux fait monter un nuage
D'étamine et de moucherons ;

Des vents sur les guérets, ces immenses coups d'ailes
Qui donnent aux épis leurs sonores frissons ;
L'aubépine neigeant sur les nids des buissons ;
Les verts étangs rasés du vol des hirondelles ;
Les vergers allongeant leur grande ombre du soir ;
Les foyers des hameaux ravivant leurs lumières ;
Les arbres morts couchés près du seuil des chaumières
Où les couples viennent s'asseoir ;

Ces conversations à voix que l'amour brise,
Où le mot commencé s'arrête et se repent,
Où l'avide bonheur que le doute suspend
S'envole après l'aveu que lui ravit la brise ;
Ces danses où l'amant prenant l'amante au vol,
Dans le ciel qui s'entr'ouvre elle croit fuir en rêve,
Entre le bond léger qui du gazon l'enlève
Et son pied qui retombe au sol !

Sous la tente de soie ou dans ton nid de feuille
Tu vois rentrer le soir, altéré de tes yeux,
Un jeune homme au front mâle, au regard studieux.
Votre bonheur tardif dans l'ombre se recueille :
Ton épaule s'appuie à celle de l'époux ;
Sous son front déridé ton front nu se renverse ;
Son œil luit dans ton œil, pendant que ton pied berce
Un enfant blond sur tes genoux !

De tes yeux dessillés quand ce voile retombe,
Tu sens ta joue humide et tes mains pleines d'eau ;
Les murs de ce réduit où flottait ce tableau
Semblent se rapprocher pour voûter une tombe ;
Ta lampe y jette à peine un reste de clarté ;
Sous tes beaux pieds d'enfant tes parures s'écoulent,
Et tes cheveux épars et les ombres déroulent
Leurs ténèbres sur ta beauté.

Cependant le temps fuit, la jeunesse s'écoule,
Tes beaux yeux sont cernés d'un rayon de pâleur,
Des roses sans soleil ton teint prend la couleur,
Sur ton cœur amaigri ton visage se moule,
Ta lèvre a replié le sourire, ta voix
A perdu cette note où le bonheur tressaille,
Des airs lents et plaintifs mesurent maille à maille
Le lin qui grandit sous tes doigts.

Eh quoi ! ces jours passés dans un labeur vulgaire
A gagner miette à miette un pain trempé de fiel,
Cet espace sans air, cet horizon sans ciel,
Ces amours s'envolant au son d'un vil salaire,
Ces désirs refoulés dans un sein étouffant,
Ces baisers, de ton front chassés comme la mouche
Qui bourdonne l'été sur les coins de ta bouche,
C'est donc là vivre, ô belle enfant !

Nul ne verra briller cette étoile nocturne ?
Nul n'entendra chanter ce muet rossignol ?
Nul ne respirera ces haleines du sol
Que la fleur du désert laisse mourir dans l'urne ?
Non, Dieu ne brise pas sous ses fruits immortels
L'arbre dont le génie a fait courber la tige ;
Ce qu'oublia le temps, ce que l'homme néglige,
Il le réserve à ses autels.

Ce qui meurt dans les airs, c'est le ciel qui l'aspire :
Les anges amoureux recueillent flots à flots
Cette vie écoulée en stériles sanglots ;
Leur aile emporte ailleurs ce que ta voix soupire :
De ces langueurs de l'âme où gémit ton destin,
De tes pleurs sur ta joue, hélas ! jamais cueillies,
De ces espoirs trompés, de ces mélancolies,
Qui pâlissent ton pur matin,

Ils composent tes chants, mélodieux murmure
Qui s'échappe du cœur par le cœur répondu,
Comme l'arbre d'encens que le fer a fendu
Verse en baume odorant le sang de sa blessure.
Aux accords du génie, à ces divins concerts,
Ils mêlent étonnés ces pleurs de jeune fille
Qui tombent de ses yeux et baignent son aiguille,
Et tous les soupirs sont des vers !

Savent-ils seulement si le monde l'écoute ?
Si l'indigence énerve un génie inconnu ?
Si le céleste encens au foyer contenu
Avec l'eau de ses yeux dans l'argile s'égoutte ?
Qu'importe aux voix du ciel l'humble écho d'ici-bas ?
Les plus divins accords qui montent de la terre
Sont les élans muets de l'âme solitaire,
Que le vent même n'entend pas.

Non, je n'ai jamais vu la pâle giroflée,
Fleurissant au sommet de quelque vieille tour
Que bat le vent du Nord ou l'aile du vautour,
Incliner sur le mur sa tige échevelée ;
Non, je n'ai jamais vu la stérile beauté,
Pâlissant sous ses pleurs sa fleur décolorée,
S'exhaler sans amour et mourir ignorée,
Sans croire à l'immortalité !

Passe donc tes doigts blancs sur tes yeux, jeune fille,
Et laisse évaporer ta vie avec tes chants !
Le souffle du Très-Haut sur chaque herbe des champs
Cueille la perle d'or où l'aurore scintille ;
Toute vie est un flot de la mer de douleurs ;
Leur amertume un jour sera ton ambroisie,
Car l'urne de la gloire et de la poésie
Ne se remplit que de nos pleurs !

XIV

CANTIQUE

SUR UN RAYON DE SOLEIL

Je suis seul dans la prairie,
Assis au bord du ruisseau ;
Déjà la feuille flétrie,
Qu'un flot paresseux charrie,
Jaunit l'écume de l'eau.

La respiration douce
Des bois au milieu du jour
Donne une lente secousse
A la vague, au brin de mousse,
Au feuillage d'alentour.

Seul, et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
Dresse sa flèche élancée,
Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier.

Par instants le vent, qui semble
Couler à flots modulés,
Donne à la feuille qui tremble
Un doux frisson, qui ressemble
A des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
A balayé son miroir,
Sans que l'ombre d'un nuage
Jette au ciel une autre image
Que l'infini qu'il fait voir.

Ruisselant de feuille en feuille,
Un rayon répercuté,
Parmi les lis que j'effeuille,
Filtre, glisse et se recueille
Dans une île de clarté.

Le rayon de feu scintille
Sous cette arche de jasmin,
Comme une lampe qui brille
Aux doigts d'une jeune fille
Et qui tremble dans sa main.

Elle éclaire cette voûte,
Rejaillit sur chaque fleur ;
La branche sur l'eau l'égoutte ;
L'aile d'insecte et la goutte
En font flotter la lueur.

A ce rayon d'or qui perce
Le vert grillage du bord,
La lumière se disperse
En étincelle, et traverse
Le cristal du flot qui dort.

Sous la nuit qui les ombrage,
On voit, en brillants réseaux,
Jouer un flottant nuage
De mouches au bleu corsage
Qui patinent sur les eaux.

Sur le bord qui se découpe,
De rossignols frais éclos
Un nid tapissé d'étoupe
Se penche comme une coupe
Qui voudrait puiser ses flots.

La mère habile entre-croise
Au fil qui les réunit
Les ronces et la framboise,
Et tend, comme un toit d'ardoise,
Ses deux ailes sur son nid.

Au bruit que fait mon haleine,
L'onde ou le rameau pliant,
Je vois son œil qui promène
Sa noire prunelle pleine
De son amour suppliant.

Puir refermant, calme et douce,
Ses yeux sous mes yeux amis,
On voit à chaque secousse
De ses petits sur leur mousse
Battre les cœurs endormis.

Ce coin de soleil condense
L'infini de volupté.
O charmante Providence !
Quelle douce confidence
D'amour, de paix, de beauté !

Dans un moment de tendresse,
Seigneur, on dirait qu'on sent
Ta main douce qui caresse
Ce vert gazon, qui redresse
Son poil souple et frémissant !

Tout sur terre fait silence
Quand tu viens la visiter ;
L'ombre ne fuit ni n'avance :
Mon cœur même qui s'élance
Ne s'entend plus palpiter.

Ma pauvre âme, ensevelie
Dans cette mortalité,
Ouvre sa mélancolie,
Et comme un lin la déplie
Au soleil de ta bonté.

S'enveloppant tout entière
Dans les plis de ta splendeur,
Comme l'ombre à la lumière
Elle ruisselle en prière,
Elle rayonne en ardeur.

Oh ! qui douterait encore
D'une bonté dans les cieux,
Devant un brin de l'aurore
Qui s'égare, et fait éclore
Ces ravissements des yeux ?

Est-il possible, ô nature,
Source dont Dieu tient la clé,
Où boit toute créature,
Lorsque la goutte est si pure,
Que l'Abîme soit troublé ?

Toi, qui dans la perle d'onde,
Dans deux brins d'herbe pliés,
Peux enfermer tout un monde
D'un bonheur qui surabonde
Et déborde sur tes pieds,

Avare de ces délices
Qu'entrevoit ici le cœur,
Peux-tu des divins calices
Nous prodiguer les prémices
Et répandre la liqueur ?

Dans cet infini d'espace,
Dans cet infini de temps,
A la splendeur de ta face,
O mon Dieu, n'est-il pas place
Pour tous les cœurs palpitants ?

Source d'éternelle vie,
Foyer d'éternel amour,
A l'âme à peine assouvie
Faut-il que le ciel envie
Son étincelle et son jour ?

Non, ces courts moments d'extase
Dont parfois nous débordons
Sont un peu de miel du vase,
Écume qui s'extravase
De l'Océan de tes dons.

Elles y nagent, j'espère,
Dans les secrets de tes cieux,
Ces chères âmes, ô Père,
Dont nous gardons sur la terre
Le regret délicieux !

Vous, pour qui mon œil se voile
Des larmes de notre adieu,
Sans doute dans quelque étoile
Le même instant vous dévoile
Quelque autre perle de Dieu !

Vous contemplez, assouvies,
Des champs de sérénité ;
Ou vous écoutez, ravies,
Murmurer la mer de vies
Au lit de l'éternité !

Le même Dieu, qui déploie
Pour nous un coin du rideau,
Nous enveloppe et nous noie,
Vous dans une mer de joie,
Moi dans une goutte d'eau.

Pourtant mon âme est si pleine,
O Dieu, d'adoration,
Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration !

Par ce seul rayon de flamme
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon âme
Venait délier la trame,
Rien ne changerait en moi ;

Sinon qu'un cri de louange
Plus haut et plus solennel
En voix du concert de l'ange
Changerait ma voix de fange
Et deviendrait éternel.

Oh ! gloire à toi qui ruisselle
De tes soleils à la fleur !
Si grand dans une parcelle !
Si brûlant dans l'étincelle !
Si plein dans un pauvre cœur !

XV

ÉPITRE

A M. ADOLPHE DUMAS

18 septembre 1838.

Musa pedestris.

Dans les plis d'un coteau j'étais assis à terre,
Le soleil inondant l'horizon solitaire,
Une brise des bois jouant dans mes cheveux,
Paix, lumière et chaleur, servi dans tous mes vœux ;
Mon jeune chien, quêtant parmi les sillons fauves,
Effeuillait à mes pieds les bluets et les mauves,
Faisant lever, joyeux, l'alouette du sol,
Dont le rire en partant l'insultait dans son vol :
Et tout était sourire et grâce sur mes lèvres ;
Et, semblable au berger qui rappelle ses chèvres
Et rassemble au bercail les petits des troupeaux,
Tous mes sens rappelaient mon esprit au repos.
Je bénissais Celui dont l'immense nature
Prête place au soleil à chaque créature,
Et la terre de Dieu qui, du val au coteau,
A pour nous cacher tous un coin de son manteau ;
Et je ne savais pas, dans ma paisible extase,
Si quelque ver rongeur piquait au cœur ma phrase,
Si l'encre à flots épais distillait du flacon

Pour faire sur la feuille une tache à mon nom ;
Ou si quelque journal aux doctrines ridées,
Comme les factions enrôlant les idées,
Condamnait ma pensée à tenir dans l'esprit
Et dans l'étroit pathos de l'*orateur inscrit*,
Et jetait sur mon vers ou sur ma prose indigne
L'ombre de ces grands noms qu'un *gérant* contresigne :
Le *Courrier* m'eût privé de feu, de sel et d'eau,
Que le jour sur mon front n'eût pas brillé moins beau.

Oh ! nous sommes heureux parmi les créatures,
Nous à qui notre mère a donné deux natures,
Et qui pouvons, au gré de nos instincts divers,
Passer d'un monde à l'autre et changer d'univers !
Lorsque nos pieds saignant dans les sentiers de l'homme
Ont usé cette ardeur que le soleil consomme,
Notre âme, à ces labeurs disant un court adieu,
Prend son aile et s'enfuit dans les œuvres de Dieu ;
La contemplation qui l'enlève à la terre
Lui découvre la source où l'eau la désaltère ;
Puis, quand la solitude a rafraîchi ses sens,
Son courage l'appelle et lui dit : « Redescends ! »

Ainsi quand le pêcheur, fatigué de la rame,
Dans les replis d'une anse a rattaché sa prame,
Il ressaisit la bêche, et du terrain qu'il rompt
Fend la glèbe humectée avec l'eau de son front ;
Et, quand la bêche échappe à sa main qu'elle brise,
Il rehisse sa voile au souffle de la brise,
Et regarde, en fendant la mer d'un autre soc,
La poudre de la vague écumer sous son foc :
Pour son double élément il semble avoir deux âmes,
Taureau dans le sillon, mouette sur les lames.
Poète, âme amphibie aux éléments divers,
Ta vague ou ton sillon, c'est ta prose ou tes vers !

J'étais ainsi plongé dans cet oubli des choses,
Quand le vent du Midi, parmi l'odeur des roses,
M'apporta cette épître où ton cœur parle au mien
En vers entrecoupés comme un libre entretien ;
Billet où tant de sens parle avec tant de grâce
Que Virgile l'eût pris pour un billet d'Horace,
Pour un de ces oiseaux du Béranger romain,
Qui, prenant au hasard leur doux vol de sa main,
Les pieds encor trempés des ondes de Blanduse,
Allaient porter au loin les saluts de sa muse,
Et dont plusieurs, volant vers la postérité,
S'égarèrent pour nous dans l'immortalité.
Celui qui m'apporta tes vers sur ma fenêtre,
Ami, ressemblait tant aux colombes du maître,
Que, promenant ma main sur l'oiseau familier,
Je cherchai si son cou n'avait pas de collier,
Croyant lire en latin l'exergue de sa bague :
« Je viens du frais Tibur » ; mais il venait d'*Eyrague* [1].
Je les ai lus trois fois ces vers consolateurs,
Sans me laisser surprendre à leurs philtres flatteurs ;
Sur ce nectar du cœur j'ai promené la loupe,
J'ai vidé le poison ; mais j'ai gardé la coupe,
Cette coupe où la main a ciselé dans l'or
Ton amitié pour moi, que j'y veux lire encor !

. . . . . .

Il est doux, au roulis de la mer où l'on nage,
De voir un feu lointain luire sur le rivage ;
De sentir, au milieu des pierres de l'affront,
La feuille d'oranger vous tomber sur le front :
Pour rendre à cet ami l'odorante pensée,
On cherche avec amour la main qui l'a lancée.
Et l'on éprouve un peu ce que Job éprouva
Lorsque de son fumier son ange le leva.
Au plus noir de l'absinthe à mes lèvres versée,

1. Village de Provence, d'où la lettre de M. Dumas était datée.

C'est là l'impression du miel de ta pensée.
Je me dis : « Ce vent doux parmi tant de frimas
N'est pas né, je le sens, dans les mêmes climats ;
Mais, venu d'Orient, son souffle que j'aspire
A l'odeur d'un laurier et le son d'une lyre ! »

Ce n'est pas cependant que mon esprit enflé
De l'orgueilleux chagrin d'un grand homme sifflé,
Jugeant avec mépris le siècle qui le juge,
Cherche à sa vanité ce sublime refuge
Où le Tasse et Milton, loin de leurs détracteurs,
Ont, leur gloire à la main, attendu leurs lecteurs.
Lorsque dans l'avenir un siècle ingrat l'exile,
Oui, l'immortalité du génie est l'asile !
Mais, pour chercher comme eux l'ombre de ses autels,
Il faut avoir commis leurs livres immortels ;
D'un grand forfait de gloire il faut être coupables :
L'ostracisme n'écrit que des rois sur ses tables.
Pour nous, sujets obscurs du jour qui va finir,
Laissons aux immortels leur foi dans l'avenir,
Buvons sans murmurer le nectar ou la fange,
Et ne nous flattons pas que le siècle nous venge.

Nous venger ? l'avenir ? lui, gros d'un univers ?
Lui, dans ses grandes mains peser nos petits vers ?
Lui, s'arrêter un jour dans sa course éternelle
Pour revoir ce qu'une heure a broyé sous son aile ?
Pour exhumer du fond de l'insondable oubli
La page où du lecteur le doigt a fait un pli ?
Pour décider, au nom de la race future,
Si l'hémistiche impie offensa la césure,
Ou si d'un feuilleton les arrêts en lambeaux
Ont fait tort d'une rime aux morts dans leurs tombeaux ?

Quoi qu'en disent là-haut les scribes dans leurs sphères,
L'avenir, mes amis, aura d'autres affaires ;

Il aura bien assez de sa tâche au soleil
Sans venir remuer nos vers dans leur sommeil.
Jamais le lit trop plein de l'océan des âges
De flots plus débordants ne battit ses rivages ;
Jamais le doigt divin à l'éternel torrent
N'imprima dans sa fuite un plus fougueux courant ;
On dirait qu'amoureux de l'œuvre qu'il consomme
L'esprit de Dieu, pressé, presse l'esprit de l'homme,
Et, trouvant l'œuvre longue et les soleils trop courts,
Dans l'œuvre qu'il condense accumule les jours.
Que d'œuvres à finir ! que d'œuvres commencées
Lèguent au lendemain nos mourantes pensées !
Quelle route sans fin nous traçons à ses pas !
Que sera ce chaos, s'il ne l'achève pas ?
Qu'il lui faudra de mains pour élever ces pierres
Que nous taillons à peine au fond de leurs carrières !
Qui donnera le plan, la forme, le dessin ?
Quel effort convulsif contractera son sein ?
Un monde à soulever, couché dans ses vieux langes ;
L'homme, image tombée, à dépouiller de fanges,
Comme on dresse au soleil, du limon de l'oubli,
Dans le sable du Nil un sphinx enseveli !
Sous mille préjugés dans la honte abattue,
Refaire un piédestal à la sainte statue,
Et sur son front levé rendre à l'humanité
Les rayons disparus de sa divinité !
Réveiller l'homme enfant emmailloté de songes,
Des instincts éternels séparer nos mensonges,
Des nuages obscurs qui couvrent l'horizon
Dégager lentement le jour de la raison ;
De chaque vérité dont la lumière est flamme,
Du genre humain croissant féconder la grande âme ;
Des peuples écoulés dépassant les niveaux,
Le faire déborder en miracles nouveaux ;
Asservir à l'esprit les éléments rebelles,
Prendre au feu sa fumée, à l'aquilon ses ailes ;

Sur des fleuves d'acier faire voguer les chars,
Multiplier ses sens par les sens de nos arts ;
De ces troupeaux humains que la verge fait paître,
Parqués, marqués au flanc par les ciseaux du maître,
Fondre les nations en peuple fraternel,
Marqués au front par Dieu de son chiffre éternel ;
Au lieu de mille lois qu'une autre loi rature,
Dans le code infaillible écrire la nature,
Déshonorer la force, et sur l'esprit dompté
Faire du ciel en nous régner la volonté !
Comme du lit des mers les vagues débordées,
Voir les faits s'écrouler sous le choc des idées,
Porter toutes les mains sur l'arche des pouvoirs,
Combiner d'autres droits avec d'autres devoirs ;
Parlant en vérité et plus en paraboles,
Arracher Dieu visible à l'ombre des symboles ;
Dans l'esprit grandissant où sa foi veut grandir,
Au lieu de le voiler, le faire resplendir,
Et, lui restituant l'univers qu'il anime,
Faire l'homme pontife et le culte unanime ;
Écouter les grands bruits que feront en croulant
L'autel renouvelé, le trône chancelant,
Les voix de ces tribuns ameutant les tempêtes,
Artistes, orateurs, penseurs, bardes, prophètes,
Vaste bourdonnement des esprits en émoi,
Dont chacun veut son jour et crie au temps : « A moi ! »

Voilà de l'avenir l'œuvre où la peine abonde.
Et tu veux qu'au milieu de ce travail d'un monde
Le siècle des six jours, sur sa tâche incliné,
Se retourne pour voir quelle âme a bourdonné ?
C'est l'erreur du ciron qui croit remplir l'espace.
Non, pour tout contenir le temps n'a que sa place ;
La gloire a beau s'enfler, dans les siècles suivants
Les morts n'usurpent pas le soleil des vivants ;
La même goutte d'eau ne remplit pas deux vases ;

Le fleuve en s'écoulant nous laisse dans ses vases,
Et la postérité ne suspend pas son cours
Pour pêcher nos orgueils dans le vieux lit des jours.

Quoi ! faut-il en pleurer ? Le doux chant du poète
Ne le charme-t-il donc qu'autant qu'on le répète ?
Le son mélodieux du bulbul de tes bois
Est-il donc dans l'écho plutôt que dans la voix ?
N'entends-tu pas en toi de célestes pensées,
Par leur propre murmure assez récompensées ?
Le génie est-il donc extase ou vanité ?
N'écouterais-tu pas pendant l'éternité
Le bruit mélodieux de ces ailes de flamme
Que fait l'aigle invisible en traversant ton âme ?
Le cœur a-t-il besoin que dans ses sentiments
Tout l'univers palpite avec ses battements ?
Eh ! qu'importe l'écho de ta voix faible ou forte ?
N'est-il pas aussi long que le vent qui l'emporte ?
Ne se confond-il pas dans cet immense chœur
Que la vie et l'amour tirent de chaque cœur ?

N'as-tu pas vu souvent, aux jours pâles d'automne,
Le vent glacé du Nord, dont l'aile siffle et tonne,
Fouetter en tourbillons, dans son fougueux courant,
Les dépouilles du bois en liquide torrent ?
Du fleuve où roule à sec sa gerbe amoncelée,
Le bruit des grandes eaux monte sur la vallée :
Bien qu'un gémissement sorte de chaque pli,
Notre oreille n'entend qu'un immense rouli ;
Mais l'oreille de Dieu, qui plus haut les recueille,
Distingue dans ce bruit la voix de chaque feuille
Et du brin d'herbe mort le plus léger frisson
Dont ce bruit collectif accumule le son.
C'est ainsi, mon ami, que dans le bruit terrestre,
Dont le génie humain est le confus orchestre,

Et qu'emporte en passant l'esprit de Jéhovah,
Le faible bruit de l'homme avec l'homme s'en va.
A l'oreille de Dieu ce bruit pourtant arrive :
Chaque âme est une note, hélas ! bien fugitive ;
Chaque son meurt bientôt, mais l'hymne solennel
S'élève incessamment du temps à l'Éternel ;
Notre voix, qui se perd dans la grande harmonie,
Va retentir pourtant à l'oreille infinie.
Eh quoi ! n'est-ce donc rien que d'avoir en passant
Jeté son humble strophe au concert incessant,
Et d'avoir parfumé ses ailes poétiques
De ces soupirs notés dans les divins cantiques ?
Faut-il, pour écouter ce qui mourra demain,
Imposer à jamais silence au genre humain ?

Elle vole plus haut l'âme du vrai poète !
De toute ma raison, ami, je te souhaite
Le dédain du journal, l'oubli de l'univers,
Le gouffre du néant pour ta prose ou tes vers ;
Mais au fond de ton cœur une source féconde
Où l'inspiration renouvelle son onde,
Et dont le doux murmure, en berçant ton esprit,
Coule en ces vers muets qu'aucune main n'écrit ;
Une âme intarissable en sympathique extase,
Où l'admiration déborde et s'extravase ;
Ces saints ravissements devant l'œuvre de Dieu,
Qui font pour le poète un temple de tout lieu ;
Ces conversations en langue intérieure
Avec l'onde qui chante ou la brise qui pleure,
Avec l'arbre, l'oiseau, l'étoile au firmament,
Et tout ce qui devient pensée ou sentiment ;
Une place au soleil contre un mur où l'abeille,
Nageant dans le rayon, bourdonne sous la treille,
Sous les verts parasols de tes pins du Midi,
Une pente d'un pré par le ciel attiédi,
D'où le regard glissant voit à travers la brume

La mer bleue au rocher jeter sa blanche écume,
Et la voile lointaine à l'horizon mouvant
Comme un arbre des flots s'incliner sous le vent,
Et d'où le bruit tonnant des vagues élancées,
Donnant une secousse à l'air de tes pensées,
Te fait rêver pensif à ce vaste miroir
Où Dieu peint l'infini pour le faire entrevoir !...
Un reflet de ton ciel toujours sur ton génie ;
Des cordes de ton cœur la parfaite harmonie ;
La conscience en paix sommeillant dans ton sein,
Comme une eau dont nul pied n'a troublé le bassin
Au flanc d'une colline où s'étend ton royaume,
Un toit de tuile rouge ou d'ardoise ou de chaume,
Dont l'ombre soit ton monde, et dont le pauvre seuil
Ne rende après cent ans son maître qu'au cercueil.
Là, des sommeils légers que l'alouette éveille,
Pour reprendre gaiement le sillon de la veille ;
Une table frugale où la fleur de tes blés
Éclate auprès des fruits que ta greffe a doublés ;
Sur le noyer luisant dont ton chanvre est la nappe,
Un vin dont le parfum te rappelle sa grappe ;
Un platane en été ; dans l'hiver un foyer
Où ta main jette au feu le noyau d'olivier ;
Aux flambeaux dont ta ruche a parfumé la cire,
Des livres cent fois lus que l'on aime à relire,
Phares consolateurs que pour guider notre œil
Les tempêtes du temps ont laissés sur l'écueil,
Dont nos vents inconstants n'agitent plus la flamme,
Mais qui luisent bien haut au firmament de l'âme !...
Pour que le fond du vase ait encor sa douceur,
Jusqu'au soir de la vie une mère, une sœur,
Un ami des vieux jours, voisin de solitude,
Exact comme l'aiguille et comme l'habitude,
Et qui vienne le soir, de son mot régulier,
Reprendre au coin du feu l'entretien familier.

Avec cela, mon cher, que l'ongle des critiques
Marque du pli fatal nos pages poétiques ;
Heureux à nos soleils, qu'on nous siffle à Paris,
La gloire me plairait... pour la vendre à ce prix !

XVI

A UNE JEUNE FILLE

QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX

Des cheveux ! mais ils sont blanchis sous les années !
Des cheveux ! mais ils vont tomber sous les hivers !
Que feraient tes beaux doigts de leurs boucles fanées ?
Pour tresser la couronne, il faut des rameaux verts.

Crois-tu donc, jeune fille, aux jours d'ombre et de joie,
Qu'un front d'homme chargé de quarante printemps
Germe ces blonds anneaux et ces boucles de soie
Où l'espérance joue avec tes dix-sept ans ?

Crois-tu donc que la lyre où notre âme s'accorde
Chante au fond de nos cœurs, toujours pleine de voix,
Sans que de temps en temps il s'y rompe une corde
Qui laisse en se taisant un vide sous nos doigts ?

Pauvre naïve enfant ! que dirait l'hirondelle
Si, quand l'hiver l'abat aux débris de sa tour,
Ta voix lui demandait les plumes de son aile
Qu'emporte la tempête ou sème le vautour ?

« Demande, dirait-elle, au nuage, à l'écume,
A l'épine, au désert, aux ronces du chemin :

A tous les vents du ciel j'ai laissé quelque plume,
Et pour me réchauffer je n'ai plus que ta main ! »

Ainsi te dit mon cœur, jeune et tendre inconnue.
Mais quand dans ces cheveux tes souffles passeront,
Je sentirai longtemps, malgré ma tempe nue,
La sève de vingt ans battre encor dans mon front.

XVII

A ANGELICA

BARONNE DE ROTHKIRKE

Saint-Point, 25 septembre 1834.

Jeune voix que Dieu fit éclore
Comme un hymne au matin du jour,
Chaque âme en ce triste séjour
Pour toi fut un temple sonore
Que tu remplis de sons, de délire et d'amour.

Bulbul ainsi que toi ne chante qu'une aurore ;
Mais il revient souvent au bois qu'il a quitté
Écouter si du roc la source coule encore,
En soupirs aussi purs si le son s'évapore,
Si la rosée y tombe aux tièdes nuits d'été.

Ah ! reviens comme lui, bel oiseau qui t'envole !
Tu trouveras toujours un écho dans nos bois,
Un désert dans nos cœurs qu'aucun bruit ne console,
Et des pleurs dans nos yeux pour tomber à ta voix.

XVIII

A AUGUSTA

Bulbul enivre toute oreille
De sons, de musique et de bruit ;
Sa voix éclatante réveille
Les échos charmés d'une nuit ;

La douce et blanche tourterelle
N'a qu'une note dans la voix :
Mais cette note est éternelle,
Et ne dort jamais sous les bois ;

C'est un souffle qu'amour agite,
Un soupir qui pleure en sortant ;
C'est un cœur ému qui palpite,
Une âme sans voix qu'on entend,

Plus on écoute, et plus on rêve ;
En vain ce soupir n'a qu'un son,
L'oreille attend, devine, achève,
Et l'âme vibre à l'unisson.

Celui qu'un double charme attire
Entre l'ivresse et la langueur,
Écoute, hésite, et ne peut dire
Lequel est l'oiseau de son cœur.

XIX

LE TOMBEAU DE DAVID

A JÉRUSALEM

A M. DARGAUD

I

O harpe qui dors sur la tête
Immense du poète-roi,
Veuve immortelle du prophète,
Un jour encore éveille-toi !
Quoi ! dans cette innombrable foule
Des races dont le pied te foule,
Il n'est plus une seule main
Qui te remue et qui t'accorde,
Et qui puisse un jour sur ta corde
Faire éclater l'esprit humain ?

Es-tu comme le large glaive
Dans les tombes de nos aïeux,
Qu'aucun bras vivant ne soulève
Et que l'on mesure des yeux ?
Harpe colossale, es-tu comme
Ces immenses ossements d'homme
Que le soc entraîne avec lui,
Grands débris d'une autre nature

Qui, pour animer leur stature,
Voudraient dix âmes d'aujourd'hui ?

Est-ce que l'haleine divine
Qui souffla mille ans sur ces bords
Ne soulève plus de poitrine
Assez mâle pour tes accords ?
Cordes muettes de Solyme,
Que faut-il pour qu'un Dieu ranime
Ces ferventes vibrations ?
Viens sur mon sein, harpe royale :
Écoute si ce cœur égale
Tes larges palpitations !

N'y sens-tu pas battre cette âme
Qui lutte avec des sens mortels,
Et qui jette au milieu du drame
Des cris qui fendent les autels ?
N'y sens-tu pas dans son cratère,
Comme des laves sous la terre,
Gronder les fibres de douleurs ?
N'entends-tu pas sous leurs racines,
Comme un Cédron sous ses ravines,
Filtrer le sourd torrent des pleurs ?

Faut-il avoir dans son enfance,
Gardien d'onagre et de brebis,
Brandi la fronde pour défense,
Porté leurs toisons pour habits ?
Faut-il avoir sur les collines,
Errant du rocher aux épines,
Déchiré ses pieds au buisson ?
La nuit, épiant solitaire
Les soupirs du cœur de la terre,
Monté son âme à l'unisson ?

Faut-il d'une pieuse femme,
A la mamelle de ta foi,
Avoir bu ce saint lait de l'âme
Où s'allume la soif de toi ?
Faut-il, enfant des sacrifices,
Avoir transvasé les prémices
Dans les corbeilles du saint lieu,
Et retenu ce doux bruit d'ailes
Que font les prières mortelles
En s'abattant aux pieds de Dieu ?

Faut-il avoir aimé son frère
Jusqu'à l'exil, jusqu'au trépas,
Et, persécuté par son père,
Versé son cœur sur Jonathas ?
Coupable d'amours insensées,
Faut-il avoir dans ses pensées
Retourné cent fois le remords,
Meurtri ses membres sur sa couche
Et, déjà vieux, collé sa bouche
Aux pieds glacés de son fils mort ?

Sur l'abîme de ta justice,
Où toute raison se confond,
Comme du haut d'un précipice
Faut-il avoir plongé sans fond ?
Avec les ruisseaux de sa joue
Faut-il avoir pétri la boue
Dont fut formé l'insecte humain,
Et serré des deux bras la terre,
Comme le guerrier mort qui serre
L'herbe sanglante avec sa main ?

II

Tout cela je l'ai fait, ô funèbre génie
Qui mesure à nos pleurs tes torrents d'harmonie !
Tout cela je l'ai bu dans la coupe où je bois,
Dans le sang de mon cœur, dans le lait de ma mère,
Dans l'argile où du sort l'eau n'est pas moins amère
Que les larmes des yeux des rois !

Crois-tu qu'en vieillissant sur ce globe des larmes,
Le mal ait émoussé la pointe de ses armes,
Que le cœur du sujet soit d'un autre élément,
Que la fibre royale ait une autre nature,
Et que notre humble chair sèche sous la torture
Sans rendre de gémissement ?

III

Non ! de tous ces grands cris j'ai parcouru la gamme,
De la plainte des sens jusqu'aux langueurs de l'âme ;
Chaque fibre de l'homme au cœur m'a palpité,
Comme un clavier touché d'une main lourde et forte,
Dont la corde d'airain se tord, brisée et morte,
Et que le doigt emporte
Avec le cri jeté !

Pourquoi donc sous mon souffle et sous mes doigts re-
O harpe, languis-tu comme un aiglon sans ailes, [belles,
Tandis qu'un seul accord du barde d'Israël
Fait après deux mille ans, dans les chœurs de nos fêtes,
Ondoyer tout un peuple aux accents des prophètes,
Flamboyer les tempêtes,
Et se fendre le ciel ?

Ah ! c'est que la douleur et son brûlant délire
N'est pas le feu du temple et la clef de la lyre !
C'est que de tout foyer ton amour est le feu ;
C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure et sans doute,
Que son âme à tes pieds s'épanchait goutte à goutte,
Et qu'on ne sait, quand on l'écoute,
S'il parle à son égal ou s'il chante à son Dieu !

Jamais l'amour divin, qui soulève le monde
Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
Ne permit au limon où son image a lui
De s'approcher plus près pour contempler sa face,
Et de combler jamais d'une plus sainte audace
L'immensurable espace
De la poussière à lui !

IV

Louanges, élans, prières,
Confidences familières,
Battements d'un cœur de feu ;
Tout ce qu'amour à peine ose,
Pieds qu'il presse et qu'il arrose,
Front renversé qui repose
Couché sur le sein de Dieu ;

Soupirs qui fendent les roches,
Colères, tendres reproches
Sur un ingrat abandon ;
Retour de l'âme égarée,
Et qui revient altérée
Baiser la main retirée,
Sûre du divin pardon ;

Larmes que Dieu même essuie,
Ruisselant comme une pluie

Sur qui son courroux s'abat ;
Bruyant assaut de pensées,
Apostrophes plus pressées
Que mille flèches lancées
Par une armée au combat ;

Toutes les tendres images
Des plus amoureux langages
Trop tièdes pour tant d'ardeurs ;
De toute chose animée
Sur ses collines semée,
La terre entière exprimée
Pour faire un faisceau d'odeurs ;

Le lis noyé de rosée,
La perle des nuits posée
Sur les roses de Sârons ;
L'ombre du jour sous la grotte,
L'eau qui filtre et qui sanglote,
La splendeur du ciel qui flotte
Sur l'aile des moucherons ;

L'oiseau que la flèche frappe,
Qui vient becqueter la grappe
Dans les vignes d'Engaddi ;
La cigale infatigable,
De l'homme émiettant la table,
Hymne vivant que le sable
Darde au rayon du midi ;

Toutes les langueurs de l'âme ;
Le cerf altéré qui brame
Pour l'eau que le désert boit,
L'agneau broutant les épines,
Le chameau sur les collines,

Le lézard dans les ruines,
Le passereau sur le toit ;

La mendiante hirondelle,
Dont le vautour plume l'aile,
Brisée au pied de sa tour,
Sont la note tendre et triste
De la harpe du Psalmiste,
Par qui notre oreille assiste
A ces mystères d'amour.

V

Aussi tu le comblais de tes miséricordes ;
Ton nom, ô Jéhovah, sanctifiait ses cordes,
Sa prière à ta droite arrachait don sur don.
Il pouvait s'endormir dans d'impures mollesses,
Tu poursuivais son cœur, au fond de ses faiblesses,
De ton impatient pardon !

Fautes, langueurs, oubli, défaillances, blasphème,
Adultères sanglants, trahisons, forfaits même,
Ta grâce couvrait tout du flux de tes bontés ;
Et, comme l'Océan dévore son écume,
Son âme, engloutissant le mal qui la consume,
Dévorait ses iniquités.

Quel crime n'eût lavé cette larme sonore
Qui tomba sur la lyre et qui résonne encore ?
Tes pieds divins, Seigneur, en gardent la senteur ;
Tu défendis aux vents d'en sécher nos visages,
Et tu dis aux vivants : « Roulez-la dans les âges !
Humectez tous vos yeux, mouillez toutes vos pages
Des larmes de mon serviteur ! »

Et la terre entendit l'ordre de Jéhovah,
Et cette eau fut un fleuve où tout cœur se lava.

VI

J'ai vu blanchir sur les collines
Les brèches du temple écroulé,
Comme une aire d'aigle en ruines
D'où l'aigle au ciel s'est envolé ;
J'ai vu sa ville devenue
Un blanc monceau de cendre nue
Qui volait sous un vent de feu,
Et le guide des caravanes
Attacher le pied de ses ânes
Sur les traces du pied de Dieu.

Le chameau, las, baissant la tête
Pour s'abriter des cieux brûlants,
Dans le royaume du Prophète
N'avait que l'ombre de ses flancs ;
Siloé qui le désaltère
N'était qu'une sueur de terre
Suant sa malédiction,
Et l'Arabe, en sa main grossière
Ramassant un peu de poussière,
Se disait : « C'est donc là Sion !... »

Des fondements de l'ancien temple
Un nouveau temple était sorti,
Que sous sa coupole plus ample
Un troisième avait englouti.
Trois dieux avaient vieilli ; leur culte,
S'écroulant sur ce sol inculte,
S'était renouvelé trois fois,
Comme un tronc qui toujours végète

Brise son écorce et projette
De jeunes rameaux du vieux bois.

Le passereau, sous la muraille
Dont le temps blanchit le granit,
Cherchait en vain le brin de paille
Pour bâtir seulement son nid :
On ne voyait que des colombes
Voler sur les turbans des tombes,
Et, se cachant sous ses débris,
Quelques âmes contemplatives
Sortir leurs figures craintives
Par les fentes de leurs abris.

Sous les pas cette solitude
N'avait que des bruits creux et sourds ;
Le désert avait l'attitude
Qu'il aura le dernier des jours.
Traînant les pieds, baissant la tête,
Je cherchais ta tombe, ô prophète,
Sous les ronces de ton palais,
Et je ne voyais que trois pierres
Qu'un soleil dur à mes paupières
Incendiait de ses reflets.

Tout à coup, au tocsin des heures
Qui sonnent l'adoration,
Sortit de ces mornes demeures
Ta voix souterraine, ô Sion !
Des hommes de tous les visages,
Des langues de tous les langages,
Venus des quatre vents du ciel,
Multipliant l'écho des psaumes,
Convoquèrent tous les royaumes
A la prière d'Israël.

Les tombes ouvrirent leur porte
Aux accents du barde des rois ;
Le vent roula vers la mer Morte
L'écho triomphant de sa voix ;
Le palmier secoua sa poudre ;
Le ciel serein, de foudre en foudre,
Jeta le nom d'Adonaï ;
L'aigle effrayé lâcha sa proie,
Et l'on vit palpiter de joie
Deux ailes sur le Sinaï.

VII

Est-ce là mourir, ô prophète ?
Quoi ! pendant une éternité
Sentir le souffle qu'on lui prête
Respirer dans l'humanité ;
Quoi ! donner le vent de son âme
A toute chose qui s'enflamme,
Etre le feu de cet encens,
Et, partout où le jour se couche,
Avoir son cri sur toute bouche,
Son accent dans tous les accents :

Est-ce là mourir ? Non, c'est vivre,
Plus vivant dans le verbe écrit ;
Par chaque œil qui s'ouvre au saint livre,
C'est multiplier son esprit ;
C'est imprimer sa sainte trace
Sur chaque parcelle d'espace
Où peuvent plier deux genoux !
Et nous, bardes au vain délire,
Dont les doigts sèchent sur la lyre,
Dites-moi, pourquoi mourrons-nous ?

Ah ! c'est que ta haute pensée,
Pur vase de dilection,
N'était qu'une langue élancée
D'un foyer d'inspiration ;
C'est que l'amour, sous son extase,
Donnait aux parfums de ce vase
Leur sainte volatilité,
Et que, partout où Dieu se pose,
Il laisse à l'homme quelque chose
De sa propre immortalité !

XX

A M. LE COMTE DE VIRIEU

APRÈS LA MORT D'UN AMI COMMUN LE BARON DE VIGNET MORT A NAPLES EN 1838

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment :
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse ;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié.

Aimons-nous ! notre beau soir tombe ;
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami.

O Naples, sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos :
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots.

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel ;

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide,
Tant que Dieu ne l'emplissait pas.

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.

Ainsi que ces arbres sublimes
Sur les Alpes multipliés,
Qui portent l'aube sur leurs cimes
En couvant la nuit à leurs pieds,

Son âme nuageuse et sombre,
Trop haute pour ce vil séjour,
Laissant tout le reste dans l'ombre,
Du ciel seul recevait le jour.

Il aimait leurs mornes ténèbres
Et leur muet recueillement,
Et du pin, dans leurs nuits funèbres,
L'âpre et sourd retentissement.

Il goûtait les soirs gris d'automne,
Les brouillards du vent balayés,
Et le peuplier monotone
Pleuvant feuille à feuille à ses pieds.

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé.

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.

Et la terre a semblé l'entendre.
O mon Dieu ! lasse avant le soir,
Reçois cette âme triste et tendre :
Elle a tant désiré s'asseoir !

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé,
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé ;

Nous, absents de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui !

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures,
De pas perdus sur les chemins !

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart !

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos,

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix :

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri,
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu, les voix de notre enfance,
Adieu, l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

XXI

VERS ÉCRITS DANS LA CHAMBRE DE J.-J. ROUSSEAU

A L'ERMITAGE

7 juin 1833.

Toi dont le siècle encore agite la mémoire,
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau ?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,
Devait-il séparer ta tombe et ton berceau ?

De ce frais Ermitage aux coteaux des Charmettes,
Par quels rudes sentiers ton destin t'a conduit !
Hélas ! la terre ainsi traîne tous ses poètes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit.

O forêt de Saint-Point, oh ! cachez mieux ma cendre
Sous le chêne natal de mon obscur vallon !
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre !
Ah ! c'est assez d'un cœur pour enfermer un nom.

XXII

UTOPIE

A M. BOUCHARD [1]

Saint-Point, 21 et 22 août 1837.

Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas ?

Frère, ce que je vois, oserai-je le dire ?
Pour notre âge avancé, raisonner c'est prédire.
Il ne faut pas gravir un foudroyant sommet,
Voir sécher ou fleurir la verge du prophète,
Des cornes du bélier diviniser sa tête,
Ni passer sur la flamme, au vent de la tempête,
Le pont d'acier de Mahomet :

Il faut plonger ses sens dans le grand sens du monde,
Qu'avec l'esprit des temps notre esprit s'y confonde,
En palper chaque artère et chaque battement,
Avec l'humanité s'unir par chaque pore,
Comme un fruit qu'en ses flancs la mère porte encore,
Qui, vivant de sa vie, éprouve avant d'éclore
Son plus obscur tressaillement.

1. M. Bouchard, jeune poète de grande espérance et de haute philosophie, avait adressé à l'auteur une ode sur l'avenir politique du monde, dont chaque strophe finissait par ce vers :

« Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas ? »

Oh ! qu'il a tressailli ce sein de notre mère,
Depuis que nous vivons, nous son germe éphémère,
Nous, parcelle sans poids de sa vaste unité !
Quelle main créatrice a touché ses entrailles ?
De quel enfantement, ô Dieu, tu la travailles !
Et toi, race d'Adam, de quels coups tu tressailles
Aux efforts de l'humanité !

Est-ce un stérile amour de sa décrépitude,
Un monstrueux hymen qu'accouple l'habitude,
Embryon avorté du doute et du néant ?
Est-ce un germe fécond de jeunesse éternelle
Que pour éclore à temps l'amour couvait en elle,
Et qui doit en naissant suspendre à sa mamelle
L'homme-Dieu d'un monde géant ?

Frère du même lait, que veux-tu que je dise ?
Que suis-je à ses destins, pour que je les prédise ?
Moi qui sais sourdement que son sein a gémi,
Moi qui ne vois de jour que celui qu'elle allume,
Moi qu'un atome ombrage et qu'un éclair consume,
Et qui sens seulement au frisson de ma plume
Que l'onde où je nage a frémi !

Écoute cependant ! Il est dans la nature
Je ne sais quelle voix sourde, profonde, obscure,
Et qui révèle à tous ce que nul n'a conçu ;
Instinct mystérieux d'une âme collective,
Qui pressent la lumière avant que l'aube arrive,
Lit au livre infini sans que le doigt écrive,
Et prophétise à son insu.

C'est l'aveugle penchant des vagues oppressées
Qui reviennent sans fin, de leur lit élancées,
Battre le roc miné de leur flux écumant ;
C'est la force du poids qui dans le corps gravite,

La sourde impulsion des astres dans l'orbite,
Ou sur l'axe de fer l'aiguille qui palpite
Vers les pôles où dort l'aimant ;

C'est l'éternel soupir qu'on appelle chimère,
Cette aspiration qui prouve une atmosphère,
Ce dégoût du connu, cette soif du nouveau,
Qui semblent condamner la race qui se lève
A faire un marchepied de ce que l'autre achève,
Jusqu'à ce qu'au niveau des astres qu'elle rêve
Son monde ait porté son niveau.

« Il se trompe », dis-tu ? Quoi donc ! se trompe-t-elle
L'eau qui se précipite où sa pente l'appelle ?
Se trompe-t-il le sein qui bat pour respirer,
L'air qui veut s'élever, le poids qui veut descendre,
Le feu qui veut brûler tant que tout n'est pas cendre,
Et l'esprit que Dieu fit sans bornes pour comprendre,
Et sans bornes pour espérer ?

Élargissez, mortels, vos âmes rétrécies !
O siècles, vos besoins ce sont vos prophéties !
Votre cri, de Dieu même est l'infaillible voix.
Quel mouvement sans but agite la nature ?
Le possible est un mot qui grandit à mesure,
Et le temps qui s'enfuit vers la race future
A déjà fait ce que je vois...

¤

La mer dont les flots sont les âges,
Dont les bords sont l'éternité,
Voit fourmiller sur ses rivages
Une innombrable humanité.
Ce n'est plus la race grossière

Marchant les yeux vers la poussière,
Disputant l'herbe aux moucherons :
C'est une noble et sainte engeance
Où tout porte l'intelligence,
Ainsi qu'un diadème aux fronts.

Semblables aux troupeaux serviles
Sur leurs pailles d'infections,
Ils ne vivent pas dans des villes,
Ces étables des nations :
Sur les collines et les plaines,
L'été, comme des ruches pleines,
Les essaims en groupe pareil,
Sans que l'un à l'autre l'envie,
Chacun a son arpent de vie
Et sa large place au soleil.

Les éléments de la nature,
Par l'esprit enfin surmontés,
Lui prodiguant la nourriture
Sous l'effort qui les a domptés,
Les nobles sueurs de sa joue
Ne vont plus détremper la boue
Que sa main doit ensemencer.
La sainte loi du labeur change :
Son esprit a vaincu la fange,
Et son travail est de penser.

Il pense, et de l'intelligence
Les prodiges multipliés
Lui font de distance en distance
Fouler l'impossible à ses pieds.
Nul ne sait combien de lumière
Peut contenir notre paupière,
Ni ce que de Dieu tient la main,
Ni combien de mondes d'idées,

L'une de l'autre dévidées,
Peut contenir l'esprit humain.

Elle a balayé tous les doutes
Celle qu'en feux le ciel écrit,
Celle qui les éclaire toutes :
L'homme adore et croit en esprit.
Minarets, pagodes et dômes
Sont écroulés sur leurs fantômes,
Et l'homme, de ces dieux vainqueur,
Sous tous ces temples en poussière
N'a ramassé que la prière,
Pour la transvaser dans son cœur !

Un seul culte enchaîne le monde,
Que vivifie un seul amour :
Son dogme, où la lumière abonde,
N'est qu'un Évangile au grand jour ;
Sa foi, sans ombre et sans emblème,
Astre éternel que Dieu lui-même
Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure
Que le miroir de la nature
Fait rayonner dans la raison.

C'est le Verbe pur du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accents
L'écho lointain du sanctuaire
En laissa fuir le divin sens,
Mais tel qu'en ses veilles divines
Le front du Couronné d'épines
S'illuminait d'un jour soudain :
Ciel incarné dans la parole,
Dieu dont chaque homme est le symbole,
Le songe du Christ au jardin !

Cette loi qui dit à tous : « Frère »,
A brisé ces divisions
Qui séparaient les fils du père
En royaumes et nations.
Semblable au métal de Corinthe
Qui, perdant la forme et l'empreinte,
Du sol ou du rocher natal,
Quand sa lave fut refroidie,
Au creuset du grand incendie
Fut fondu dans un seul métal.

Votre tête est découronnée,
Rois, césars, tyrans, dieux mortels,
A qui la terre prosternée
Dressait des trônes pour autels !
Quand l'égalité fut bannie,
L'homme inventa la tyrannie
Pour qu'un seul exprimât ses droits ;
Mais au jour de Dieu qui se lève
Le sceptre tombe sur le glaive ;
Nul n'est esclave, et tous sont rois !...

La guerre, ce grand suicide,
Ce meurtre impie à mille bras,
Ne féconde plus d'homicide
Ce sol engraissé de trépas.
Leur soif de mort est assouvie ;
Sève de pourpre de la vie,
L'homme a sacré le sang humain :
Il sait que Dieu compte ses gouttes,
Et vengeur les retrouve toutes
Ou dans la veine... ou sur la main !

Et nul n'absout ou ne condamne,
Mais chacun porte dans un cœur
Dont la conscience est l'organe,

La loi, le juge et le vengeur.
La loi, de rature en rature,
A si bien écrit la nature,
Dont la révolte enfin s'est tu,
Que, semblable à la Providence,
Elle a trouvé la concordance
Des instincts et de la vertu.

Avec les erreurs et les vices
S'engendrant éternellement,
Toutes les passions factices
Sont mortes faute d'aliment.
Pour élargir son héritage
L'homme ne met plus en otage
Ses services contre de l'or ;
Serviteur libre et volontaire,
Une demande est son salaire,
Et le bienfait est son trésor.

L'égoïsme, étroite pensée
Qui hait tout pour n'adorer qu'un,
Maudit son erreur insensée,
Et jouit du bonheur commun :
Au lieu de resserrer son âme,
L'homme immense en étend la trame
Aussi loin que l'humanité,
Et, sûr de grandir avec elle,
Répand sa vie universelle
Dans l'indivisible unité !

. . . . . .

. . . . . .

¤

« Oh ! dis-tu, si ton âme a vu toutes ces choses,
Si l'humanité marche à ces apothéoses,

Comment languir si loin ? comment croupir si bas ?
Comment, rentrant au cœur sa colère indignée,
Suivre dans ses sillons la brute résignée,
Et ne pas soulever la hache et la cognée
Pour lui faire presser ses pas ?

« Honte à nous ! honte à toi, faible et timide athlète !
Allume au ciel ta torche ! » — Ami, dit le poète,
Nul ne peut retenir ni presser les instants ;
Dieu, qui dans ses trésors les puise en abondance,
Pour ses desseins cachés les presse ou les condense ;
Les hâter, c'est vouloir hâter sa Providence :
Les pas de Dieu sont ceux du temps !

Eh ! que sert de courir dans la marche sans terme ?
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la ferme,
La mort nous trouve tous et toujours en chemin !
Le paresseux s'assied, l'impatient devance ;
Le sage, sur la route où le siècle s'avance,
Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance,
Au pas réglé du genre humain.

Il est, dans les accès des fièvres politiques,
Deux natures sans paix de cœurs antipathiques :
Ceux-là dans le roulis niant le mouvement,
Pour végétation prenant la pourriture,
A l'immobilité condamnant la nature,
Et mesurant, haineux, à leur courte ceinture
Son gigantesque accroissement ;

Ceux-ci, voyant plus loin sur un pied qui se dresse,
Buvant la vérité jusqu'à l'ardente ivresse,
Mêlant au jour divin l'éclair des passions,
Voudraient pouvoir ravir l'étincelle à la foudre,
Et que le monde entier fût un monceau de poudre,

Pour faire d'un seul coup tout éclater en poudre,
Lois, autels, trônes, nations !

Nous, amis, qui plus haut fondons nos confiances,
Marchons au but certain sans ces impatiences :
La colère consume et n'illumine pas,
La chaste vérité n'engendre pas la haine.
Si quelque vil débris barre la voie humaine,
Écartons de la main l'obstacle qui la gêne,
Sans fouler un pied sous nos pas.

Dieu saura bien sans nous accomplir sa pensée.
Son front dort-il jamais sur l'œuvre commencée
Homme, quand il attend, pourquoi t'agites-tu ?
Quel trait s'est émoussé sur le but qu'il ajuste ?
N'étendons pas le Temps sur le lit de Procuste !
La résignation est la force du juste ;
La patience est sa vertu.

Ne devançons donc pas le lever des idées,
Ne nous irritons pas des heures retardées,
Ne nous enfermons pas dans l'orgueil de nos lois.
Du poids de son fardeau si l'humanité plie,
Prêtons à son rocher notre épaule meurtrie,
Servons l'humanité, le siècle, la patrie :
Vivre en tout, c'est vivre cent fois !

C'est vivre en Dieu, c'est vivre avec l'immense vie
Qu'avec l'être et les temps sa vertu multiplie,
Rayonnement lointain de sa divinité ;
C'est tout porter en soi comme l'âme suprême,
Qui sent dans ce qui vit et vit dans ce qu'elle aime ;
Et d'un seul point du temps c'est se fondre soi-même
Dans l'universelle unité.

Ainsi quand le navire aux épaisses murailles,
Qui porte un peuple entier bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'océan sans chemin,
L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des mâts où palpite la toile,
Et, promenant ses yeux de la vague à l'étoile,
Se dit : « Nous serons là demain ! »

Puis, quand il a tracé sa route sur la dune
Et de ses compagnons présagé la fortune,
Voyant dans sa pensée un rivage surgir,
Il descend sur le pont où l'équipage roule,
Met la main au cordage et lutte avec la houle.
Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
Et s'y confondre pour agir !

XXIII

LA FEMME

A M. DECAISNE APRÈS AVOIR VU SON TABLEAU DE LA CHARITÉ

Paris, 10 décembre 1838.

O femme, éclair vivant dont l'éclat me renverse !
O vase de splendeur qu'un jour de Dieu transperce !
Pourquoi nos yeux ravis fondent-ils sous les tiens ?
Pourquoi mon âme en vain sous ma main comprimée
S'élance-t-elle à toi comme une aigle enflammée
Dont le feu du bûcher a brisé les liens ?

Déjà l'hiver blanchit les sommets de ma vie.
Sur la route au tombeau, que mes pieds ont suivie,
Ah ! j'ai derrière moi bien des nuits et des jours !
Un regard de quinze ans, s'il y daignait descendre,
Dans mon cœur consumé ne remuerait que cendre,
Cendre de passions qui palpitent toujours !

Je devrais détourner mon cœur de leur visage,
Me ranger en baissant les yeux sur leur passage,
Et regarder de loin ces fronts éblouissants,
Comme l'on voit monter de leur urne fermée
Les vagues de parfum et de sainte fumée
Dont les enfants de chœur vont respirer l'encens.

Je devrais contempler avec indifférence
Ces vierges, du printemps rayonnante espérance,
Comme l'on voit passer sans regret et sans pleurs,
Au bord d'un fleuve assis, ces vagues fugitives
Dont le courant rapide emporte à d'autres rives
Les flots où des amants ont effeuillé des fleurs.

Cependant plus la vie au soleil s'évapore,
O filles de l'Éden, et plus on vous adore !
L'odeur de vos soupirs nous parfume les vents ;
Et même quand l'hiver de vos grâces nous sèvre,
Non, ce n'est pas de l'air qu'aspire votre lèvre :
L'air que vous respirez, c'est l'âme des vivants !

Car l'homme, éclos un jour d'un baiser de ta bouche,
Cet homme dont ton cœur fut la première couche
Se souvient à jamais de son nid réchauffant,
Du souffle où de sa vie il puisa l'étincelle,
Des étreintes d'amour au creux de ton aisselle,
Et du baiser fermant sa paupière d'enfant.

Mais si tout regard d'homme à ton visage aspire,
Ce n'est pas seulement parce que ton sourire
Embaume sur tes dents l'air qu'il fait palpiter;
Que sous le noir rideau des paupières baissées
On voit l'ombre des cils recueillir des pensées
Où notre âme s'envole et voudrait habiter ;

Ce n'est pas seulement parce que de ta tête
La lumière glissant, sans qu'un angle l'arrête,
Sur l'ondulation de tes membres polis,
T'enveloppe d'en haut dans ses rayons de soie
Comme une robe d'air et de jour, qui te noie
Dans l'éther lumineux d'un vêtement sans plis ;

Ce n'est pas seulement parce que tu déplies
Voluptueusement ces bras dont tu nous lies,
Chaîne qui d'un seul cœur réunit les deux parts,
Que ton cou de ramier sur l'aile se renverse,
Et que s'enfle à ton sein cette coupe qui verse
Le nectar à la bouche et l'ivresse aux regards :

Mais c'est que le Seigneur, ô belle créature,
Fit de toi le foyer des feux de la nature,
Que par toi tout amour a son pressentiment,
Que toutes voluptés, dont le vrai nom est femme,
Traversent ton beau corps ou passent par ton âme,
Comme toutes clartés tombent du firmament !

Cette chaleur du ciel, dont ton sein surabonde,
A deux rayonnements pour embraser le monde,
Selon que son foyer fait ondoyer son feu.
Lorsque sur un seul cœur ton âme le condense,
L'homme est roi, c'est l'amour ! Il devient Providence
Quand il s'épand sur tous et rejaillit vers Dieu.

Alors on voit l'enfant, renversé sur ta hanche,
Effeuiller le bouton que ta mamelle penche,
Comme un agneau qui joue avec le flot qu'il boit ;
L'adolescent, qu'un geste à tes genoux rappelle,
Suivre de la pensée au livre qu'il épelle
La sagesse enfantine écrite sous ton doigt ;

L'orphelin se cacher dans les plis de ta robe,
L'indigent savourer le regard qu'il dérobe,
Le vieillard à tes pieds s'asseoir à ton soleil ;
Le mourant, dans son lit retourné sans secousse
Sur ce bras de la femme où la mort même est douce,
S'endormir dans ce sein qu'il pressait au réveil !

Amour et charité, même nom dont on nomme
La pitié du Très-Haut et l'extase de l'homme !
Oui, tu les as compris, peintre aux langues de feu !
La beauté, sous ta main, par un double mystère,
Unit ces deux amours du ciel et de la terre.
Ah ! gardons l'un pour l'homme, et brûlons l'autre à Dieu.

XXIV

LA CLOCHE DU VILLAGE

Oh ! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin ;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin ;

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente,
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords,
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille
La veuve du village à ce bruit s'agenouille
Pour donner leur aumône aux morts :

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est pas la gaîté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encor mon souvenir ;

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,

O brises du matin pleines de saveurs vagues
Et qu'on croit n'épuiser jamais !

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie,
Pliant son cou soyeux sous ma main aguerrie
Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand, le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume,
Sa croupe m'emportait et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons !

Ce n'est pas même, amour, ton premier crépuscule,
Au mois où du printemps la sève qui circule
Fait fleurir la pensée et verdir le buisson,
Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leurs cruches des fontaines
Laissaient sur ma tempe un frisson.

Ce n'est pas vous non plus, vous que pourtant je pleure,
Premier bouillonnement de l'onde intérieure,
Voix du cœur qui chantait en s'éveillant en moi,
Mélodieux murmure embaumé d'ambroisie
Qui fait rendre à sa source un vent de poésie...
O gloire, c'est encor moins toi !

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur !
Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds, oui, mais dont les racines
Ne s'enfoncent pas dans le cœur !

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,
Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige,

Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à la tige,
Et qui sèche en tombant du front.

¤

C'est le jour où ta voix dans la vallée en larmes
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil,
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes
Et m'oublièrent sur le seuil !

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche, tu pleuras comme je pleure encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant ;
L'air, le ciel, résonnaient de ta complainte amère,
Comme si chaque étoile avait perdu sa mère,
Et chaque brise son enfant !

Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie
Dans ma mémoire en deuil à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon âme
Qu'un ange frappe à l'unisson !

Je dors lorsque tu dors, je veille quand tu veilles ;
Ton glas est un ami qu'attendent mes oreilles ;
Entre la voix des tours je démêle ta voix ;
Et ta vibration encore en moi résonne,
Quand l'insensible bruit qu'un moucheron bourdonne
Te couvre déjà sous les bois !

Je me dis : « Ce soupir mélancolique et vague
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah ! c'est moi, pour moi seul, là-haut retentissant !

Je sais ce qu'il me dit, il sait ce que je pense,
Et le vent qui l'ignore, à travers ce silence,
M'apporte un sympathique accent. »

Je me dis : « Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort ;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose :
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord ! »

¤

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée,
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas,
Si, dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu je m'arrête, et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante ! des cœurs brisés le timbre est encor beau !
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau !

¤

Moi, quand les laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière ;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs,

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon ;
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette
Qui, s'élevant du chaume où la bise la fouette,
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,
Et gazouille ce chant qui fait taire d'envie
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie,
Et qui se perd au fond des cieux !

ENVOI

Mais sonne avant ce jour, sonne doucement l'heure
Où quelque barde ami, dans mon humble demeure,
Vient de mon cœur malade éclairer le long deuil,
Et me laisse en partant, charitable dictame,
Deux gouttes du parfum qui coule de son âme,
Pour embaumer longtemps mon seuil.

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

I. Epitres et Pièces non comprises dans la première édition

POÉSIES FAMILIÈRES

XXV

A M. CASIMIR DELAVIGNE

Saint-Point près Mâcon, 9 février 1824.

Grâce aux vers enchanteurs que tout Paris répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite ;
Et le soir, pour charmer les ennuis des hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers
Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eût enviés Térence et qu'eût signés Molière.
Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,
De Syracuse au Havre, et du Gange à Bonnard ?
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,
Sur les bords profanés de Sparte et de Mégare,
Aller d'un vers brûlant tout à coup rallumer
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,
Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,
Que recouvrent en vain dix siècles d'esclavage ?
Comment, redescendu de ce brillant séjour,
Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'amour ?
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,
Le génie est un aigle, et ton vol nous l'atteste !
Relégué loin des bords où tout Paris charmé
Voit le fier Manlius en bourgeois transformé,
Obéissant aux cris d'un parterre idolâtre,
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,
Je n'ai point encor lu ces chants que par ta voix

Messène a soupirés pour la troisième fois.
En vain l'écho léger que chaque jour publie,
Oracle du matin que le soir on oublie,
A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,
Quelques sons décousus de tes brillants concerts :
Dans ma soif des beaux vers, que ton nom seul rallume,
J'ai dévoré la page et j'attends le volume.
On dit que dans ces chants ton génie exalté
Prêche à des convertis l'antique liberté ;
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes
Cette divinité respire dans tes rimes
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens ;
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens
Et que, de trois pouvoirs lui formant un trophée,
De son bonnet sanglant ta main l'a décoiffée.
Ah ! j'en rends grâce à toi ! nous pourrons adorer
Celle qu'avant tes vers il nous fallait pleurer.
Son culte entre tes mains est pur et légitime :
Tu renierais tes dieux s'ils commandaient le crime.

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,
J'aborde ses autels avec timidité,
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base,
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.
Le siècle où je naquis excuse mes terreurs :
J'entendais au berceau le bruit de ses fureurs ;
Son arbre, dont le sang arrosait les racines,
Portait, au lieu de fruits, la mort et les rapines.
Pour la première fois quand j'invoquai son nom,
Ce fut sous les verrous d'une indigne prison,
Dans les étroits guichets du cachot solitaire :
Elle me disputait aux baisers de mon père,
Qui, caressant son fils à travers les barreaux,
Payait d'un reste d'or la pitié des bourreaux.
Je vis, en grandissant, je vis sa main sanglante
Arracher des autels la prière tremblante,

Souiller, jeter au vent la cendre des tombeaux,
Des temples avilis disperser les lambeaux,
Et, le pied chancelant des suites d'une orgie,
Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,
Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,
Danser sous l'échafaud qui ruisselait de sang.
Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,
Par la main du malheur son image est tracée.
Pardonne, ô liberté ! Pour effacer ces traits,
Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire !
Mêle une page blanche à sa funèbre histoire :
Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,
Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main,
Devant un sceptre juste incliner un front libre
De la force et du droit maintenir l'équilibre,
Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,
Et de l'autre affermir la majesté des rois.
Mais c'est assez parler de nos vaines querelles :
Le temps emportera ce siècle sur ses ailes,
Et laissera tomber dans l'éternelle nuit
De nos dissensions le misérable bruit.
D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses ;
Ils tromperont encor nos trompeuses sagesses ;
Sur leur cours orageux l'homme encore emporté
Dans ses rêves nouveaux verra la vérité.
C'est la loi des esprits : tout cherche et tout travaille.
Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille
Où des ombres d'un jour passent en combattant.
Pour qui ? Pour un fantôme, un système, un néant ;
Et quand ils sont tout près de saisir leur idole,
C'est un ballon qui crève et du vent qui s'envole.

Émule harmonieux des cygnes d'Eurotas,
Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats.

Laissons d'un siècle vain l'impuissante sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse ;
Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel ;
Ne mêlons point les voix de ces filles du ciel,
Ne mêlons pas les sons des lyres profanées
Aux cris des passions de nos jours déchaînées :
Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,
Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,
Ces chants de la vertu, dont la sainte harmonie
Ressemble quelquefois à la voix du génie,
Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,
S'élèvent au-dessus des terrestres clameurs,
Et, sur l'aile du temps traversant tous les âges,
Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.
Mais adieu ; de l'épître osant braver les lois,
Ma muse inattentive élève trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes riants les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du rivage,
Glisser, en dérobant quelques fleurs au bocage.
Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile et l'enfle à mon insu ;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne,
L'onde fuit, le jour tombe ; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

XXVI

A M. VICTOR HUGO

Déjà la première hirondelle,
Seul être aux ruines fidèle,
Revient effleurer nos créneaux,
Et des coups légers de son aile
Battre les gothiques vitraux
Où l'habitude la rappelle.
Déjà l'errante Philomèle,
Modulant son brillant soupir,
Trouve sur la tige nouvelle
Une feuille pour la couvrir,
Et de sa retraite sonore,
Où son chant seul peut la trahir,
Semble une voix qui vient d'éclore
Pour saluer avec l'aurore
Chaque rose qui va s'ouvrir.
L'air caresse, le ciel s'épure ;
On entend la terre germer ;
Sur des océans de verdure
Le vent flotte pour s'embaumer ;
La source reprend son murmure,
Tout semble dire à la nature :
« Encore un printemps pour aimer ! »

Encore un degré vers la tombe
Où des ans aboutit le cours !

Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours,
Sans que ta main l'ait savourée,
Sans que ton cœur l'ait respirée !
Cependant nos printemps sont courts !
Épris de la seule nature,
Horace, ambitieux d'oubli,
Lui confiant sa vie obscure,
Écoutait l'éternel murmure
Des cascades de Tivoli.
Souvent, assis sur ces ruines
D'où je voyais mourir le jour
Sous l'ombre de ces deux collines
Qui cachaient son humble séjour,
J'allais, plein des mêmes pensées,
Chercher ses traces effacées
Aux lieux par son ombre habités ;
Et, livrant ses vers au zéphyre,
A leur écho faire redire
Les sons plaintifs de cette lyre
Qu'il a deux mille ans répétés !
Fuyant le tumulte des villes,
Aux lieux où les vagues tranquilles
Lavent des bords silencieux,
Virgile, assis sur le rivage,
Charmait les rochers de la plage
De ses concerts mystérieux ;
Dans la solitude qu'il aime,
Il marquait du doigt l'arbre même
Qui devait ombrager ses os,
Et voulait que dans ce lieu sombre
Le concert des mêmes échos
Berçât le sommeil de son ombre
Du doux bruit des vents et des flots.
J'ai vu la retraite enchantée
Où, las d'une vie agitée

Par les orages du malheur,
Le Tasse, suivi par l'envie,
Revêtait, pour cacher sa vie,
Les humbles habits d'un pasteur.
Au penchant du cap de Sorrente,
Au pied d'un agreste rocher,
Bords où la vague transparente
Berce le paisible nocher,
Sous l'oranger de la colline
On voit encor l'humble ruine
De ce poétique séjour :
L'écho des vents et des cascades
Y roule à travers les arcades
Des sons de tristesse et d'amour.

Et toi, leur enfant, tu t'exiles
Des lieux par la muse habités,
Pour traîner des loisirs stériles
Dans l'air corrompu des cités !
Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah ! reviens à l'ombre des bois ;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix.
Viens respirer avant l'aurore
L'air embaumé qui semble éclore
Des baisers des fleurs et du jour,
Et, mêlant ton âme encor pure
Avec le ciel et la nature,
Rêver et chanter tour à tour !

Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente, et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie ;
Au pied des monts où l'on croit voir

La nuit s'enfuir, le jour éclore,
Dont les neiges, que le ciel dore
Comme un majestueux miroir,
Sur nos champs projettent encore
Les premiers reflets de l'aurore
Et l'ombre lointaine du soir ;
Entre deux étroites collines
Se creuse un oblique vallon,
Tel que Virgile ou Fénelon
L'auraient peint de leurs mains divines.
Le double mont qui le domine
Et le défend de l'aquilon
Sous le poids des forêts s'incline,
Et de pente en pente décline
Jusqu'au lit bordé de gazon
Où notre humble ruisseau sans nom
Déroule sa nappe argentine,
Et dans son onde cristalline
Aime à bercer le doux rayon
De la lune qui l'illumine.
Le tiède regard du soleil
Le colore dès son réveil
De ses lueurs les plus dorées ;
Et, le soir, ses teintes pourprées
Peignent le nuage vermeil
Où nage son disque, pareil
A des roses décolorées ;
Et, grâce à l'aspect de ces lieux,
Tour à tour éclatant et sombre,
Chacun de ses pas dans les cieux,
Par un contraste harmonieux,
Y fait lutter le jour et l'ombre.
Les champs, les fleurs, les eaux, les bois,
L'émail ondoyant des prairies,
Semés sur ses pentes fleuries,
S'entrelacent comme par choix.

Et semblent se plier aux lois
Des plus riantes symétries.
Le saule, penché sur les eaux,
Y baigne ses tristes rameaux
D'où ses larmes tombent en pluie,
Et qu'en agitant ses berceaux
L'haleine du zéphyr essuie.
Sur le tronc moussu des ormeaux
La vigne avec grâce s'appuie,
Et couvre de ses verts arceaux
La moisson par l'été jaunie.
L'onde amoureuse du rocher,
D'où l'entraîne un courant rapide,
En retombe en nappe limpide,
Y remonte en poussière humide,
Semble chercher à s'attacher
A ses flancs en perle liquide
Qu'un rayon du jour vient sécher ;
Et, roulant sans bords sur sa pente
Que son écume au loin blanchit,
Bouillonne, fuit, dort ou serpente,
Gronde, murmure, et rafraîchit
L'air que charme sa plainte errante.
Suspendue aux flancs des coteaux,
L'humble chaumière des hameaux
Blanchit à travers le feuillage ;
Le couchant dore ses vitraux,
Et du toit couvert de roseaux
La fumée en léger nuage
Monte et roule ses plis mouvants,
Et cède aux caprices des vents
Qui la bercent sur le bocage.

Au sommet d'un léger coteau
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées,

Par la teinte des ans voilées ;
Seul vestige d'un vieux château,
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées.
Elles n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,
L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées :
Le lierre, au lieu des vieux drapeaux,
Fait sur leurs cimes crénelées
Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux
Abattant leurs noires volées,
Couvrent seuls les sombres créneaux
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours,
Une ombre, hélas ! qui s'évapore.
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore :
Minés par la vague des ans,
Sur le cours orageux du temps
Leur puissance s'en est allée ;
Ils font sourire les passants,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,

Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique,
Dont une brise ossianique
Vient par moments ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ses murs déserts.

C'est là que l'amitié t'appelle ;
C'est là que de tes heureux jours,
Par mille gracieux détours,
Sur une pente naturelle
Tu laisseras errer le cours ;
C'est là que la muse rêveuse,
Descendant du ciel sur tes pas,
Viendra, t'ouvrant ses chastes bras,
Comme une aile silencieuse,
T'enlever aux soins d'ici-bas !
Notre âme est une source errante
Qui, dans son onde transparente,
S'empreint de la couleur des lieux :
De la nature elle est l'image,
Tantôt sombre comme un nuage,
Tantôt pure comme les cieux.
Si, quittant ses rives fleuries,
Ses flots, par leur pente emportés,
Vont laver ces plages flétries
Par l'ombre obscure des cités,
Elle perd la teinte azurée,
Et, ne conservant que son nom,
Elle traîne une onde altérée
Que souille un orageux limon ;
Et le pasteur qui la vit naître
S'étonne et ne peut reconnaître
L'eau murmurante du vallon.
Mais, dès qu'abandonnant ces plages
Et retrouvant son lit natal,

Sa pente sous de verts ombrages
Ramène son flot de cristal,
Sur le sable d'or qu'elle arrose
En murmurant elle dépose
L'ombre qui ternit ses couleurs,
Et, dans son sein que le ciel dore,
Limpide elle retrace encore
L'azur du soir ou de l'aurore,
Les bois, les astres et les fleurs !

1825.

XXVII

UN NOM

Florence, 1828.

Il est un nom caché dans l'ombre de mon âme,
Que j'y lis nuit et jour et qu'aucun œil n'y voit,
Comme un anneau perdu que la main d'une femme
Dans l'abîme des mers laissa glisser du doigt.

Dans l'arche de mon cœur, qui pour lui seul s'entr'ouvre,
Il dort enseveli sous une clef d'airain ;
De mystère et de peur mon amour le recouvre,
Comme après une fête on referme un écrin.

Si vous le demandez, ma lèvre est sans réponse.
Mais, tel qu'un talisman formé d'un mot secret,
Quand seul avec l'écho ma bouche le prononce,
Ma nuit s'ouvre, et dans l'âme un être m'apparaît.

En jour éblouissant l'ombre se transfigure ;
Des rayons, échappés par les fentes des cieux,
Colorent de pudeur une blanche figure
Sur qui l'ange ébloui n'ose lever les yeux.

C'est une vierge enfant, et qui grandit encore ;
Il pleut sur ce matin des beautés et des jours ;

De pensée en pensée on voit son âme éclore,
Comme son corps charmant de contours en contours.

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté.
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Dans ses cheveux bronzés jamais le vent ne joue.
Dérobant un regard qu'une boucle interrompt,
Ils serpentent collés au marbre de sa joue,
Jetant l'ombre pensive aux secrets de son front.

Son teint calme, et veiné des taches de l'opale,
Comme s'il frissonnait avant la passion,
Nuance sa fraîcheur des moires d'un lis pâle,
Où la bouche a laissé sa moite impression.

Sérieuse en naissant jusque dans son sourire,
Elle aborde la vie avec recueillement ;
Son cœur, profond et lourd chaque fois qu'il respire,
Soulève avec son sein un poids de sentiment.

Soutenant sur sa main sa tête renversée,
Et fronçant les sourcils qui couvrent son œil noir,
Elle semble lancer l'éclair de sa pensée
Jusqu'à des horizons qu'aucun œil ne peut voir.

Comme au sein de ces nuits sans brumes et sans voiles,
Où dans leur profondeur l'œil surprend les cieux nus,
Dans ses beaux yeux d'enfant, firmament plein d'étoiles,
Je vois poindre et nager des astres inconnus.

Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse ;
Il transforme en Éden ce morne et froid séjour ;

Le flot mort de mon sang s'accélère, et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour.

— Oh ! dites-nous ce nom, ce nom qui fait qu'on aime,
Qui laisse sur la lèvre une saveur de miel !
— Non, je ne le dis pas sur la terre à moi-même ;
Je l'emporte au tombeau pour m'embellir le ciel.

XXVIII

A Mlle DELPHINE GAY [1]

Saint-Point, 29 juillet 1829.

Celui qui voit briller ces Alpes, d'où l'aurore,
Comme un aigle qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieux, et dore
Les neiges de leurs fronts ;

Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes,
Foudre, tempête et bruit.

« Mesurons-les de loin », dit-il. Mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre, au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute,
Dans leurs vallons secrets ;

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité ;

1. Depuis Mme Émile de Girardin.

Des sources sous le hêtre, ainsi que dans la plaine,
De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bonds,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs ;

Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament,
Dont les vagues d'azur et de saphir mêlées
Se bercent doucement.

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures du soir qui montent des hameaux,
De cloches des troupeaux, de chants qui se confondent
Au son des chalumeaux.

Marchant sur des tapis d'herbe en fleur et de mousse :
« Ah ! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais !
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sous ses plus hauts sommets. »

Ainsi les noms qu'au ciel la renommée élève
De leur éclat lointain semblent nous consumer ;
Jalouse de ses dons, la gloire leur enlève
Tout ce qui laisse aimer.

Ainsi quand je te vis, jeune et belle victime
Qu'un génie éclatant choisit pour ton malheur,
Je cherchai sur ton front le rayon qui t'anime,
Et je fermai mon cœur.

Mais un jour (c'était l'heure où le soin du ménage
Retient la jeune fille à son foyer pieux,
Où l'on n'a pas encor composé son visage
Pour l'œil des envieux),

J'entrai comme un ami qui vient avec l'aurore
Solliciter sans bruit la porte d'un ami,
Qui l'entr'ouvre, et du seuil que son pied touche encore
Demande : « A-t-il dormi ? »

Les meubles dispersés dans la salle nocturne,
La lampe qui fumait, oubliée au soleil,
Étalaient ce désordre, emblème taciturne
D'une nuit sans sommeil.

Des harpes et des chants, souvenirs d'une fête,
Des livres échappés à tes doigts assoupis,
Et les feuilles des fleurs qui couronnaient ta tête
Y jonchaient les tapis.

La veille avait flétri de ta blanche parure
Les longs plis qu'à ton sein le nœud pressait encor,
Et tes cheveux cendrés jusques à ta ceinture
Roulaient leurs ondes d'or.

Ton visage était pâle, une sombre pensée
De ton front incliné lentement s'effaçait,
Et dans ta froide main ta main entrelacée
Sur tes genoux glissait.

Au bord de tes yeux bleus tremblaient deux larmes pures ;
La pervenche à ses fleurs ainsi voit s'étancher
Deux perles de la nuit, que des feuilles obscures
Empêchent de sécher.

Sur tes lèvres collé, ton doigt disait : « Silence ! »
Car l'enfant de ta sœur dormait dans son berceau,
Et ton pied suspendu le berçait en cadence
Sous son mobile arceau.

La mort avait jeté son ombre passagère
Sur cette jeune couche ; et dans ton œil troublé,
Dans ton sein virginal, tout le cœur d'une mère
D'avance avait parlé ;

Et tu pleurais de joie, et tu tremblais de crainte,
Et, quand un seul soupir trahissait le réveil,
Tu chantais au berceau l'amoureuse complainte
Qui le force au sommeil.

Ah ! qu'une autre te voie, enfant de l'harmonie,
Trouvant que sur les cœurs un empire est trop peu,
Lancer d'un seul regard l'amour et le génie,
La lumière et le feu !

Qu'il t'écoute chanter comme un autre respire,
Comme le vent murmure en s'exhalant des bois,
Harpe, écho de nos cœurs, et dont chaque vent tire
Une seconde voix !

Pour moi, quand la mémoire évoque ton image,
Je te vois, l'œil éteint par la veille et les pleurs,
Sans couronne et sans lyre, et penchant ton visage
Sur un lit de douleurs !

Je t'entends murmurer ces simples mots de l'âme
Que la douleur enseigne à ce qui sait sentir,
Et ces chants enfantins que la plus humble femme
Fait le mieux retentir ;

Et je dis en moi-même : « Oh ! périsse la lyre !
De la gloire à son cœur le calice est amer.
Le génie est une âme : on l'oublie, on l'admire ;
Elle savait aimer ! »

L'étoile de la gloire, astre de sombre augure,
Semblable à l'insensé qui secoue un flambeau,
Éblouissant nos jours, les pousse à l'aventure
Vers un brillant tombeau.

L'étoile de la femme est la pâle lumière
Qui se cache, le jour, dans l'azur étoilé,
Monde mystérieux que seul à la paupière
La nuit a révélé.

Sur le front qui l'admire elle luit en silence ;
Elle illumine à peine un point du firmament,
Et de ses doux rayons l'amoureuse influence
N'enivre qu'un amant !

XXIX

RÉPONSE
AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS

ÉPITRE FAMILIÈRE

Au premier mille, hélas ! de mon pèlerinage,
Temps où le cœur tout neuf voit tout à son image,
Où l'âme de seize ans, vierge de passions,
Demande à l'univers ses mille émotions ;
Le soir d'un jour de fête au golfe de Venise,
Seul, errant sans objet dans ma barque indécise,
Je suivais, mais de loin, sur la mer, un bateau
Dont les concerts flottants se répandaient sur l'eau :
Voguant de cap en cap, nageant de crique en crique,
La barque, balançant sa brise de musique,
Élevait, abaissait, modulait ses accords
Que l'onde palpitante emportait à ses bords,
Et, selon que la plage était sourde ou sonore,
Mourait comme un soupir des mers qui s'évapore,
Ou, dans les antres creux réveillant mille échos,
Élançait jusqu'au ciel la fanfare des flots ;
Et moi, penché sur l'onde, et l'oreille tendue,
Retenant sur les flots la rame suspendue,
Je frémissais de perdre un seul de ces accents,
Et le vent d'harmonie enivrait tous mes sens.

C'était un couple heureux d'amants unis la veille,
Promenant leur bonheur à l'heure où tout sommeille,
Et, pour mieux enchanter leurs fortunés moments,
Respirant l'air du golfe au son des instruments.
La fiancée, en jouant avec l'écume blanche
Qui de l'étroit esquif venait laver la hanche,
De son doigt dans la mer laissa tomber l'anneau,
Et pour le ressaisir son corps penché sur l'eau
Fit incliner le bord sous la vague qu'il rase ;
La vague, comme une eau qui surmonte le vase,
Les couvrit : un seul cri retentit jusqu'au bord.
Tout était joie et chant, tout fut silence et mort.

Eh bien ! ce que mon cœur éprouva dans cette heure
Où le chant s'engloutit dans l'humide demeure,
Je l'éprouve aujourd'hui, chantre mélodieux,
Aujourd'hui que j'entends les suprêmes adieux
De cette chère voix pendant quinze ans suivie.
Voluptueux oubli des peines de la vie,
Musique de l'esprit, brise des temps passés,
Dont nos soucis dormants étaient si bien bercés !
Heures de solitude et de mélancolie,
Heures des nuits sans fin que le sommeil oublie,
Heures de triste attente, hélas ! qu'il faut tromper,
Heures à la main vide et qu'il faut occuper,
Fantômes de l'esprit que l'ennui fait éclore,
Vides de la pensée où le cœur se dévore !
Le conteur a fini : vous n'aurez plus sa voix,
Et le temps va sur nous peser de tout son poids.

Ainsi tout a son terme, et tout cesse, et tout s'use.
A ce terrible aveu notre esprit se refuse :
Nous croyons, en tournant les feuillets de nos jours,
Que les pages sans fin en tourneront toujours ;
Nous croyons que cet arbre au dôme frais et sombre,
Dont nos jeunes amours cherchent la mousse et l'ombre,

Sous ses rameaux tendus doit éternellement
Balancer le zéphyr sur le front de l'amant ;
Nous croyons que ce flot qui court, murmure et brille
Et du bateau bercé caresse en paix la quille,
Doit à jamais briller, murmurer et flotter,
Et sur sa molle écume à jamais nous porter ;
Nous croyons que le livre où notre âme se plonge,
Et comme en un sommeil nage de songe en songe,
Doit dérouler sans fin cette prose ou ces vers,
Horizons enchantés d'un magique univers :
Mensonges de l'esprit, illusion et ruse
Dont pour nous retenir ici-bas la vie use !
Hélas ! tout finit vite : encore un peu de temps,
L'arbre s'effeuille et sèche, et jaunit le printemps ;
La vague arrive en poudre à son dernier rivage,
L'âme à l'ennui, le livre à sa dernière page.

Mais pourquoi donc le tien se ferme-t-il avant
Que la mort ait fermé ton poème vivant,
Homère de l'histoire à l'immense Odyssée,
Qui, répandant si loin ta féconde pensée,
Soulèves les vieux jours, leur rends l'âme et le corps,
Comme l'ombre d'un dieu qui ranime les morts ?
Ta fibre est plus savante et n'est pas moins sonore ;
Tes jours n'ont pas atteint l'heure qui décolore ;
Ton front n'a pas encor perdu ses cheveux gris,
Couronne dont la muse orne ses favoris,
Où, comme dans les pins de ta Calédonie,
La brise des vieux jours est pleine d'harmonie.
Mais, hélas ! le poète est homme par les sens,
Homme par la douleur ! Tu le dis, tu le sens ;
L'argile périssable où tant d'âme palpite
Se façonne plus belle et se brise plus vite ;
Le nectar est divin, mais le vase est mortel :
C'est un Dieu dont le poids doit écraser l'autel ;
C'est un souffle trop plein du soir ou de l'aurore

Qui fait chanter le vent dans un roseau sonore,
Mais qui, brisé du son, le jette au bord de l'eau
Comme un chaume séché battu sous le fléau.
O néant ! ô nature ! ô faiblesse suprême !
Humiliation pour notre grandeur même !
Main pesante dont Dieu nous courbe incessamment,
Pour nous prouver sa force et notre abaissement,
Pour nous dire et redire à jamais qui nous sommes,
Et pour nous écraser sous ce honteux nom d'hommes !

Je ne m'étonne pas que le bronze et l'airain
Cèdent leur vie au temps et fondent sous sa main,
Que les murs de granit, les colosses de pierre
De Thèbe et de Memphis fassent de la poussière,
Que Babylone rampe au niveau des déserts,
Que le roc de Calpé descende au choc des mers,
Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
Écorcent jour à jour le tronc des pyramides :
Des hommes et des jours ouvrages imparfaits,
Le temps peut les ronger, c'est lui qui les a faits ;
Leur dégradation n'est pas une ruine,
Et Dieu les aime autant en sable qu'en colline.
Mais qu'un esprit divin, souffle immatériel
Qui jaillit de Dieu seul comme l'éclair du ciel,
Que le temps n'a point fait, que nul climat n'altère,
Qui ne doit rien au feu, rien à l'onde, à la terre,
Qui, plus il a compté de soleils et de jours,
Plus il se sent d'élan pour s'élancer toujours,
Plus il sent, au torrent de force qui l'enivre,
Qu'avoir vécu pour l'homme est sa raison de vivre ;
Qui colore le monde en le réfléchissant ;
Dont la pensée est l'être et qui crée en pensant ;
Qui, donnant à son œuvre un rayon de sa flamme,
Fait tout sortir de rien et vivre de son âme,
Enfante avec un mot, comme fit Jéhovah,
Se voit dans ce qu'il fait, s'applaudit, et dit : « Va ! »

N'a ni soir ni matin, mais chaque jour s'éveille
Aussi jeune, aussi neuf, ausi dieu que la veille ;
Que cet esprit captif dans les liens du corps
Sente en lui tout à coup défaillir ses ressorts,
Et, comme le mourant qui s'éteint, mais qui pense,
Mesure à son cadran sa propre décadence ;
Qu'il sente l'univers se dérober sous lui,
Levier divin qui sent manquer le point d'appui,
Aigle pris du vertige en son vol sur l'abîme,
Qui sent l'air s'affaisser sous son aile et s'abîme :
Ah ! voilà le néant que je ne comprends pas !
Voilà la mort, plus mort que la mort d'ici-bas !
Voilà la véritable et complète ruine !
Auguste et saint débris devant qui je m'incline,
Voilà ce qui fait honte ou ce qui fait frémir,
Gémissement que Job oublia de gémir !

Ton esprit a porté le poids de ce problème :
Sain dans un corps infirme, il se juge lui-même ;
Tes organes vaincus parlent pour t'avertir ;
Tu sens leur décadence, heureux de la sentir,
Heureux que la raison, te prêtant sa lumière,
T'arrête avant la chute au bord de la carrière !
Eh bien ! ne rougis pas au moment de t'asseoir ;
Laisse un long crépuscule à l'éclat de ton soir ;
Notre tâche commence et la tienne est finie :
C'est à nous maintenant d'embaumer ton génie.
Ah ! si comme le tien mon génie était roi,
Si je pouvais d'un mot évoquer devant toi
Les fantômes divins dont ta plume féconde,
Des héros, des amants a peuplé l'autre monde ;
Les sites enchantés que ta main a décrits,
Paysages vivants dans la pensée écrits ;
Les nobles sentiments s'élevant de tes pages
Comme autant de parfums des odorantes plages,
Et les hautes vertus que ton art fit germer,

Et les saints dévouements que ta voix fait aimer :
Dans un cadre où ta vie entrerait tout entière,
Je les ferais jaillir tous devant ta paupière,
Je les concentrerais dans un brillant miroir,
Et dans un seul regard ton œil pourrait te voir.
Semblables à ces feux, dans la nuit éternelle,
Qui viennent saluer la main qui les appelle,
Je les ferais passer rayonnants devant toi ;
Vaste création qui saluerait son roi !
Je les réunirais en couronne choisie,
Dont chaque fleur serait amour et poésie,
Et je te forcerais, toi qui veux la quitter,
A respirer ta gloire avant de la jeter !

Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page ;
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence.
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule ;
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient ne te dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé.
Un dieu descend toujours pour dénouer ton drame ;
Toujours la Providence y veille, et nous proclame
Cette justice occulte et ce divin ressort
Qui fait jouer le temps et gouverne le sort ;
Dans les cent mille aspects de ta gloire infinie,
C'est toujours la raison qui guide ton génie.

Ce n'est pas du désert le cheval indompté
Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté,
Et, comme le torrent tombant de cime en cime,
Précipitant son maître au trône ou dans l'abîme :
C'est le coursier de Job, fier, mais obéissant,
Faisant sonner du pied le sol retentissant,
Se fiant à ses flancs comme l'aigle à son aile,
Prêtant sa bouche au frein et son dos à la selle ;
Puis, quand en quatre bonds le désert est franchi,
Jouant avec le mors que l'écume a blanchi,
Touchant sans le passer le but qu'on lui désigne,
Et sous la main qu'on tend courbant son cou de cygne.

Voilà l'homme, voilà le pontife immortel !
Pontife que Dieu fit pour parfumer l'autel,
Pour dérober au sphinx le mot de la nature,
Pour jeter son flambeau dans notre nuit obscure,
Et nous faire épeler, dans ses divins accents,
Ce grand livre du sort, dont lui seul a le sens.

Aussi dans ton repos, que ton heureux navire
Soit poussé par l'Eurus ou flatté du Zéphire,
Et, partout où la mer étend son vaste sein,
Flotte d'un ciel à l'autre aux deux bords du bassin ;
Ou que ton char, longeant la crête des montagnes,
Porte en bas ton regard sur nos tièdes campagnes :
Partout où ton œil voit, du pont de ton vaisseau,
Le phare ou le clocher sortir du bleu de l'eau,
Ou le môle blanchi par les flots d'une plage
Étendre en mer un bras de ville ou de village ;
Partout où ton regard voit au flanc des coteaux
Pyramider en noir les tours des vieux châteaux,
Ou flotter les vapeurs, haleines de nos villes,
Ou des plus humbles toits le soir rougir les tuiles,
Tu peux dire, en ouvrant ton cœur à l'amitié :

« Ici l'on essuierait la poudre de mon pied,
Car tout un siècle pense et vit de ma pensée ! »
Il ne t'a rien manqué, pour égaler du front
Ces noms pour qui le temps n'a plus d'ombre et d'affront,
Ces noms majestueux que l'épopée élève
Comme une cime humaine au-dessus de la grève,
Que d'avoir concentré dans un seul monument
La puissance et l'effort de ton enfantement,
Et d'avoir fait tailler tes divines statues
Dans le moule des vers, de rythmes revêtues.
L'immortelle pensée a sa forme ici-bas,
Langue immortelle aussi que l'homme n'use pas.
Tout ce qui sort de l'homme est rapide et fragile ;
Mais le vers est de bronze et la prose d'argile :
L'une, lorsque la brise et le soleil des jours
Et les mains du vulgaire ont palpé ses contours,
Sous la pluie et les vents croule et glisse en poussière
S'évanouit en cendre, et périt tout entière ;
L'autre passe éternelle avec les nations
De générations en générations,
Résiste aux feux, à l'onde, et survit aux ruines ;
Ou, si la rouille attente à ses formes divines,
L'avenir, disputant ses fragments aux tombeaux,
Adore encor de l'œil ces sonores lambeaux.
Mais tout homme a trop peu de jours pour sa pensée :
La main sèche sur l'œuvre à peine commencée,
Notre bras n'atteint pas aussi loin que notre œil.
Soyons donc indulgents même pour notre orgueil.
Les monuments complets ne sont pas œuvre d'homme :
Un siècle les commence, un autre les consomme.
Encor ces grands témoins de notre humanité
Accusent sa faiblesse et sa brièveté ;
Nous y portons chacun le sable avec la foule.
Qu'importe, quand plus tard notre Babel s'écroule,
D'avoir porté nous-même à ces longs monuments
L'humble brique cachée au sein des fondements,

Ou la pierre sculptée où notre vain nom vive ?
Notre nom est néant, quelque part qu'on l'inscrive.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin.
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête.
Un tremblement de trône a secoué les rois ;
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois ;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir ;
Mais, poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.
En vain le monde invoque un sauveur, un appui ;
Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui :
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande ;
Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
Regarde : citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un ;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.
C'en est fait : la parole a soufflé sur les mers ;
Le chaos bout et couve un second univers ;
Et pour le genre humain, que le sceptre abandonne,
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.
A l'immense roulis d'un Océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des Tempêtes,
Et passe, sous la foudre et sous l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité.

Aussi jamais les flots où l'éclair se rallume
N'ont jeté vers le ciel plus de bruit et d'écume,

Dans leurs gouffres béants englouti plus de mâts,
Porté l'homme plus haut pour le lancer plus bas,
Noyé plus de fortune, et sur plus de rivages
Poussé plus de débris et d'illustres naufrages :
Tous les royaumes veufs d'hommes-rois sont peuplés ;
Ils échangent entre eux leurs maîtres exilés.
J'ai vu l'ombre des Stuarts, veuve du triple empire,
Mendier le soleil et l'air qu'elle respire,
L'héritier de l'Europe et de Napoléon
Déshérité du monde et déchu de son nom,
De peur qu'un si grand nom, qui seul tient une histoire,
N'eût un trop frêle écho d'un si grand son de gloire.

Et toi-même, en montant au sommet de tes tours,
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Édimbourg couronner les ruines !...
Ah ! lorsque, s'échappant des fentes d'un tombeau,
Cette tige germait sous un rayon plus beau ;
Quand la France, envoyant ses salves à l'Europe,
Annonçait son miracle aux flots de Parthénope ;
Quand moi-même, d'un vers pressé de le bénir,
Sur un fils du destin j'invoquais l'avenir,
Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance
Le vent de la fortune, hélas ! jouait d'avance,
Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air
Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,
Et qu'avant que l'enfant pût manier ses armes,
Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes !...
Des larmes ? non, leur lyre a de plus nobles voix :
Ah ! s'il échappe au trône, écueil de tant de rois ;
Si, comme un nourrisson qu'on jette à la lionne,
A la rude infortune à nourrir Dieu le donne,
Ce sort ne vaut-il pas les berceaux triomphants ?
Toujours l'ombre d'un trône est fatale aux enfants,
Toujours des Tigellins l'haleine empoisonnée

Tue avant le printemps les germes de l'année.
Qu'il grandisse au soleil, à l'air libre, aux autans ;
Qu'il lutte sans cuirasse avec l'esprit du temps ;
De quelque nom qu'amour, haine, ou pitié le nomme,
Néant ou majesté, roi proscrit, qu'il soit homme !
D'un trône dévorant qu'il ne soit pas jaloux :
La puissance est au sort, nos vertus sont à nous.
Qu'il console à lui seul son errante famille :
Plus obscure est la nuit, et plus l'étoile y brille !
Et si, comme un timide et faible passager
Que l'on jette à la mer à l'heure du danger,
La liberté, prenant un enfant pour victime,
Le jette au gouffre ouvert pour refermer l'abîme,
Qu'il y tombe sans peur, qu'il y dorme innocent
De ce qu'un trône coûte à recrépir de sang ;
Qu'il s'égale à son sort, au plus haut comme au pire ;
Qu'il ne se pèse pas, enfant, contre un empire ;
Qu'à l'humanité seule il résigne ses droits !
Jamais le sang du peuple a-t-il sacré les rois ?

Mais adieu ! D'un cœur plein l'eau déborde, et j'oublie
Que ta voile frissonne aux brises d'Italie,
Et t'enlève à la scène où s'agite le sort,
Comme l'aile du cygne à la vase du bord.
Vénérable vieillard, poursuis ton doux voyage !
Que le vent du Midi dérobe à chaque plage
L'air vital de ces mers que tu vas respirer ;
Que l'oranger s'effeuille afin de t'enivrer ;
Que dans chaque horizon ta paupière ravie
Boive avec la lumière une goutte de vie !
Si jamais, sur ces mers dont le doux souvenir
M'émeut comme un coursier qu'un autre entend hennir,
Mon navire inconnu, glissant sous peu de voile,
Venait à rencontrer sous quelque heureuse étoile
Le dôme au triple pont qui berce ton repos,
Je jetterais de joie une autre bague aux flots ;

Mes yeux contempleraient ton large front d'Homère,
Palais des songes d'or, gouffre de la Chimère,
Où tout l'Océan entre et bouillonne en entrant,
Et d'où les flots sans fin sortent en murmurant,
Chaos où retentit la parole profonde
Et d'où tu fais jaillir les images du monde ;
J'inclinerais mon front sous ta puissante main,
Qui de joie et de pleurs pétrit le genre humain ;
J'emporterais dans l'œil la rayonnante image
D'un de ces hommes-siècle et qui nomment un âge ;
Mes lèvres garderaient le sel de tes discours,
Et je séparerais ce jour de tous mes jours :
Comme, au temps où d'en haut les célestes génies,
Prenant du voyageur les sandales bénies,
Marchaient dans nos sentiers, les voyageurs pieux
Dont l'apparition avait frappé les yeux,
L'œil encore ébloui du rayon de lumière,
Marquaient du pied la place, y roulaient une pierre,
Pour conserver visible à leurs postérités
L'heure où l'homme de Dieu les avait visités.

1831.

XXX

HOMMAGE

A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE [1]

ADIEU

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur ;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans ;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor,
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor ;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel :

1. Cette pièce a été composée à Marseille vers la fin de juin 1832 : M. de Lamartine était alors près de s'embarquer pour son voyage en Orient.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon ;
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le Maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux ;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer ;
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser ;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux,
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore ?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids,
Et des gerbes du champ que notre soleil dore
L'épi tombé pour leurs petits ?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux ;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux.
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire ;
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert ;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron de trois palmiers couvert ;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire :
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux !
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr ;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer ;
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur ;

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima ;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma ;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir !

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas.
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec, et qui n'ombrage pas ?
— L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc mon vieux père, adieu mes sœurs chéries,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu mon chien fidèle, hélas ! seul au foyer !
Votre image me trouble, et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir :
Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir !

Et toi, terre livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin ;
Terre qui porte en toi la fortune du monde,
Adieu ! ton bord échappe à mon œil incertain.
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité !

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces mers, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour !

XXXI

PENSÉES EN VOYAGE

A M. DE MONTHEROT

Ami, plus qu'un ami, frère de sang et d'âme,
Dont l'humide regard me suivit sur la lame,
A travers tant de flots jetés derrière moi,
A travers tant de ciel et d'air, je pense à toi ;
Je pense à ces loisirs que nous usions ensemble
Au bord de nos ruisseaux sous le saule ou le tremble ;
A nos pas suspendus, à nos doux entretiens,
Qu'entremêlaient souvent ou tes vers ou les miens ;
Tes vers fils de l'éclair, tes vers nés d'un sourire,
Que tu n'arraches pas palpitants de ta lyre,
Mais que de jour en jour ta négligente main
Laisse, à tout vent d'esprit, tomber sur ton chemin,
Comme ces perles d'eau que pleure chaque aurore,
Dont toute la campagne au réveil se colore,
Qui formeraient un fleuve en se réunissant,
Mais qui tombent sans bruit sur le pied du passant,
Dont le soleil du jour repompe l'humble pluie,
Et qu'aspire en parfums le vent qui les essuie !
Autres temps, autres soins ; à tout fruit sa saison.
Avant que ma pensée eût l'âge de raison,
Quand j'étais l'humble enfant qui joue avec sa mère,
Qu'on charme ou qu'on effraye avec une chimère,

J'imitais les enfants, mes égaux, dans leurs jeux ;
Je parlais leur langage et je faisais comme eux.
J'allais, aux premiers mois où le bourgeon s'élève,
Où l'écorce du bois semble suer la sève,
Vers le torrent qui coule au pied de mon hameau,
Des saules inclinés couper le frais rameau ;
Réchauffant de l'haleine une sève encor tendre,
Je détachais du bois l'écorce sans la fendre,
Je l'animais d'un souffle, et bientôt sous mes doigts
Un son plaintif et doux s'exhalait dans le bois.
Ce son, dont aucun art ne réglait la mesure,
N'était rien qu'un bruit vide, un vague et doux murmure
Semblable aux voix de l'onde et des airs frémissants,
Dont on aime le bruit sans y chercher le sens ;
Prélude d'un esprit éveillé de bonne heure,
Qui chante avant qu'il chante et pleure avant qu'il pleure.

Mais ce n'est plus le temps ; je touche à mon midi :
J'ai souffert, et dans moi mon esprit a grandi.
Ces fragiles roseaux, jouets de ma jeunesse,
Ne sauraient contenir le souffle qui m'oppresse :
Il n'est point de langage ou de rythme mortel,
Ou de clairon de guerre ou de harpe d'autel,
Que ne brisât cent fois le souffle de mon âme ;
Tout se rompt à son choc et tout fond à sa flamme !
Il a, pour exhaler ses accords éclatants,
Aux verbes d'ici-bas renoncé dès longtemps ;
Il ferait éclater leurs fragiles symboles,
Il entre-choquerait des foudres de paroles,
Et les hommes diraient en secouant leurs fronts :
« Qu'il nous parle plus bas, Seigneur, ou nous mourrons ! »

Il ne leur parle plus ; il se parle à lui-même
Dans la langue sans mots, dans le verbe suprême,
Qu'aucune main de chair n'aura jamais écrit,
Que l'âme parle à l'âme et l'esprit à l'esprit.

Des langages humains perdant toute habitude,
Seul il console ainsi sa morne solitude !
Au dedans de moi-même il gronde incessamment
Comme une mer de bruit toujours en mouvement ;
Il fait battre à grands coups mes tempes dans ma tête
Avec le son perçant du vol de la tempête ;
Il retentit en moi comme un torrent de nuit
Dont chaque flot emporte et rapporte le bruit,
Comme le contre-coup des foudres de montagnes,
Que mille échos tonnants répètent aux campagnes ;
Comme la voix d'airain de ces lourds vents d'hiver
Qui tombent comme un poids du Liban sur la mer,
Ou comme ces grands chocs, quand sur un cap qui fume
Elle monte en colline et retombe en écume :
Voilà les seules voix, voilà les seuls accents
Qui peuvent aujourd'hui chanter ce que je sens !

N'attends donc plus de moi ces vers où la pensée,
Comme d'un arc sonore avec grâce élancée
Et sur deux mots pareils vibrant à l'unisson,
Danse complaisamment aux caprices du son.
Ce froid écho des vers répugne à mon oreille ;
Et si du temps passé le souvenir m'éveille,
Si du désert muet, du limpide Orient,
Mon visage vers vous se tourne en souriant ;
Si, pensant aux amis qui verront cette aurore,
Mon âme avec la leur veut se confondre encore,
C'est par une autre voix que mon cœur attendri
Leur jette et leur demande un souvenir chéri :
La prière, accent fort, langue ailée et suprême,
Qui dans un seul soupir confond tout ce qui s'aime,
Rend visibles au cœur, rend présents devant Dieu
Mille êtres adorés dispersés en tout lieu,
Fait entre eux, par les biens que la vertu nous verse,
Des plus chers dons du ciel l'invisible commerce ;
Langage universel jusqu'au ciel répandu,

Qui s'élève plus haut pour mieux être entendu,
Inextinguible encens qui brûle et qui parfume
Celui qui le reçoit et celui qui l'allume !

C'est ainsi que mon cœur se communique à toi :
Tous les mots d'ici-bas sont néant devant moi.
Et si tu veux savoir pourquoi je les méprise,
Suis ma voile qui s'enfle et qui fuit sous la brise,
Et viens sur cette scène où le monde a passé,
Où le désert fleurit sur l'empire effacé,
Sur les tombeaux des dieux, des héros et des sages,
Assister à trois nuits et voir trois paysages !

Je venais de quitter la terre dont le bruit
Loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous suit :
Cette Europe où tout croule, où tout craque, où tout lutte,
Où de quelque débris chaque heure attend la chute ;
Où deux esprits divers, dans d'éternels combats,
Se lancent temple et lois, trône et mœurs en éclats,
Et font, en nivelant le sol qui les dévore,
Place à l'esprit de Dieu, qu'ils ne voient pas encore !
Mon navire, poussé par l'invisible main,
Glissait en soulevant l'écume du chemin ;
Douze fois le soleil, comme un dieu qui se couche
Avait roulé sur lui l'horizon de sa couche
Et s'était relevé bondissant dans les airs,
Comme un aigle de feu, de la crête des mers ;
Mes mâts dorment, pliant l'aile sous les antennes,
Mon ancre mord le sable, et je suis dans Athènes !

Il est l'heure où jadis cette ville de bruit,
Muette un peu de temps sous le doigt de la nuit,
S'éveillant tour à tour dans la gloire ou la honte,
Roulait ses flots vivants comme une mer qui monte ;
Chaque vent les poussait à leurs ambitions,
Les uns à la vertu, d'autres aux factions,

Périclès au Forum, Thémistocle aux rivages,
Aux armes les héros, au Portique les sages,
Aristide à l'exil et Socrate à la mort,
Et le peuple au hasard et du crime au remords !
Au pied du Parthénon, qu'un homme au turban garde,
J'entends venir le jour, je marche et je regarde.

Du haut du Cythéron le rayon part : le jour
De cent chauves sommets va frapper le contour,
De leurs flancs à leurs pieds, des champs aux mers d'Ulysse,
Sans que rien le colore et rien le réfléchisse,
Ni cités éclatant de feux dans le lointain,
Ni fumée ondoyante au souffle du matin,
Ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,
Ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes.
La lumière, en passant sur ce sol du trépas,
Y tombe morte à terre et n'en rejaillit pas ;
Seulement le rayon le plus haut de l'aurore
Effleure sur mon front le Parthénon qu'il dore,
Puis, glissant à regret sur ces créneaux noircis
Où dort, la pipe en main, le janissaire assis,
Va, comme pour pleurer la corniche brisée,
Mourir sur le fronton du temple de Thésée !
Deux beaux rayons jouant sur deux débris, voilà
Tout ce qui brille encore, et dit : « Athène est là ! »

1833.

XXXII

A UNE JEUNE ARABE

QUI FUMAIT LE NARGUILÉ DANS UN JARDIN D'ALEP

1832.

Qui ? toi ? me demander l'encens de poésie !
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert,
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul[1] eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert !

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale ?
Aux rameaux d'oranger rattache-t-on leurs fruits ?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits ?

Non, plus de vers ici ! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
Dans l'eau de ce bassin[2] contemple-toi toi-même :
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté !

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,

1. Nom du rossignol en Orient.
2. Toutes les cours des maisons, en Orient, ont un jet d'eau au milieu et un bassin de marbre.

Tu t'assieds sur la natte à Palmyre émaillée,
Où du moka brûlant fument les flots amers ;

Quand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer,
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant et doux de son œil triomphant ;

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé, soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant,

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,
L'amour, s'épanouit et parfume le cœur ;
Et l'admiration, dans mon âme ravie,
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon cœur attiédi la harpe est seule aimée.
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers

Pour un de ces flocons d'odorante fumée
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs ;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse
Qu'une invisible main trace en contour obscur,
Quand un rayon des nuits, dont le jour te caresse,
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur !

XXXIII

LE TROPHÉE D'ARMES ORIENTALES

Sur le sable du Nil où gisaient ces armures,
Mon pied poudreux heurtait des ossements humains ;
Le vent y modulait de sinistres murmures,
Le chacal déterrait des crânes et des mains.

Le bras s'est desséché, le sable brille encore :
Voyez comme avec l'or l'acier se mariant
Dessine en clous d'azur, sur le fer qu'il décore,
L'arabesque émaillé du splendide Orient !

Pourquoi vous étonner de ces rubans de moire,
Des éclairs serpentant sur ces lames de feu ?
Les héros d'autrefois se paraient pour la gloire ;
Le fer était leur joie, et le combat leur jeu.

Ce sont là les bijoux dont l'homme des batailles,
Excitant du clairon son coursier hennissant,
Avant de l'embrasser fête ses fiançailles
Avec la belle mort qu'il cherche au lit de sang.

XXXIV

LA CHUTE DU RHIN A LAUFEN

PAYSAGE

C'était aux premiers feux de la naissante aurore ;
Le jour dans les vallons ne plongeait pas encore,
Mais, planant dans les airs sur ses pâles rayons,
Ne touchait que le ciel et les crêtes des monts.
Sur les obscurs sentiers de la forêt profonde,
Au roulement lointain d'un tonnerre qui gronde,
J'avançais ; de l'orage imitant le fracas,
Le tonnerre des eaux redouble à chaque pas :
Déjà, comme battus par les coups d'un orage,
Les arbres ébranlés secouaient leur feuillage,
Et les rochers minés sur leurs vieux fondements
Épouvantaient mes yeux de leurs longs tremblements.
Enfin, mon pied crispé touche au bord de l'abîme ;
Le voile humide épars sur cette horreur sublime
Tombe ; je jette un cri de surprise et d'effroi :
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi !
Ah ! regarde, ô mon âme, et demeure en silence !
Nature, ah ! qui pourrait parler en ta présence,
Quand sous ces traits divins, que ton Dieu t'a donnés,
Tu te montres sans voile à nos yeux étonnés ?
Le poids de ta grandeur accable la pensée ;
Le cœur fuit, l'œil se trouble, et la bouche oppressée,

Cherchant en vain le mot impossible à trouver,
O Dieu ! jette ton nom et ne peut l'achever.

De rochers en rochers et d'abîme en abîme
Il tombe, il rebondit, il retombe, il s'abîme,
Les débris mugissants roulent de toutes parts ;
Le Rhin sur tous ses bords sème ses flots épars :
De leur choc redoublé le roc gémit et fume ;
Le flot pulvérisé roule en flocons d'écume,
Remonte, court, serpente ; aux noirs flancs du rocher
Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher,
Sur les bords de l'abîme accourt, hésite encore ;
Puis dans le gouffre ouvert, qui hurle et le dévore,
Réunissant enfin tous ses flots à la fois,
D'un bond majestueux tombe de tout son poids.
L'abîme en retentit, l'air siffle, le sol gronde ;
Le gouffre, en bouillonnant, s'enfle et revomit l'onde.
Le fleuve, épouvanté, dans ses fougueux transports,
Retombe sur lui-même et déchire ses bords,
Et semble, en prolongeant un lugubre murmure,
De ses flots mutilés étaler la torture,
Et, d'un cours insensé s'enfuyant au hasard,
En cent torrents brisés roule de toute part.
Tel un temple superbe inondé par la foule,
Sur ses vieux fondements tout à coup s'il s'écroule,
Un seul cri jusqu'au ciel s'élance ; tout s'enfuit ;
Le sol tremblant répond à cet horrible bruit ;
Les piliers ébranlés chancellent sur leur base,
La voûte éclate et tombe, et les murs qu'elle écrase
Roulant sur les parvis en immenses lambeaux,
De leurs débris fumants enfoncent les tombeaux.
Sous un nuage épais de cendre et de poussière
L'astre du jour répand sa sinistre lumière ;
Et sur les champs voisins les décombres jetés
Laissent errer au loin les yeux épouvantés !

Tombe avec cette chute et rejaillis comme elle,
O ma pauvre pensée, et plonges-y ton aile,
Comme l'oiseau du ciel qui vient en tournoyant
Enivrer son regard sur ce gouffre aboyant ;
Puis confonds dans l'horreur d'une extase muette
Ta faible voix au bruit que chaque flot lui jette,
Et que Dieu, qui là-haut écoute dans sa paix
L'écho majestueux des hymnes qu'il s'est faits,
Distingue avec bonté ton sourd et doux murmure
D'avec les mille voix de sa forte nature,
Entre ces éclats d'onde et ces orgues des bois,
A son accent pieux reconnaisse ta voix,
Et dise, en écoutant cette lutte touchante :
« Le fleuve me célèbre et l'insecte me chante ! »

XXXV

RÉFLEXION

Oui, parmi ces mortels dont les races pressées,
Par la race nouvelle aussitôt remplacées,
Traversent tour à tour ce séjour des vivants,
Comme ces tourbillons balayés par les vents,
Toujours, partout, depuis la naissance des hommes
Jusqu'à l'épaisse nuit de l'époque où nous sommes,
Sur tous les horizons de ce vaste univers,
Mes yeux ont vu régner deux sentiments divers.
Les uns, en avançant dans cette obscure voûte
Que le destin muet étend devant leur route,
Promenant autour d'eux un sinistre regard,
Ont dit : « Qui sommes-nous ?... les enfants du hasard.
Des fruits nés d'un printemps et tombant à l'automne,
Que prodigue la vie et que la mort moissonne ;
Qui prenons pour l'esprit un instinct passager,
Un accord de nos sens qu'un choc peut déranger,
Et qui, pour s'élever à cet honneur suprême,
Emprunte tout du corps, tout, jusqu'à son nom même.
De nos propres désirs nous n'avons pas le choix :
Nos sens font nos besoins, nos besoins font nos lois ;
Et, poussés par ces lois où leur force nous guide,
Le crime et la vertu ne sont rien qu'un mot vide,
Par l'espoir ou la peur une fois inventé,

Et que l'écho des temps d'âge en âge a porté.
Sur son Dieu l'homme en vain interroge le monde ;
A sa voix suppliante il n'est rien qui réponde :
Prières sans vertu, vain soupir, vain effort !
Et qu'importe s'il est ? Ne vois-tu pas qu'il dort,
Et que, trop loin de toi pour qu'il puisse t'entendre,
Il n'est pas pour celui qui ne peut le comprendre ?
Son être à nos regards ne s'est point révélé :
En vain des bruits lointains disent qu'il a parlé,
Que du sommet des cieux ce roi de la nature,
D'un insecte rampant revêtant la figure,
Est descendu vers nous pour nous guider à lui :
S'il apparut jamais, pourquoi pas aujourd'hui ?
Sur ce globe lointain s'il eût daigné descendre,
Par la voix du tonnerre il se fût fait entendre,
L'évidence eût frappé le doute confondu.
Si Dieu nous eût parlé, tout homme eût entendu.
Sous son doute écrasé, l'esprit humain retombe ;
Sur notre sort futur interrogeons la tombe,
Un silence éternel nous répond. Ces débris,
Ce corps rongé de vers, ces ossements flétris,
Ces éléments épars d'une vile matière
Que le temps décompose et réduit en poussière,
Proclament-ils la vie et l'immortalité ?
Tout me dit que la terre un moment m'a prêté
De ce feu qui l'anime une faible étincelle,
Que ma tombe lui rend ce que j'empruntai d'elle ;
Que ce souffle de vie, exhalé sans retour,
Dans des êtres sans fin circule tour à tour ;
Que, sans pouvoir jamais se joindre et se connaître,
De ce MOI qui n'est plus d'autres MOI vont renaître,
Qui, subissant ainsi l'unique loi du sort,
Passeront à jamais du néant à la mort.
Profitons donc du jour ; vivons donc, si c'est vivre,
Sans nous inquiéter de la nuit qui va suivre.
La nature, à nos yeux voilant la vérité,

Dans nos sentiers du moins plaça la volupté.
Sous mille aspects divers sa main nous la présente.
Cueillons-la : tout notre être est dans l'heure présente.
Rien n'est mal, rien n'est bien ; tout est peine ou plaisir,
Et la seule sagesse est de savoir choisir.
Sans remords, sans terreurs, buvons jusqu'à la lie
Ce nectar mélangé que nous verse la vie ;
Et le soir, dans les bras de la sœur du sommeil,
Endormons-nous enfin sans songe et sans réveil ! »

Les autres, empruntant l'aile de l'espérance,
D'un monde harmonieux contemplant l'ordonnance,
Ces astres suspendus dans le vide des airs,
Croisant, sans se heurter, leurs orbites divers,
Et, comme aux sons marqués d'une sainte harmonie,
Dans tous leurs mouvements révélant leur génie ;
Ces éléments, rivaux dans leur contraire essor,
Enfantant par leur lutte un merveilleux accord ;
Les jours et les saisons revenant à leur heure
Éclairer, féconder notre errante demeure,
Ordre, beauté, puissance, en tout temps, en tout lieu,
Ont dit : « Voici la voix qui nous révèle un Dieu ;
Son nom, partout écrit pour le regard des sages,
En vivant caractère éclate en ses ouvrages ;
Avec les yeux du corps on le lit dans les cieux,
Avec les yeux de l'âme on le voit encor mieux ;
Ses divins attributs, réfléchis dans notre âme,
Sont un sublime instinct dont l'écho le proclame.
C'est lui qui dans nos cœurs parle et dicte ses lois ;
La juste conscience est sa seconde voix,
Et le remords rongeur, dont l'offense est vengée,
Est le cri qui trahit sa justice outragée.
Il parla dans Éden au père des mortels ;
Chaque siècle en passant lui dressa des autels,
Où l'homme, le cherchant sous des formes sans nombre,
Dans sa pieuse erreur l'adora dans son ombre.

La sagesse en son nom dicta ses saintes lois,
Le prophète entendit et répéta sa voix,
Le passé fut partout sillonné de miracles,
L'avenir tout entier peuplé de ses oracles ;
Un vague et noble instinct en tout lieu l'attendit.
Que dis-je ? Au temps marqué son Verbe descendit,
Et, de l'orgueil humain confondant l'espérance,
Vivant dans le travail, mourant dans la souffrance,
A l'univers déçu par son humilité
Enseigna la vertu plus que la vérité.
Sa loi brille toujours sur l'océan des âges.
Cependant ce fanal entouré de nuages,
Ou d'un jour mêlé d'ombre éclairant l'horizon,
N'empêcha pas l'erreur d'obscurcir la raison.
Il est vrai : mais si Dieu de torrents de lumière
Eût de sa créature ébloui la paupière,
A ses yeux sans bandeau s'il s'était révélé,
Avec l'accent d'un Dieu s'il nous avait parlé,
Détruisant de nos cœurs l'admirable équilibre,
L'homme, cessant d'être homme, eût cessé d'être libre,
Notre âme avec nos sens n'aurait pas combattu ;
Et sans la liberté que serait la vertu ?
Exilés un moment sur la terre étrangère,
Pour combattre et mourir nous passons sur la terre.
Passons donc ; vivons donc comme ne vivant pas ;
Dans la fange du jour n'enfonçons point nos pas ;
Que nos biens passagers, que nos courtes délices,
Au dieu qui nous les fit rendus en sacrifices,
D'un parfum de vertus embaument son autel.
Homme, le temps n'est rien pour un être immortel !
Malheur à qui l'épargne, insensé qui le pleure ;
Le temps est ton navire et non pas ta demeure ;
Vers le terme sans fin hâtons-nous de courir,
Foulons aux pieds ce monde et vivons pour mourir ;
La science, l'amour, la volupté, la vie,
Ces ombres des vrais biens que ton cœur sacrifie,

Comme un germe divin derrière toi jeté,
Refleuriront plus beaux, mais dans l'éternité ! »

Ainsi de siècle en siècle, ainsi parlent nos frères.
La nature comme eux nous parle en sens contraires ;
L'espérance dit : « Oui » ; la nature dit : « Non ».
Nous entendons deux voix ; mais laquelle a raison ?
Je ne prononce pas sur ce sacré mystère :
Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire ?
L'esprit humain, fendant la mer d'obscurité,
Trompé par chaque écueil, crie en vain : « Vérité ! »
Sur ces bords ignorés plane une nuit divine ;
Ce monde est une énigme : heureux qui la devine !...
L'énigme a-t-elle un mot ? Pour moi, dussent mes yeux
N'en découvrir jamais le sens mystérieux ;
Dussent, après mes jours, la tombe et son silence
De ce rêve divin confondre l'espérance,
En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
M'apprendre que j'étais dupe de la vertu,
Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
Dans ma sublime erreur, j'immolerais encore
Et ce monde, et du temps la courte volupté,
A ce rêve doré de l'immortalité !

XXXVI

AUX ENFANTS

DE Mme LÉONTINE DE GENOUDE

Pauvres petits enfants, qui demandez sans cesse
A votre père en deuil ce que c'est que la mort,
Et pourquoi vos berceaux s'éveillent sans caresse,
Et quand donc finira le sommeil qu'on y dort ;

Taisez-vous, grandissez ! Vous n'aurez plus qu'en songe
Ces baisers sur le front, ces doigts dans vos cheveux,
Ce nid sur deux genoux où votre cou se plonge,
Ce cœur contre vos cœurs, et ces yeux dans vos yeux.

L'amour qui vous sevra vous fait la vie amère ;
Votre lait s'est tari, comme à ce pauvre agneau
Qu'un pasteur vigilant sépare de sa mère,
Pour lui faire brouter l'herbe avec le troupeau.

Vous n'aurez qu'une vague et lointaine mémoire
De tout ce qu'au matin la vie a de plus doux,
Et l'amour maternel ne sera qu'une histoire
Qu'un père vous dira, seul et pleurant sur vous !

Quand vous voudrez, enfants, retrouver dans votre âme
Ces souvenirs scellés sous le marbre étouffant,
Ces sons de voix, ces mots, ces sourires de femme,
Où l'âme d'une mère est visible à l'enfant ;

Quand vous voudrez rêver du ciel sur cette terre,
Que de pleurs sans motif vos yeux déborderont ;
Quand vous verrez des fils sur le sein de leur mère,
Qu'un père entre ses mains vous cachera le front,

Venez sur cette tombe, où l'herbe croît si vite,
Vous asseoir à ses pieds pour prier en son nom,
Appeler Léontine, et du ciel qu'elle habite
Implorer son regard, dont Dieu fasse un rayon !

De l'éternel séjour, le regard de son âme
Est un astre toujours sur ses enfants levé.
Ainsi l'aigle est au ciel ; mais son regard de flamme
Veille encor de si haut le nid qu'elle a couvé.

XXXVII

LA FILLE DU PÊCHEUR

GRAZIELLA

I

Quand ton front brun fléchit sous la cruche à deux anses
Où tu rapportes l'eau du puits pour le gazon ;
Quand, la nuit, aux lueurs de la lune, tu danses
Sur le toit aplati de la blanche maison,
Et que ton frère enfant, pour marquer la cadence,
Pinçant d'un ongle aigu les cordes de laiton,
Fait gronder la guitare ainsi qu'un hanneton,
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

II

L'autre jour je te vis (tu ne me voyais pas) :
Tu portais sur ton front ta cruche toute pleine ;
Son poids de tes pieds nus rapetissait les pas,
Et la pente escarpée essoufflait ton haleine.
Un vieillard en sueur montait par le chemin
(Un frère mendiant qui glane sur la terre) ;
Il rapportait le pain et l'huile au monastère.
Il s'approcha de toi, son rosaire à la main ;
Toi tu compris sa soif et t'arrêtas soudain.
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

III

Avant qu'il eût parlé tu lisais sa requête ;
Tu levas tes deux bras, anses de ton beau corps ;
Tu descendis la cruche au niveau de sa tête,
Et du vase incliné tu lui tendis les bords.
Il y but à longs traits, en relevant sa manche.
Il regardait ton front de honte coloré,
Et l'eau que le bouquet de tamarisque étanche
Ruisselait de sa lèvre et de sa barbe blanche,
Comme à travers les joncs s'égoutte l'eau d'un pré.
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

IV

Moi, cependant, caché par la vigne et l'érable,
Je regardais, muet, la scène d'Orient,
L'ombre que ce beau groupe allongeait sur le sable,
Ton visage confus, le vieillard souriant ;
Il te donna, pour prix de ta cruche d'eau pure,
Un chapelet de grains colorés de carmin,
Une croix de laiton, qui battait sa ceinture ;
Et toi, courbant ton cou sous sa manche de bure,
Tu plias les genoux et tu baisas sa main.
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

V

Je retenais de peur mon haleine insensible ;
Je pensais voir en toi sous ces cieux éclatants
Une apparition d'Homère ou de la Bible :
La Jeunesse au cœur d'or faisant l'aumône au Temps !
Ou quelque parabole empreinte d'Évangile,
La Charité, dont l'âme est l'unique joyau,

Au Dieu qui du même œil voit l'opale ou l'argile
Donnant mille trésors dans une goutte d'eau !...
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

VI

Ah ! que ne suis-je né pêcheur comme ton frère !
Que n'ai-je eu pour berceau ces récifs inconnus !
Pour berceuse la mer dont l'écume légère
Trempe ce sable tiède où plongent tes pieds nus !
Que n'ai-je eu pour jouet et pour seul héritage
La barque, l'aviron, la mer creuse, et la plage
Où, le soir, quand la proue accoste le rivage,
Le filet, tout gonflé d'écaille au jour changeant,
Tombe lourd sur la grève, avec un son d'argent !
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

VII

Sans sonder l'horizon qui s'enfuit sous la brume,
Sans rêver au delà je ne sais quel grand sort,
Dans ton île, au soleil tout enceinte d'écume,
Aucun de mes désirs n'en passerait le bord.
N'est-ce donc pas assez, belle enfant de ces treilles,
De te voir tous les jours, et puis de te revoir
Tantôt suçant tes doigts de l'ambre des abeilles,
Tantôt cousant la voile, ou tressant les corbeilles
Pour porter à deux mains la feuille au chevreau noir ?
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

VIII

Ou bien, sous le figuier, de son sucre prodigue,
Assise sur le toit entre l'ombre et le fruit,

Éplucher en automne et retourner la figue
Que le vent de mer sale et que le soleil cuit ?
Ou quand le grand filet, fatigué par la pêche,
S'étend d'un arbre à l'autre et sur la grève sèche,
Jeune Parque tenant le fil et le ciseau,
Pour renouer la maille où l'écueil a fait brèche,
Entrevue à demi derrière ce réseau,
Passer et repasser comme une ombre sous l'eau ?
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

IX

Ou, sur le bord moussu de la fontaine obscure,
T'asseoir, te croyant seule, à la fin du soleil,
Comme un moineau son cou, lisser ta chevelure,
Dans tes petites mains prendre ton pied vermeil,
En laver d'un bain froid la blessure amortie,
Arracher de la peau l'épine des cactus,
Ou le dard de l'abeille, ou la dent de l'ortie,
Et d'une gouttelette avec elle sortie
Teindre d'un peu de sang la fleur d'or du lotus ?
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

X

Sous la grotte où jaillit le seul ruisseau d'eau douce,
Une figure en marbre est taillée au ciseau,
Vierge ou nymphe, on ne sait ; de sa conque de mousse
Un triton sur ses pieds verse une nappe d'eau ;
Dans l'une de ses mains un petit poisson joue ;
Dans l'autre un coquillage, enfant du bord amer,
Tout près de son oreille est collé sur sa joue
Comme pour lui chanter les chansons de la mer.
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

XI

De lichens et de joncs sordidement vêtue,
De ses habits mouillés le flot s'égoutte en vain ;
Dans ses haillons verdis la charmante statue
Sous l'outrage du sort conserve un front divin ;
Le filet de cristal que sa robe distille
Abreuve le pasteur, l'enfant, le matelot,
Fait boire l'oranger dans les ravins de l'île,
Et, quand il a rempli mille cruches d'argile,
Va jusque dans la mer se perdre à petit flot.
Jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense ?

XII

Eh bien ! je crois te voir dans cet humble symbole,
Toi, source de mon cœur !... Quand tes filets pliés
Dégouttent d'eau de mer sur ton bras, où les colle
L'écume du récif qui te blanchit les piés ;
Ou bien quand tes cheveux, que la lame épouvante,
Battant ta maigre épaule, aiment à s'y jouer
Avec le flot qui monte, avec la mer qui vente,
Et que, tes bras levés, comme une urne vivante,
Tes deux mains à ton front veulent les renouer !
Jeune fille aux longs yeux, c'est à toi que je pense !
. . . . . .

XXXVIII

RAPHAËL

Quand la lune est au ciel comme l'astre des rêves,
Que la mer balbutie en dormant sur ses grèves,
Que des voiles sans bruit glissent le long du bord,
Que l'aboiement des chiens s'affaiblit et s'endort,
Et que, sur les flancs noirs des montagnes voilées,
L'une après l'autre on voit les lampes étoilées
S'éteindre au souffle humain de maison en maison
Et laisser à la nuit la terre et l'horizon ;
Si par hasard je veille, et que du balcon sombre
Des étoiles du ciel je calcule le nombre,
Ou bien que je mesure, aidé par le compas,
Ces espaces remplis du Dieu qui n'y tient pas ;
Si, sur cet océan et de doute et de joie,
Dans son immensité son infini me noie,
Et que je cherche un cri pour crier : « Je te vois ! »
Et que ce cri me manque et défaille à ma voix ;
Ou bien si des hauteurs de cet Etre suprême
Mon esprit par son poids retombe sur lui-même ;
Encor jeune de jours et déjà vieux d'ennuis,
Si je sonde à tâtons le cachot où je suis ;
Si je vois aux deux bouts d'une courte carrière
Des doutes en avant, des remords en arrière,
Des apparitions promptes à s'envoler,
Des espoirs devant moi montant pour s'écrouler,
Des tombeaux recouverts de roses près d'éclore

S'entr'ouvrant sur les pas des êtres qu'on adore,
Notre cœur avant nous cousu dans le linceul,
L'âme partie avant et le corps resté seul,
Et si je sens pourtant dans ce corps périssable
Renaître de sa mort une âme intarissable,
Couvrant ses feux cachés sous la neige des temps,
Avec sa soif de vivre et d'aimer de vingt ans,
Capable d'enfanter et d'animer des mondes,
Mer où la vie épanche et repuise ses ondes,
Sève dont le principe à jamais rajeuni
De forces et de jours tarirait l'infini ;
Et si, dans les langueurs de ma nuit inquiète,
Je lis pour m'apaiser les rythmes d'un poète,
Ou si j'entends là-bas, sous l'oranger dormant,
Bourdonner la guitare, écho d'un cœur d'amant,
Qu'une fenêtre s'ouvre et qu'une vierge en sorte
Pour écouter le son qui supplie à sa porte,
Et que dans le silence ou dans leur entretien
Leur battement de cœur résonne jusqu'au mien :
Alors ce cœur glacé, que le délire égare,
Bondit dans ma poitrine aux sons de leur guitare ;
Leur ivresse me gagne et coule dans mes sens,
Ma tempe bat en moi le rythme à leurs accents ;
De la nuit et du son jusqu'au jour je m'enivre...
Mais écouter la vie, ô mon âme, est-ce vivre ?

XXXIX

LETTRE A ALPHONSE KARR

JARDINIER

Esprit de bonne humeur et gaîté sans malice,
Qui même en le grondant badine avec le vice,
Et qui, levant la main sans frapper jusqu'aux pleurs,
Ne fustige les sots qu'avec un fouet de fleurs !
Nice t'a donc prêté le bord de ses corniches
Pour te faire au soleil le nid d'algue où tu niches ;
C'est donc là que se mêle au bruit des flots dormants
Le bruit rêveur et gai de tes gazouillements !

Oh ! que ne puis-je, hélas ! de plus près les entendre !
Oh ! que la liberté lente se fait attendre !
Quand pourrai-je, à ce monde ayant payé rançon,
Suspendre comme toi ma veste à ton buisson,
Et, déchaussant mes pieds saignants de dards sans [nombre,
Te dire, en t'embrassant : « Ami, vite un peu d'ombre !
Nous avons trop hâlé notre front et nos mains
Aux soleils, au roulis des océans humains ;
Échappés tous les deux d'un naufrage semblable,
Faisons-nous sur la plage un oreiller de sable,
Et qu'insensiblement, flot à flot, pli sur pli,
La marée en montant nous submerge d'oubli ! »

Il faut à tout beau soir son jardin des Olives.

N'est-il pas, sur le bord du champ que tu cultives,
Parmi les citronniers, les cyprès et les buis,
Un maigre champ portant sa maison et son puits ?
Le figuier, tronc qui vit et qui meurt avec l'homme,
N'y fait-il pas briller sa figue en pleurs de gomme ?
N'y pend-il pas aux murs ses rameaux tortueux,
Comme pour subsister ou crouler avec eux ?
Vingt ou trente oliviers, à l'ombre diaphane,
N'y sont-ils pas penchés par la corde de l'âne ?
Sur l'écorce en lambeaux de leurs troncs écaillés
N'y voit-on pas courir les lézards éveillés ?
N'entend-on pas, au creux du sillon qui la brûle,
La cigale aux cent voix chanter la canicule ?
Dans le ravin plus vert, sous l'ombre du coteau,
N'y voit-on pas filtrer goutte à goutte un peu d'eau,
Où, pourvu que le ciel avare un jour y pleuve,
Altéré par ses chants, ton rossignol s'abreuve ?
N'y voit-on pas du seuil luire entre les rochers
La plaine aux bleus sillons que fendent les nochers,
Où la vague, à la vague en jetant son écume,
Passe dans la lumière et se perd dans la brume ?
N'en respire-t-on pas, jusque sur la hauteur,
Comme d'un foin fauché l'enivrante senteur ?
Le choc de ses flots lourds, quand l'autan les soulève,
N'y fait-il pas voguer, rouler, trembler en rêve ?
Le terrible infini qu'on voit à l'horizon
N'y refoule-t-il pas le cœur à la maison ?
N'y bénit-on pas Dieu de cet arpent de terre
Où l'on repose en paix sous l'arbre sédentaire,
Où l'on s'éveille au moins comme on s'est endormi.
Sur cette fourmilière où l'homme est la fourmi ?

Enfin, autour du seuil de la hutte cachée,
Ne voit-on pas toujours la terre frais bêchée

Verdoyer du duvet des semis printaniers
Dont les cœurs de laitue enfleront les paniers ?
La bêche au fil tranchant que le gazon essuie,
L'arrosoir au long cou qui simule la pluie,
L'échelle qui se dresse aux espaliers des toits,
La serpette qui tond, comme un troupeau, le bois,
Le long râteau qui peigne et qui grossit en gerbes,
Quand la faux a passé, les verts cheveux des herbes,
Outils selon la plante et selon la saison,
N'y sont-ils pas pendus aux clous sur la cloison ?

S'il est près de ta mer une telle colline,
Ami, pour mon hiver retiens la plus voisine.

On dit que d'écrivain tu t'es fait jardinier ;
Que ton âne au marché porte un double panier ;
Qu'en un carré de fleurs ta vie a jeté l'ancre
Et que tu vis de thym au lieu de vivre d'encre ?
On dit que d'Albion la vierge au front vermeil,
Qui vient comme à Baïa fleurir à ton soleil,
Achetant tes primeurs de la rosée écloses,
Trouve plus de velours et d'haleine à tes roses ?
Je le crois ; dans le miel plante et goût ne sont qu'un :
L'esprit du jardinier parfume le parfum !

Est-on déshonoré du métier qu'on exerce ?
Abdolonyme roi fit ce riant commerce.
Tout homme avec fierté peut vendre sa sueur !
Je vends ma grappe en fruit comme tu vends ta fleur,
Heureux quand son nectar, sous mon pied qui la foule,
Dans mes tonneaux nombreux en ruisseaux d'ambre coule
Produisant à son maître, ivre de sa cherté,
Beaucoup d'or pour payer beaucoup de liberté !
Le sort nous a réduits à compter nos salaires,
Toi des jours, moi des nuits, tous les deux mercenaires ;

Mais le pain bien gagné craque mieux sous la dent :
Gloire à qui mange libre un sel indépendant !
La Fortune, semblable à la servante agile
Qui tire l'eau du puits pour sa cruche d'argile,
Élevant le seau double au chanvre suspendu,
Le laisse retomber quand il est répandu ;
Ainsi, pour donner l'âme à des foules avides,
Elle nous monta pleins et nous descendit vides.
Ne nous en plaignons pas ; elle est esclave, et fait
Le ménage divin de son maître parfait.
Bénissons-la plutôt, retombés dans la vase,
De n'avoir pas brisé tout entier l'humble vase,
D'avoir bu dans l'écuelle et de nous avoir pris
Tantôt pour le pouvoir, tantôt pour le mépris.
L'un et l'autre sont bons, pourvu qu'on y respecte
Le rôle de l'étoile ou celui de l'insecte :
L'homme n'a de valeur qu'à son jour, à son lieu,
Brin de fil enchâssé dans la toile de Dieu !...

Te souviens-tu du temps où tes *Guêpes* caustiques,
Abeilles bien plutôt des collines attiques,
De l'Hymète embaumé venaient chaque saison
Pétrir d'un suc d'esprit le miel de la raison ?
Ce miel, assaisonné du bon sens de la Grèce,
Ne cherchait le piquant qu'à travers la justesse.
Aristophane ou Sterne en eût été jaloux ;
On y sentait leur sel, mais le tien est plus doux.
Ces insectes, volant en essaim d'étincelles,
Cachaient leur aiguillon sous l'éclair de leurs ailes ;
A leur bourdonnement on souriait plutôt ;
La grâce comme une huile y guérissait le mot !
C'était aussi le temps où ces jouets de l'âme,
Tes romans, s'effeuillaient sur des genoux de femme,
Et laissaient à leurs sens, ivres du titre seul,
L'indélébile odeur de la fleur du tilleul !

Enfin te souviens-tu de ces jours où l'orage
A la hauteur du flux fit monter ton courage,
Prompt à tout, prêt à tout, à la mort, à l'exil,
Quand il fallait conduire un peuple avec un fil,
Et que tu traversais la grande Olympiade,
Aristippe masqué du front d'Alcibiade ?
As-tu donc oublié comme au fort du péril
Ton cœur en éclatant répondait au fusil ?
Ah ! je m'en souviens, moi ! Je crois te voir encore,
A l'heure où sur Paris montait la rouge aurore,
Quand ma lampe jetait sa dernière lueur,
Et qu'un bain de ma veille étanchait la sueur ;
Tu t'asseyais tranquille au bord de ma baignoire,
Le front pâle et pourtant illuminé d'histoire ;
Tu me parlais de Rome, un Tacite à la main,
Des victoires d'hier, des dangers de demain,
Des citoyens tremblants, de l'aube prête à naître,
Des excès, des dégoûts et de la soif d'un maître,
Du défilé terrible à passer sans clarté,
Pont sur le feu qui mène au ciel de liberté !
Tu regardais la peur en face, en homme libre,
Et ta haute raison rendait plus d'équilibre
A mon esprit frappé de tes grands à-propos
Que le bain n'en rendait à mes membres dispos,
J'appris à t'estimer, non au vain poids d'un livre,
Mais au poids d'un grand cœur qui sait mourir ou vivre.
Ils sont passés ces jours dont tu dois être fier ;
C'était un autre siècle, et pourtant c'est hier !
Les regretterais-tu ? Pour bêcher plus à l'aise,
Il fait bien moins de vent au pied de la falaise.
Heureux qui du gros temps, où sombra son bateau,
A sauvé comme toi sa bêche et son râteau !
Quand l'homme se resserre à sa juste mesure,
Un coin d'ombre pour lui, c'est toute la nature.
L'orateur du Forum, le poète badin,
Horace et Cicéron, qu'aimaient-ils ? Un jardin :

L'un son Tibur trempé des grottes de Neptune,
L'autre son Tusculum plein d'échos de tribune.
Un jardin qu'en cent pas l'homme peut parcourir,
Va ! c'est assez pour vivre et même pour mourir !
J'ai toujours envié la mort de ce grand homme,
Esprit athénien dans un consul de Rome,
Doué de tous les dons parfaits, quoique divers,
Fulminant dans sa prose et rêveur dans ses vers,
Cicéron en un mot, âme encyclopédique,
Digne de gouverner la saine république,
Si Rome, riche en maître et pauvre en citoyen,
Avait pu supporter l'œil d'un homme de bien !
Peut-être sous César trop souple au diadème,
Mais par pitié pour Rome et non pas pour lui-même !
Quand sous le fer trompé César fut abattu,
Antoine eut peur en lui d'un reste de vertu ;
Fulvie aux triumvirs mendia cette tête ;
Octave marchanda ; Lépide, un jour de fête,
Ne pouvait refuser ce bouquet au festin ;
La courtisane obtint ce plaisir clandestin ;
La meute des soldats, qu'un délateur assiste,
Sortit de Rome en arme et courut sur la piste.
Cicéron, cependant, par ce divin effroi
Qui glace la vertu lorsque le vice est roi,
De Rome, avant l'arrêt, l'âme déjà bannie,
Parcourait en proscrit sa chère Campanie,
Tantôt quittant la plage et se fiant aux flots,
Tantôt montrant du geste une île aux matelots.
Enfin, las de trembler de retraite en retraite,
Il se fit débarquer dans ses bains de Gaëte,
Délicieux jardins bordés de mers d'azur
Où le soleil reluit sur le cap blanc d'Anxur,
Où les flots, s'engouffrant dans ces grottes factices,
Lavaient la mosaïque, et, par les interstices
Laissant entrer le jour flottant dans le bassin,
Des rayons sur les murs faisaient trembler l'essaim.

Mais des soldats rôdeurs les pas sourds retentirent ;
Par leurs gazouillements ses oiseaux l'avertirent :
Quelques reflets de hache avaient dû les frapper ;
Remontant en litière, il tenta d'échapper.
Il descendait déjà le sentier du rivage
Où sa galère à sec s'amarrait à la plage,
Quand on lui demanda sa tête ! — La voilà !
Il tendit son cou maigre au glaive ; elle roula.
Le jardin qu'il aimait but le sang de son maître...

De son bouquet sanglant ardente à se repaître,
Fulvie, en recevant la tête dans son sein,
Passa sa bague au doigt du tribun assassin ;
Puis, dans l'organe mort pour punir la harangue,
De son épingle d'or elle perça la langue,
Et sur les Rostres sourds fit clouer les deux mains
Qui répandaient le geste et le verbe aux Romains !

Ainsi mourut, au site où se plaisait sa vie,
La gloire des Romains, l'ennemi de Fulvie !
Son beau cap, ses jardins, sa mer, ses bois, ses cieux,
Lui prêtèrent la place et l'heure des adieux ;
Ses oiseaux familiers, voletant dans la nue,
Lui chantèrent au ciel sa libre bienvenue !
Le sort garde-t-il mieux à ses grands favoris ?
Qui ne voudrait trembler et mourir à ce prix,
Léguant comme ce sage, au sortir de la vie,
Son âme à l'univers et sa tête à Fulvie ?
Il n'est plus de Fulvie et plus de Cicéron ;
Notre Fulvie, à nous, c'est quelque amer Fréron
Dont la haine terrestre au feu du ciel s'allume
Et qui nous percera la langue avec sa plume !

1856.

XL

LA VIGNE ET LA MAISON

PSALMODIES DE L'AME

DIALOGUE ENTRE MON AME ET MOI

MOI

Quel fardeau te pèse, ô mon âme !
Sur ce vieux lit des jours par l'ennui retourné,
Comme un fruit de douleurs qui pèse aux flancs de femme,
Impatient de naître et pleurant d'être né,
La nuit tombe, ô mon âme ! un peu de veille encore !
Ce coucher d'un soleil est d'un autre l'aurore.
Vois comme avec tes sens s'écroule ta prison !
Vois comme aux premiers vents de la précoce automne
Sur les bords de l'étang où le roseau frissonne,
S'envole brin à brin le duvet du chardon !
Vois comme de mon front la couronne est fragile !
Vois comme cet oiseau dont le nid est la tuile
Nous suit pour emporter à son frileux asile
Nos cheveux blancs, pareils à la toison que file
La vieille femme assise au seuil de sa maison !
Dans un lointain qui fuit ma jeunesse recule,
Ma sève refroidie avec lenteur circule,
L'arbre quitte sa feuille et va nouer son fruit :
Ne presse pas ces jours qu'un autre doigt calcule,
Bénis plutôt ce Dieu qui place un crépuscule

Entre les bruits du soir et la paix de la nuit !
Moi qui par des concerts saluai ta naissance,
Moi qui te réveillai neuve à cette existence
Avec des chants de fête et des chants d'espérance,
Moi qui fis de ton cœur chanter chaque soupir,
Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encor pour t'assoupir ?

L'AME

Non ! Depuis qu'en ces lieux le temps m'oublia seule,
La terre m'apparaît vieille comme une aïeule
Qui pleure ses enfants sous ses robes de deuil.
Je n'aime des longs jours que l'heure des ténèbres,
Je n'écoute des chants que ces strophes funèbres
Que sanglote le prêtre en menant un cercueil.

MOI

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines ;
Le linceul même est tiède au cœur enseveli :
On a vidé ses yeux de ses dernières larmes,
L'âme à son désespoir trouve de tristes charmes,
Et des bonheurs perdus se sauve dans l'oubli.

Cette heure a pour nos sens des impressions douces
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses :
C'est l'amère douceur du baiser des adieux.
De l'air plus transparent le cristal est limpide,
Des mots vaporisés l'azur vague et liquide
S'y fond avec l'azur des cieux.

Je ne sais quel lointain y baigne toute chose,
Ainsi que le regard l'oreille s'y repose,

On entend dans l'éther glisser le moindre vol ;
C'est le pied de l'oiseau sur le rameau qui penche,
Ou la chute d'un fruit détaché de la branche
Qui tombe du poids sur le sol.

Aux premières lueurs de l'aurore frileuse,
On voit flotter ces fils, dont la vierge fileuse
D'arbre en arbre au verger a tissé le réseau :
Blanche toison de l'air que la brume encor mouille,
Qui traîne sur nos pas, comme de la quenouille
Un fil traîne après le fuseau.

Aux précaires tiédeurs de la trompeuse automne,
Dans l'oblique rayon le moucheron foisonne,
Prêt à mourir d'un souffle à son premier frisson ;
Et sur le seuil désert de la ruche engourdie,
Quelque abeille en retard, qui sort et qui mendie,
Rentre lourde de miel dans sa chaude prison.

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve !
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts ?
A revoir ton arbuste et ta demeure vide,
Comme l'insecte ailé revoit sa chrysalide,
Balayure qui fut son corps ?

Moi, le triste instinct m'y ramène :
Rien n'a changé là que le temps ;
Des lieux où notre œil se promène,
Rien n'a fui que les habitants.

Suis-moi du cœur pour voir encore,
Sur la pente douce au midi,
La vigne qui nous fit éclore
Ramper sur le roc attiédi.

Contemple la maison de pierre,
Dont nos pas usèrent le seuil :
Vois-la se vêtir de son lierre
Comme d'un vêtement de deuil.

Écoute le cri des vendanges
Qui monte du pressoir voisin,
Vois les sentiers rocheux des granges
Rougis par le sang du raisin.

Regarde au pied du toit qui croule :
Voilà, près du figuier séché,
Le cep vivace qui s'enroule
A l'angle du mur ébréché !

L'hiver noircit sa rude écorce ;
Autour du banc rongé du ver
Il contourne sa branche torse
Comme un serpent frappé du fer.

Autrefois ses pampres sans nombre
S'entrelaçaient autour du puits ;
Père et mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux, rongeaient ses fruits.

Il grimpait jusqu'à la fenêtre,
Il s'arrondissait en arceau ;
Il semble encor nous reconnaître
Comme un chien gardien d'un berceau.

Sur cette mousse des allées
Où rougit son pampre vermeil,
Un bouquet de feuilles gelées
Nous abrite encor du soleil.

Vives glaneuses de novembre,
Les grives, sur la grappe en deuil,
Ont oublié ces beaux grains d'ambre
Qu'enfant nous convoitions de l'œil.

Le rayon du soir la transperce
Comme un albâtre oriental,
Et le sucre d'or qu'elle verse
Y pend en larmes de cristal.

Sous ce cep de vigne qui t'aime,
O mon âme ! ne crois-tu pas
Te retrouver enfin toi-même,
Malgré l'absence et le trépas ?

N'a-t-il pas pour toi le délice
Du brasier tiède et réchauffant
Qu'allume une vieille nourrice
Au foyer qui nous vit enfant ?

Ou l'impression qui console
L'agneau tondu hors de saison,
Quand il sent sur sa laine folle
Repousser sa chaude toison ?

L'AME

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride ?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide ?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas !
Pourquoi ramènes-tu mes regrets sur leur trace ?
Des bonheurs disparus se rappeler la place,
C'est rouvrir des cercueils pour revoir des trépas !

I

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment ;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement ;
Les gouttières, que rien n'essuie,
Laissent, en rigoles de suie,
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux.

La porte où file l'araignée,
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil ;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit ;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid.

Leur gazouillement sur les dalles
Couvertes de duvets flottants
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !

II

Efface ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits.

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait, rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Leurs blonds cheveux, épars au vent de la montagne,
Les filles, se passant leurs deux mains sur les yeux,
Jetaient des cris de joie à l'écho des montagnes,
Ou sur leurs seins naissants croisaient leurs doigts pieux.

La mère, de sa couche à ces doux bruits levée,
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour,
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.

Moins de balbutiements sortent du nid sonore,
Quand, au rayon d'été qui vient la réveiller,
L'hirondelle au plafond qui les abrite encore,
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,

Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix,

Montaient avec le jour ; et, dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

III

Puis ces bruits d'année en année
Baissèrent d'une vie, hélas ! et d'une voix ;
Une fenêtre en deuil, à l'ombre condamnée,
Se ferma sous le bord des toits.

Printemps après printemps, de belles fiancées
Suivirent de chers ravisseurs,
Et, par la mère en pleurs sur le seuil embrassées,
Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure
Le cercueil tardif de l'aïeul,
Puis un autre, et puis deux ; et puis dans la demeure
Un vieillard morne resta seul !

Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours ;
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide,
Et l'ortie envahit les cours !...

IV

. . . . . .
. . . . . .

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature,
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver les berceaux !
Goutte de sang puisée à l'artère du monde,
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux !

Chaleur du sein de mère où Dieu nous fit éclore,
Qui du duvet natal nous enveloppe encore
Quand le vent d'hiver siffle à la place des lits ;
Arrière-goût du lait dont la femme nous sèvre,
Qui, même en tarissant, nous embaume la lèvre ;
Étreinte de deux bras par l'amour amollis !

Premier rayon du ciel vu dans des yeux de femmes,
Premier foyer d'une âme où s'allument nos âmes,
Premiers bruits de baisers au cœur retentissants !
Adieux, retours, départs pour de lointaines rives,
Mémoire qui revient pendant les nuits pensives
A ce foyer des cœurs, univers des absents !

. . . . . .

Ah ! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème !
Rêveur du groupe universel,
Qu'il embrasse, au lieu de sa mère,
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel !

Du foyer proscrit volontaire,
Qu'il cherche en vain sur cette terre
Un père au visage attendri ;
Que tout foyer lui soit de glace,
Et qu'il change à jamais de place
Sans qu'aucun lieu lui jette un cri !

Envieux du champ de famille,
Que, pareil au frelon qui pille
L'humble ruche adossée au mur,
Il maudisse la loi divine
Qui donne un sol à la racine
Pour multiplier le fruit mûr !

Que sur l'herbe des cimetières
Il foule, indifférent, les pierres
Sans savoir laquelle prier !
Qu'il réponde au nom qui le nomme
Sans savoir s'il est né d'un homme,
Ou s'il est fils d'un meurtrier !

V

Dieu ! qui révèle aux cœurs mieux qu'à l'intelligence !
Resserre autour de nous, faits de joie et de pleurs,
Ces groupes rétrécis où de ta providence
Dans la chaleur du sang nous sentons les chaleurs ;

Où, sous la porte bien close,
La jeune nichée éclose
Des saintetés de l'amour
Passe du lait de la mère
Au pain savoureux qu'un père
Pétrit des sueurs du jour ;

Où ces beaux fronts de famille,
Penchés sur l'âtre et l'aiguille,
Prolongent leurs soirs pieux :
O soirs ! ô douces veillées
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de nos yeux !

Oui, je vous revois tous, et toutes, âmes mortes !
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes !
Les bras tendus vers vous, je crois vous ressaisir,
Comme on croit dans les eaux embrasser des visages
Dont le miroir trompeur réfléchit les images,
Mais glace le baiser aux lèvres du désir.

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie ?...
Non, c'est pour rendre au temps à la fin tous ses jours,
Pour faire confluer, là-bas, en un seul cours,
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie
Dont l'une dit jamais et l'autre dit toujours.
Ce passé, doux Éden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait-il pas partie ?
Où le temps a cessé tout n'est-il pas présent ?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes,
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent ?

Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses
Est-ce pour en faire un cercueil ?
N'as-tu pas, dans un pan de tes globes sans nombre,
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre
Pour y rebâtir ce doux seuil ?

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même,
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, où la mère aime et prie,
Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplier son sein !

Toi qui permets, ô père ! aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,

N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes
D'autres toits préparés dans tes divins climats ?
O douce Providence ! ô mère de famille
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille,
Et qui les vois pleurer, souriante au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille
Et que l'homme est parent de Dieu !

MOI

Pendant que l'âme oubliait l'heure
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure
S'allongeait sur le froid gazon ;
Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul :
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lange
Pour m'en faire un sacré linceul !

1856.

XLI

LE DÉSERT

OU

L'IMMATÉRIALITÉ DE DIEU

MÉDITATION POÉTIQUE

1856.

I

Il est nuit... Qui respire ?... Ah ! c'est la longue haleine,
La respiration nocturne de la plaine !
Elle semble, ô désert ! craindre de t'éveiller.

Accoudé sur ce sable, immuable oreiller,
J'écoute, en retenant l'haleine intérieure,
La brise du dehors, qui passe, chante et pleure ;
Langue sans mots de l'air, dont seul je sais le sens,
Dont aucun verbe humain n'explique les accents,
Mais que tant d'autres nuits sous l'étoile passées
M'ont appris, dès l'enfance, à traduire en pensées.
Oui, je comprends, ô vent ! ta confidence aux nuits :
Tu n'as pas de secret pour mon âme, depuis
Tes hurlements d'hiver dans le mât qui se brise,
Jusqu'à la demi-voix de l'impalpable brise
Qui sème, en imitant des bruissements d'eau,
L'écume du granit en grains sur mon manteau.

. . . . . .

Quel charme de sentir la voile palpitante
Incliner, redresser le piquet de ma tente,
En donnant aux sillons qui nous creusent nos lits
D'une mer aux longs flots l'insensible roulis !
Nulle autre voix que toi, voix d'en haut descendue,
Ne parle à ce désert muet sous l'étendue.
Qui donc en oserait troubler le grand repos ?
Pour nos balbutiements aurait-il des échos ?
Non ; le tonnerre et toi, quand ton *simoun* y vole,
Vous avez seuls le droit d'y prendre la parole,
Et le lion, peut-être, aux narines de feu,
Et Job, lion humain, quand il rugit à Dieu !...

. . . . . .

Comme on voit l'infini dans son miroir, l'espace !
A cette heure où, d'un ciel poli comme une glace,
Sur l'horizon doré la lune au plein contour
De son disque rougi réverbère un faux jour,
Je vois à sa lueur, d'assises en assises,
Monter du noir Liban les cimes indécises,
D'où l'étoile, émergeant des bords jusqu'au milieu,
Semble un cygne baigné dans les jardins de Dieu.

II

Sur l'Océan de sable où navigue la lune,
Mon œil partout ailleurs flotte de dune en dune ;
Le sol, mal aplani sous ses vastes niveaux,
Imite les grands flux et les reflux des eaux.
A peine la poussière, en vague amoncelée,
Y trace-t-elle en creux le lit d'une vallée,
Où le soir, comme un sel que le bouc vient lécher,
La caravane boit la sueur du rocher.
L'œil, trompé par l'aspect au faux jour des étoiles,
Croit que, si le navire, ouvrant ici ses voiles,

Cinglait sur l'élément où la gazelle a fui,
Ces flots pétrifiés s'amolliraient sous lui,
Et donneraient aux mâts courbés sur leurs sillages
Des lames du désert les sublimes tangages !

Mais le chameau pensif, au roulis de son dos,
Navire intelligent, berce seul sur ces flots ;
Dieu le fit, ô désert ! pour arpenter ta face,
Lent comme un jour qui vient après un jour qui passe,
Patient comme un but qui ne s'approche pas,
Long comme un infini traversé pas à pas,
Prudent comme la soif quarante jours trompée,
Qui mesure la goutte à sa langue trempée ;
Nu comme l'indigent, sobre comme la faim,
Ensanglantant sa bouche aux ronces du chemin ;
Sûr comme un serviteur, humble comme un esclave,
Déposant son fardeau pour chausser son entrave,
Trouvant le poids léger, l'homme bon, le frein doux,
Et pour grandir l'enfant pliant ses deux genoux !

III

Les miens, couchés en file au fond de la ravine,
Ruminent sourdement l'herbe morte ou l'épine ;
Leurs longs cous sur le sol rampent comme un serpent ;
Aux flancs maigres de lait leur petit se suspend,
Et, s'épuisant d'amour, la plaintive chamelle
Les lèche en leur livrant le suc de sa mamelle.
Semblables à l'escadre à l'ancre dans un port,
Dont l'antenne pliée attend le vent qui dort,
Ils attendent soumis qu'au réveil de la plaine
Le chant du chamelier leur cadence leur peine,
Arrivant chaque soir pour repartir demain,
Et comme nous, mortels, mourant tous en chemin !

IV

D'une bande de feu l'horizon se colore,
L'obscurité renvoie un reflet à l'aurore ;
Sous cette pourpre d'air, qui pleut du firmament,
Le sable s'illumine en mer de diamant.

Hâtons-nous !... replions, après ce léger somme,
La tente d'une nuit, semblable aux jours de l'homme,
Et, sur cet océan qui recouvre les pas,
Recommençons la route où l'on n'arrive pas !

Eh ! ne vaut-elle pas celles où l'on arrive ?
Car, en quelque climat que l'homme marche ou vive,
Au but de ses désirs, pensé, voulu, rêvé,
Depuis qu'on est parti qui donc est arrivé ?...
. . . . . .

Sans doute le désert, comme toute la terre,
Est rude aux pieds meurtris du marcheur solitaire,
Qui plante au jour le jour la tente de Jacob,
Ou qui creuse en son cœur les abîmes de Job !
Entre l'Arabe et nous le sort tient l'équilibre ;
Nos malheurs sont égaux,... mais son malheur est libre ;
Des deux séjours humains, la tente ou la maison,
L'un est un pan du ciel, l'autre un pan de prison ;
Aux pierres du foyer l'homme des murs s'enchaîne,
Il prend dans ses sillons racine comme un chêne :
L'homme dont le désert est la vaste cité
N'a d'ombre que la sienne en son immensité.
La tyrannie en vain se fatigue à l'y suivre.
Être seul, c'est régner ; être libre, c'est vivre.
Par la faim et la soif il achète ses biens ;
Il sait que nos trésors ne sont que des liens.

Sur les flancs calcinés de cette arène avare
Le pain est graveleux, l'eau tiède, l'ombre rare ;
Mais, fier de s'y tracer un sentier non frayé,
Il regarde son ciel et dit : Je l'ai payé !...

Sous un soleil de plomb la terre ici fondue
Pour unique ornement n'a que son étendue ;
On n'y voit point bleuir, jusqu'au fond d'un ciel noir,
Ces neiges où nos yeux montent avec le soir ;
On n'y voit pas au loin serpenter dans les plaines
Ces artères des eaux d'où divergent les veines
Qui portent aux vallons par les moissons dorés
L'ondoîment des épis ou la graisse des prés ;
On n'y voit pas blanchir, couchés dans l'herbe molle,
Ces gras troupeaux que l'homme à ses festins immole ;
On n'y voit pas les mers dans leur bassin changeant
Franger les noirs écueils d'une écume d'argent,
Ni les sombres forêts à l'ondoyante robe
Vêtir de leur velours la nudité du globe,
Ni le pinceau divers que tient chaque saison
Des couleurs de l'année y peindre l'horizon ;
On n'y voit pas enfin, près du grand lit des fleuves,
Des vieux murs des cités sortir des cités neuves,
Dont la vaste ceinture éclate chaque nuit
Comme celle d'un sein qui porte un double fruit !
Mers humaines d'où monte avec des bruits de houles
L'innombrable rumeur du grand roulis des foules !

. . . . . .

V

Rien de ces vêtements, dont notre globe est vert,
N'y revêt sous ses pas la lèpre du désert ;
De ses flancs décharnés la nudité sans germe
Laisse les os du globe en percer l'épiderme ;

Et l'homme, sur ce sol d'où l'oiseau même a fui,
Y charge l'animal d'y mendier pour lui.
Plier avant le jour la tente solitaire,
Rassembler le troupeau qui lèche à nu la terre ;
Autour du puits creusé par l'errante tribu
Faire boire l'esclave où la jument a bu ;
Aux flancs de l'animal, qui s'agenouille et brame,
Suspendre à poids égaux les enfants et la femme ;
Voguer jusqu'à la nuit sur ces vagues sans bords ;
En laissant le coursier brouter à jeun son mors ;
Boire à la fin du jour, pour toute nourriture,
Le lait que la chamelle à votre soif mesure,
Ou des fruits du dattier ronger les maigres os ;
Recommencer sans fin des haltes sans repos
Pour épargner la source où la lèvre s'étanche ;
Partir et repartir jusqu'à la barbe blanche...
Dans des milliers de jours à tous vos jours pareils
Ne mesurer le temps qu'au nombre des soleils ;
Puis de ses os blanchis, sur l'herbe des savanes,
Tracer après sa mort la route aux caravanes...
Voilà l'homme !... Et cet homme a ses félicités !
Ah ! c'est que le désert est vide des cités ;
C'est qu'en voguant au large, au gré des solitudes,
On y respire un air vierge des multitudes !
C'est que l'esprit y plane indépendant du lieu ;
C'est que l'homme est plus homme et Dieu même plus
[Dieu !
Moi-même, de mon âme y déposant la rouille,
Je sens que j'y grandis de ce que j'y dépouille,
Et que mon esprit, libre et clair comme les cieux,
Y prend la solitude et la grandeur des lieux !

VI

Tel que le nageur nu, qui plonge dans les ondes,
Dépose au bord des mers ses vêtements immondes,

Et, changeant de nature en changeant d'élément,
Retrempe sa vigueur dans le flot écumant,
Il ne se souvient plus, sur ces lames énormes,
Des tissus dont la maille emprisonnait ses formes ;
Des sandales de cuir, entraves de ses piés,
De la ceinture étroite où ses flancs sont liés,
Des uniformes plis, des couleurs convenues
Du manteau rejeté de ses épaules nues ;
Il nage, et, jusqu'au ciel par la vague emporté,
Il jette à l'Océan son cri de liberté !
Demandez-lui s'il pense, immergé dans l'eau vive,
Ce qu'il pensait naguère accroupi sur la rive !
Non, ce n'est plus en lui l'homme de ses habits,
C'est l'homme de l'air vierge et de tous les pays.
En quittant le rivage, il recouvre son âme :
Roi de sa volonté, libre comme la lame !...

. . . . . .

VII

Le désert donne à l'homme un affranchissement
Tout pareil à celui de ce fier élément ;
A chaque pas qu'il fait sur sa route plus large,
D'un de ses poids d'esprit l'espace le décharge ;
Il soulève en marchant, à chaque station,
Les serviles anneaux de l'imitation ;
Il sème, en s'échappant de cette Égypte humaine,
Avec chaque habitude, un débris de sa chaîne...

. . . . . .

Ces murs de servitude, en marbre édifiés,
Ces Balbeks tout remplis de dieux pétrifiés,
Pagodes, minarets, panthéons, acropoles,
N'y chargent pas le sol du poids de leurs coupoles ;
La foi n'y parle pas les langues de Babel ;
L'homme n'y porte pas, comme une autre Rachel,

Cachés sous son chameau, dans les plis de sa robe,
Les dieux de sa tribu que le voleur dérobe !
L'espace ouvre l'esprit à l'immatériel.
Quand Moïse au désert pensait pour Israël,
A ceux qui portaient Dieu, de Memphis en Judée,
L'arche ne pensait pas... car Dieu n'est qu'une idée !

. . . . . .

VIII

Et j'ai vogué déjà, depuis soixante jours,
Vers ce vague horizon qui recule toujours ;
Et mon âme, oubliant ses pas dans sa carrière,
Sans espoir en avant, sans retour en arrière,
Respirant à plein souffle un air illimité,
De son isolement se fait sa volupté.
La liberté d'esprit, c'est ma terre promise !
Marcher seul affranchit, penser seul divinise !...

. . . . . .

La lune, cette nuit, visitait le désert ;
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
Par le vent du simoun, qui soulève sa brume,
De l'océan de sable en transperçant l'écume,
Rougissait comme un fer de la forge tiré ;
Le sol lui renvoyait ce feu réverbéré ;
D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte,
La poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte ;
Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
Ma bouche sans haleine au sable se colla ;
Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
Et, pensant l'entrevoir à travers le mystère,
Je dis au tourbillon : — O Très-Haut ! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi !

IX

Mais son esprit en moi répondit : « Fils du doute,
« Dis donc à l'Océan d'apparaître à la goutte !
« Dis à l'éternité d'apparaître au moment !
« Dis au soleil voilé par l'éblouissement
« D'apparaître en clin d'œil à la pâle étincelle
« Que le ver lumineux ou le caillou recèle !
« Dis à l'immensité, qui ne me contient pas,
« D'apparaître à l'espace inscrit dans tes deux pas !
« Et par quel mot pour toi veux-tu que je me nomme ?
« Et par quel sens veux-tu que j'apparaisse à l'homme.
« Est-ce l'œil, ou l'oreille, ou la bouche, ou la main ?
« Qu'est-il en toi de Dieu ? Qu'est-il en moi d'humain ?
« L'œil n'est qu'un faux cristal voilé d'une paupière,
« Qu'un éclair éblouit, qu'aveugle une poussière ;
« L'oreille, qu'un tympan sur un nerf étendu,
« Que frappe un son charnel par l'esprit entendu,
« La bouche, qu'un conduit par où le ver de terre
« De la terre et de l'eau vit ou se désaltère ;
« La main, qu'un muscle adroit, doué d'un tact subtil ;
« Mais quand il ne tient pas, ce muscle, que sait-il !
« Peux-tu voir l'invisible ou palper l'impalpable ?
« Fouler aux pieds l'esprit comme l'herbe ou le sable ?
« Saisir l'âme ? embrasser l'idée avec les bras ?
« Ou respirer Celui qui ne s'aspire pas ?

. . . . . .

« Dans quel espace enfin des abîmes des cieux
« Voudrais-tu que ma gloire apparût à tes yeux ?
« Est-ce sur cette terre où dans la nuit tu rampes ?
« Terre, dernier degré de ces milliers de rampes
« Qui, toujours finissant, recommencent toujours,
« Et dont le calcul même est trop long pour tes jours ?

« Petit charbon tombé d'un foyer de comète
« Que sa rotation arrondit en planète,
« Qui du choc imprimé continue à flotter,
« Que mon œil oublîrait aux confins de l'éther
« Si des sables de feu dont je sème ma nue
« Un seul grain de poussière échappait à ma vue ?

« Est-ce dans mes soleils ? ou dans quelque autre feu
« De ces foyers du ciel, dont le grand doigt de Dieu
« Pourrait seul mesurer le diamètre immense ?
« Mais, quelque grand qu'il soit, il finit, il commence.
« On calculerait donc mon orbite inconnu ?
« Celui qui contient tout serait donc contenu ?
« Les pointes du compas, inscrites sur ma face,
« Pourraient donc en s'ouvrant mesurer ma surface ?
« Un espace des cieux, par d'autres limité,
« Emprisonnerait donc ma propre immensité ?

. . . . . .

« Du jour où de l'Éden la clarté s'éteignit,
« L'antiquité menteuse en songe me peignit ;
« Chaque peuple à son tour, idolâtre d'emblème,
« Me fit semblable à lui pour m'adorer lui-même.
« Le Gange le premier, fleuve ivre de pavots,
« Où les songes sacrés roulent avec les flots,
« De mon être intangible en voulant palper l'ombre,
« De ma sainte unité multiplia le nombre,
« De ma métamorphose éblouit ses autels,
« Fit diverger l'encens sur mille dieux mortels ;
« De l'éléphant lui-même adorant les épaules,
« Lui fit porter sur rien le monde et ses deux pôles,
« Éleva ses tréteaux dans le temple indien,
« Transforma l'Éternel en vil comédien,
« Qui, changeant à sa voix de rôle et de figure,
« Jouait le Créateur devant sa créature !

« La Perse, rougissant de cet ignoble jeu,
« Avec plus de respect m'incarna dans le feu.
« Pontife du soleil, le pieux Zoroastre
« Pour me faire éclater me revêtit d'un astre.

« Chacun me confondit avec son élément :
« La Chine astronomique avec le firmament ;
« L'Égypte moissonneuse avec la terre immonde
« Que le dieu-Nil arrose et le dieu-bœuf féconde ;
« La Grèce maritime avec l'onde et l'éther
« Que gourmandait pour moi Neptune ou Jupiter,
« Et, se forgeant un ciel aussi vain qu'elle-même,
« Dans la Divinité ne vit qu'un grand poème !

« Mais le temps soufflera sur ce qu'ils ont rêvé,
« Et sur ces sombres nuits mon astre s'est levé
. . . . . .

X

. . . . . .
« Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,
« Vous prendrez-vous toujours au piège des images ?
« Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus ?
« J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs !
« C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,
« Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire.
« Ne mesurez jamais votre espace et le mien,
« Si je n'étais pas tout je ne serais plus rien !
« Non, ce second chaos qu'un panthéiste adore,
« Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
« D'éléments confondus pêle-mêle brutal
« Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal ;
« Mais ce tout, centre-Dieu de l'âme universelle,
« Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle :

« Beauté, puissance, amour, intelligence et loi,
« Et n'enfantant de lui que pour jouir de soi...
« N'est point un miroir où je puisse t'apparaître !
« Je ne suis pas un être, ô mon fils ! Je suis l'Être !
« Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur,
« Et conclus ma sagesse en pensant ma grandeur !
« Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
« Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un... MYSTÈRE.

« — O Mystère ! lui dis-je, eh bien, sois donc ma foi...
« Mystère, ô saint rapport du Créateur à moi !
« Plus tes gouffres sont noirs, moins ils me sont funèbres,
« J'en relève mon front ébloui de ténèbres !
« Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
« L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
« A cette obscurité notre foi se mesure,
« Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure.
« Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
« Et je dis : C'est bien toi, car je ne te vois pas ! »

XI

Ainsi dans son silence et dans sa solitude,
Le désert me parlait mieux que la multitude.
O désert ! ô grand vide où l'écho vient du ciel !
Parle à l'esprit humain, cet immense Israël !
Et moi, puissé-je, au bout de l'uniforme plaine
Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine,
Sans trouver dans le sable élevé sur ses pas
Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas,
Puissé-je, avant le soir, las des Babels du doute,
Laisser mes compagnons serpenter dans leur route,
M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains,
Fermer enfin l'oreille à tous verbes humains,
Dans ce morne désert converser face à face

Avec l'éternité, la puissance et l'espace :
Trois prophètes muets, silences pleins de foi,
Qui ne sont pas tes noms, Seigneur ! mais qui sont toi,
Évidences d'esprit qui parlent sans paroles,
Qui ne te taillent pas dans le bloc des idoles,
Mais qui font luire au fond de nos obscurités
Ta substance elle-même en trois vives clartés.
Père et mère à toi seul, et seul né sans ancêtre,
D'où sort sans t'épuiser la mer sans fond de l'Être,
Et dans qui rentre en toi jamais moins, toujours plus,
L'Être au flux éternel, à l'éternel reflux !

XLII

LES RÉVOLUTIONS

I

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève,
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée ?
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons !

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques :

Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu ;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître :
« Vis, meurs, immuable en ce lieu !

« Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté !
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours, des soleils, est compté ! »

En vain la mort vous suit et décime sa proie ;
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis ;
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis ;

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même !
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité ;
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité !

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu :
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu !

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,

Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix !

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme ;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit !
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse :
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place ;
Son esprit n'est pas votre esprit !

« Marche ! » Sa voix le dit à la nature entière.
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains !
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croit, tout grandit, tout gravite :
Les cieux, les astres, les humains !

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée :
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ.
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève, et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard !

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant ;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie :
Son Verbe court sur le néant !

Il court, et la nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole :
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui !
Et la création, toujours, toujours nouvelle,

Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui !

Et rien ne redescend à sa forme première :
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière ;
Dans les flancs du rocher le métal devient or ;
En perle au fond des mers le lit des flots se change ;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor !

Puis un souffle d'en haut se lève ; et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations ;
Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions.

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers, en un souffle, il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux !

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,
La chute éternelle du temps ;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,

Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris !

II

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations !
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations :
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin ;
Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant.
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout, de la torche ou du glaive,
Faisant place à l'esprit de Dieu !

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par les verges de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï !
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois ;
Puis, broyant palais, tabernacles,

Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois !

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon ;
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon :
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux ;
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux !

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat ;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat :
L'univers n'est plus qu'un empire.
Mais déjà l'esprit se retire ;
Et les peuples, poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri.

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là !
Des ruines, c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila !
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule ;
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour [1] où son doigt vous conduit !

1. Le christianisme.

L'homme se tourne à cette flamme,
Et revit en la regardant :
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident.
Il meurt : son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire,
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules ;
Et l'esprit reprend son marteau !

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas ;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Les mors des tyrans ou des dieux :
Mais l'esprit, par diverses routes,
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène,
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie ;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur.

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée

Court et brise comme le vent ;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu : Liberté !
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité !

Et tout se fond, croule et chancelle ;
Et, comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé !
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce
L'immuable que vous cherchez ?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit : « Marchez ! »

III

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée !
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau.

Là, c'est leurs dieux ; ici, les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois.

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, haches, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain.

Sous le vôtre, ô chrétiens ! L'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir, à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine
Et revient ruminer sur un sillon pareil :
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhovah !

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi !

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille ;
Vos enfants plus hardis y liront plus avant !
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole :
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir !

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle ;
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez, après mille naufrages,
Plus loin sur la route des temps !

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs ;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

« C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute ;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer ;
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume :
Les jours flottent sans avancer ! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant ;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur !... Ils marchent cependant !

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux ;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls !
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls ;

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et, livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme,
Pour que tout mourût avec eux !

XLIII

CONTRE LA PEINE DE MORT

AU PEUPLE DU 19 OCTOBRE 1830

« Vains efforts, périlleuse audace !
Me disent des amis au geste menaçant :
Le lion même fait-il grâce
Quand sa langue a léché du sang ?
Taisez-vous, ou chantez comme rugit la foule !
Attendez pour passer que le torrent s'écoule,
De sang et de lie écumant !
On peut braver Néron, cette hyène de Rome !
Les brutes ont un cœur ; le tyran est un homme :
Mais le peuple est un élément,

« Élément qu'aucun frein ne dompte,
Et qui roule semblable à la fatalité.
Pendant que sa colère monte,
Jeter un cri d'humanité,
C'est au sourd Océan qui blanchit son rivage
Jeter dans la tempête un roseau de la plage,
La feuille sèche à l'ouragan ;
C'est aiguiser le fer pour soutirer la foudre,
Ou poser, pour l'éteindre, un bras réduit en poudre
Sur la bouche en feu du volcan !

« Souviens-toi du jeune poète,
Chénier, dont sous tes pas le sang est encor chaud,
Dont l'histoire en pleurant répète
Le salut triste à l'échafaud [1].
Il rêvait, comme toi, sur une terre libre
Du pouvoir et des lois le sublime équilibre ;
Dans ses bourreaux il avait foi !
Qu'importe ? il faut mourir, et mourir sans mémoire :
« Eh bien ! mourons, dit-il. Vous tuez de la gloire :
« J'en avais pour vous et pour moi ! »

« Cache plutôt dans le silence
Ton nom, qu'un peu d'éclat pourrait un jour trahir !
Conserve une lyre à la France,
Et laisse-les s'entre-haïr,
De peur qu'un délateur à l'oreille attentive
Sur sa table future en pourpre ne t'inscrive,
Et ne dise à son peuple-roi :
« C'est lui qui, disputant ta proie à ta colère,
« Voulant sauver du sang ta robe populaire,
« Te crut généreux. Venge-toi ! »

Non, le Dieu qui trempa mon âme
Dans des torrents de force et de virilité,
N'eût pas mis dans un cœur de femme
Cette soif d'immortalité.
Que l'autel de la Peur serve d'asile au lâche !
Ce cœur ne tremble pas aux coups sourds d'une hache,
Ce front levé ne pâlit pas ;
La mort qui se trahit dans un signe farouche
En vain, pour m'avertir, met un doigt sur sa bouche :
La gloire sourit au trépas.

1. Tout le monde connaît le mot d'André Chénier sur l'échafaud : « C'est dommage, dit-il en se frappant le front, il y avait quelque chose là. »

Il est beau de tomber victime
Sous le regard vengeur de la postérité,
Dans l'holocauste magnanime
De sa vie à la vérité !
L'échafaud pour le juste est le lit de sa gloire :
Il est beau d'y mourir au soleil de l'histoire,
Au milieu d'un peuple éperdu ;
De léguer un remords à la foule insensée,
Et de lui dire en face une mâle pensée,
Au prix de son sang répandu.

« Peuple, dirai-je, écoute et juge !
Oui, tu fus grand, le jour où, du bronze affronté,
Tu le couvris, comme un déluge,
Du reflux de la liberté !
Tu fus fort, quand, pareil à la mer écumante,
Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente,
Noyant les gueules du canon,
Tu bouillonnais semblable au plomb dans la fournaise,
Et roulais furieux, sur une plage anglaise,
Trois couronnes dans ton limon !

« Tu fus beau, tu fus magnanime,
Le jour où, recevant les balles sur ton sein,
Tu marchais d'un pas unanime,
Sans autre chef que ton tocsin ;
Où, n'ayant que ton cœur et tes mains pour combattre,
Relevant le vaincu que tu venais d'abattre
Et l'emportant, tu lui disais :
« Avant d'être ennemis, le pays nous fit frères ;
« Livrons au même lit les blessés des deux guerres
« La France couvre le Français ! »

« Quand dans ta chétive demeure,
Le soir, noirci du feu, tu rentrais triomphant
Près de l'épouse qui te pleure,

Du berceau nu de ton enfant,
Tu ne leur présentais pour unique dépouille
Que la goutte de sang, la poudre qui te souille,
Un tronçon d'arme dans ta main.
En vain l'or des palais dans la boue étincelle ;
Fils de la liberté, tu ne rapportais qu'elle :
Seule elle assaisonnait ton pain !

« Un cri de stupeur et de gloire,
Sorti de tous les cœurs, monta sous chaque ciel,
Et l'écho de cette victoire
Devint un hymne universel.
Moi-même dont le cœur date d'une autre France,
Moi dont la liberté n'allaita pas l'enfance,
Rougissant et fier à la fois,
Je ne pus retenir mes bravos à tes armes,
Et j'applaudis des mains, en suivant de mes larmes
L'innocent orphelin des rois !

« Tu reposais dans ta justice
Sur la foi des serments conquis, donnés, reçus :
Un jour brise dans un caprice
Les nœuds par deux règnes tissus !
Tu t'élances bouillant de honte et de délire :
Le lambeau mutilé du gage qu'on déchire
Reste dans les dents du lion.
On en appelle au fer ; il t'absout. Qu'il se lève
Celui qui jetterait ou la pierre ou le glaive
A ton jour d'indignation !

« Mais tout pouvoir a des salaires
A jeter aux flatteurs qui lèchent ses genoux,
Et les courtisans populaires
Sont les plus serviles de tous.
Ceux-là, des rois honteux pour corrompre les âmes,
Offrent les pleurs du peuple, ou son or, ou ses femmes,

Aux désirs d'un maître puissant ;
Les tiens, pour caresser des penchants plus sinistres,
Te font sous l'échafaud, dont ils sont les ministres,
Respirer des vapeurs de sang !

« Dans un aveuglement funeste
Ils te poussent de l'œil vers un but odieux,
Comme l'enfer poussait Oreste,
En cachant le crime à ses yeux.
La soif de ta vengeance, ils l'appellent justice :
Eh bien, justice soit ! Est-ce un droit de supplice
Qui par tes morts fut acheté ?
Que feras-tu, réponds, du sang qu'on te demande ?
Quatre têtes sans tronc, est-ce donc là l'offrande
D'un grand peuple à sa liberté ?

« N'en ont-ils pas fauché sans nombre ?
N'en ont-ils pas jeté des monceaux, sans combler
Le sac insatiable et sombre
Où tu les entendais rouler ?
Depuis que la mort même, inventant ses machines,
Eut ajouté la roue aux faux des guillotines
Pour hâter son char gémissant,
Tu comptais par centaine, et tu comptas par mille !
Quand on presse du pied le pavé de ta ville,
On craint d'en voir jaillir du sang.

« — Oui ! mais ils ont joué leur tête.
— Je le sais ; et le sort les livre et te les doit !
C'est ton gage, c'est ta conquête ;
Prends, ô peuple ! use de ton droit.
Mais alors jette au vent l'honneur de ta victoire ;
Ne demande plus rien à l'Europe, à la gloire,
Plus rien à la postérité !
En donnant cette joie à ta libre colère,

Va-t'en ; tu t'es payé toi-même ton salaire :
Du sang, au lieu de liberté !

« Songe au passé, songe à l'aurore
De ce jour orageux levé sur nos berceaux ;
Son ombre te rougit encore
Du reflet pourpré des ruisseaux.
Il t'a fallu dix ans de fortune et de gloire
Pour effacer l'horreur de deux pages d'histoire.
Songe à l'Europe qui te suit
Et qui, dans le sentier que ton pied fort lui creuse,
Voit marcher, tantôt sombre et tantôt lumineuse,
Ta colonne qui la conduit !

« Veux-tu que sa liberté feinte
Du carnage civique arbore aussi la faux,
Et que partout sa main soit teinte
De la fange des échafauds ?
Veux-tu que le drapeau qui la porte aux deux mondes,
Veux-tu que les degrés du trône que tu fondes,
Pour piédestal aient un remord ?
Et que ton roi, fermant sa main pleine de grâces,
Ne puisse à son réveil descendre sur tes places
Sans entendre hurler la mort ?

« Aux jours de fer de tes annales
Quels dieux n'ont pas été fabriqués par tes mains ?
Des divinités infernales
Reçurent l'encens des humains ;
Tu dressas des autels à la Terreur publique,
A la Peur, à la Mort, dieux de ta république :
Ton grand prêtre fut ton bourreau !
De tous ces dieux vengeurs qu'adora ta démence,
Tu n'en oublias qu'un, ô peuple ! la Clémence !
Essayons d'un culte nouveau.

« Le jour qu'oubliant ta colère,
Comme un lutteur grandi qui sent son bras plus fort,
De l'héroïsme populaire
Tu feras le dernier effort ;
Le jour où tu diras : « Je triomphe et pardonne !... »
Ta vertu montera plus haut que ta colonne
Au-dessus des exploits humains ;
Dans des temples voués à ta miséricorde
Ton génie unira la force et la concorde ;
Et les siècles battront des mains !

« Peuple, diront-ils, ouvre une ère
« Que dans ses rêves seuls l'humanité tenta ;
« Proscris des codes de la terre
« La mort que le crime inventa !
« Remplis de ta vertu l'histoire qui la nie ;
« Réponds par tant de gloire à tant de calomnie ;
« Laisse la pitié respirer !
« Jette à tes ennemis des lois plus magnanimes,
« Ou, si tu veux punir, inflige à tes victimes
« Le supplice de t'admirer !

« Quitte enfin la sanglante ornière
« Où se traîne le char des révolutions ;
« Que ta halte soit la dernière
« Dans ce désert des nations ;
« Que le genre humain dise, en bénissant tes pages,
« C'est ici que la France a de ses lois sauvages
« Fermé le livre ensanglanté ;
« C'est ici qu'un grand peuple, au jour de la justice,
« Dans la balance humaine, au lieu d'un vil supplice,
« Jeta sa magnanimité. »

« Mais le jour où le long des fleuves
Tu reviendras, les yeux baissés sur tes chemins,

Suivi, maudit par quatre veuves
Et par des groupes d'orphelins,
De ton morne triomphe en vain cherchant la fête,
Les passants se diront, en détournant la tête :
« Marchons, ce n'est rien de nouveau !
« C'est, après la victoire, un peuple qui se venge.
« Le siècle en a menti ; jamais l'homme ne change :
« Toujours ou victime, ou bourreau ! »

XLIV

A NÉMÉSIS [1]

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions !
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma muse en Némésis !

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée ;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu !

1. Le numéro de la *Némésis* du 3 juillet 1831 contient une satire aussi injuste qu'amère contre M. de Lamartine. On lui reproche l'usage le plus légitime des droits du citoyen, l'honorable candidature qu'il a acceptée dans le Nord et dans le Var ; on semble lui interdire de prononcer le nom d'une liberté qu'il a aimée et chantée avant ses accusateurs. On lui reproche aussi d'avoir reçu de ses libraires le prix de ses ouvrages. Poète attaqué par un poète, il a cru devoir lui répondre dans sa langue, et il a écrit cette ode dans la chaleur de la lutte, le jour même de l'élection.

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour !

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :
Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or !
D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor.

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,
Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu,
Puis, quand l'âge est venu m'enlever son délire,
J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :
« Quitte un cœur que le poids de la patrie accable !
Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit !
Quand l'eau pure des lacs se mêle avec le sable,
Le cygne remonte et s'enfuit. »

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leur torche aiguisent leurs poignards,
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté !

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen ?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels,
Entre Caton et toi doit rester un mystère ;
Que la liberté monte à ses premiers autels ?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse,
Et que nous adorons notre honte et nos fers
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers ?

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !
Nos mères nous ont faits tous du même limon,
La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son !
Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté ?

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas !
Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
J'en adore un plus grand qui ne te maudit pas !
La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :
« Choisis, des fers ou de la mort ! »

Que ces tyrans divers, dont la vertu se joue,
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,
Déshonorent la pourpre ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi !
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave !
Le joug, d'or ou de fer, n'en est pas moins honteux !
Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave :
Qui fut moins libre de nous deux ?

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore ;
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !
Repousse du parvis que leur pied déshonore
La vengeance et l'injure aux portes des enfers !
Écarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté !
Sois la lyre vivante, et non pas le Cerbère
Du temple de la Liberté !

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire ;
Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ;
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

XLV

LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

RÉPONSE A M. BECKER, AUTEUR DU « RHIN ALLEMAND »

DÉDIÉE A M. DARGAUD

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions !

Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain ;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main !
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords ;
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts !

Roule libre et limpide, en répétant l'image
De tes vieux forts verdis sous leurs lierres épais,
Qui froncent tes rochers, comme un dernier nuage
Fronce encor les sourcils sur un visage en paix.

Ces navires vivants dont la vapeur est l'âme
Déploieront sur ton cours la crinière du feu ;
L'écume à coups pressés jaillira sous la rame ;
La fumée en courant léchera ton ciel bleu.
Le chant des passagers, que ton doux roulis berce,
Des sept langues d'Europe étourdira tes flots,
Les uns tendant leurs mains avides de commerce,
Les autres allant voir, aux monts où Dieu te verse,
Dans quel nid le fleuve est éclos.

Roule libre et béni ! Ce Dieu qui fond la voûte
Où la main d'un enfant pourrait te contenir
Ne grossit pas ainsi ta merveilleuse goutte
Pour diviser ses fils, mais pour les réunir !

Pourquoi nous disputer la montagne ou la plaine ?
Notre tente est légère, un vent va l'enlever ;
La table où nous rompons le pain est encor pleine,
Que la mort, par nos noms, nous dit de nous lever !
Quand le sillon finit, le soc le multiplie ;
Aucun œil du soleil ne tarit les rayons ;
Sous le flot des épis la terre inculte plie :
Le linceul, pour couvrir la race ensevelie,
Manque-t-il donc aux nations ?

Roule libre et splendide à travers nos ruines,
Fleuve d'Arminius, du Gaulois, du Germain !
Charlemagne et César, campés sur tes collines,
T'ont bu sans t'épuiser dans le creux de leur main.

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?

Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas ! »

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve !
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident.

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières ;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis !
Chacun est du climat de son intelligence :
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays !

Roule libre et paisible entre ces fortes races
Dont ton flot frémissant trempa l'âme et l'acier,
Et que leur vieux courroux, dans le lit que tu traces,
Fonde au soleil du siècle avec l'eau du glacier !

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne !
Le sang-froid de leurs fronts couvre un foyer ardent ;
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.
Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
La pensée y descend dans un vague profond ;
Leur cœur sûr est semblable au puits de la sirène,
Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
Ne remonte jamais du fond.

Roule libre et fidèle entre tes nobles arches,
O fleuve féodal, calme mais indompté !

Verdis le sceptre aimé de tes rois patriarches :
Le joug que l'on choisit est encor liberté !

Et vivent ces essaims de la ruche de France,
Avant-garde de Dieu, qui devancent ses pas !
Comme des voyageurs qui vivent d'espérance,
Ils vont semant la terre, et ne moissonnent pas...
Le sol qu'ils ont touché germe fécond et libre ;
Ils sauvent sans salaire, ils blessent sans remord :
Fiers enfants, de leur cœur l'impatiente fibre
Est la corde de l'arc où toujours leur main vibre
Pour lancer l'idée ou la mort !

Roule libre, et bénis ces deux sangs dans ta course ;
Souviens-toi pour eux tous de la main d'où tu sors ;
L'aigle et le fier taureau boivent l'onde à ta source ;
Que l'homme approche l'homme, et qu'il boive aux deux
[bords !

Amis, voyez là-bas ! — La terre est grande et plane !
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil ;
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil !
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides ;
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts :
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts !

Roule libre à ces mers où va mourir l'Euphrate,
Des artères du globe enlace le réseau ;
Rends l'herbe et la toison à cette glèbe ingrate :
Que l'homme soit un peuple, et les fleuves une eau !

Débordement armé des nations trop pleines,
Au souffle de l'aurore envolés les premiers,

Jetons les blonds essaims des familles humaines
Autour des nœuds du cèdre et du tronc des palmiers !
Allons, comme Joseph, comme ses onze frères,
Vers les limons du Nil que labourait Apis,
Trouvant de leurs sillons les moissons trop légères,
S'en allèrent jadis aux terres étrangères
Et revinrent courbés d'épis !

Roule libre, et descends des Alpes étoilées
L'arbre pyramidal pour nous tailler nos mâts,
Et le chanvre et le lin de tes grasses vallées ;
Tes sapins sont les ponts qui joignent les climats.

Allons-y, mais sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'oppresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour aux yeux du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang !
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu ;
Et tissons de repos, d'alliance et de joie
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu !

Roule libre, et grossis tes ondes printanières,
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux ;
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières,
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux !

Saint-Point, 28 mai 1841.

XLVI

AU COMTE D'ORSAY

Quand le bronze, écumant dans ton moule d'argile,
Léguera par ta main mon image fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts dans ces tempes ridées
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : « De qui ce front ?

« Est-ce un soldat debout frappé pour la patrie ?
Un poète qui chante, un pontife qui prie ?
Un orateur qui parle aux flots séditieux ?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
Pour que la liberté remontât pure aux cieux ?

« Car dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain ! »

Sept âmes, Phidias ! et je n'en ai plus une !
De tout ce qui vécut je subis la fortune,
Arme cent fois brisée entre les mains du temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,

Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants !

« Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent !
Au mépris des petits les grands le prostituent.
Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu ?
Nous en aurions taché la griffe populaire !...
Et le lion couché lui dit avec colère :
Pourquoi m'as-tu calmé ? ma force est ma vertu ! »

Va, brise, ô Phidias, ta dangereuse épreuve ;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son courant de boue »,
Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu !

Oui, brise, ô Phidias !... Dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli ;
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre :
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée,
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul !
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise !
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

1850.

POÉSIES DIVERSES

QUI N'ONT PAS FIGURÉ DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS
DES RECUEILS LYRIQUES DE LAMARTINE

I. — PIÈCES DATÉES

ADIEUX

AU COLLÈGE DE BELLEY

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux !

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas au sentier des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus !

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas ;
Sous le poids des chagrins si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas !

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue un instant m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix !

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir !
Et que des passions l'ivresse téméraire
Se calme à votre souvenir !

Et toi, douce amitié, viens, reçois mon hommage :
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs ;
Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage
Ne fait naître que des soupirs.

Ah ! trop volage enfant, ne blesse point mon âme
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois !
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme ;
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira des mortels qui firent mon bonheur :
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur !

1809

LE GÉNIE

A M. DE BONALD

Impavidum ferient ruinæ.
HORAT., od. V, lib. III.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,
Au sommet brûlant du Sina,
Jadis le plus grand des prophètes
Gravait les tables de Juda ;

Pendant cet entretien sublime,
Un nuage couvrait la cime
Du mont inaccessible aux yeux ;
Et, tremblant aux coups du tonnerre,
Juda, couché dans la poussière,
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi, des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.
Ce voile qui des lois premières
Couvrait les augustes mystères
Se déchire et tombe à ta voix ;
Et tu suis ta route assurée
Jusqu'à cette source sacrée
Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité.
Secoués de leurs gonds antiques,
Les empires, les républiques
S'écroulent en débris épars,
Tu ris des terreurs où nous sommes :
Partout où nous voyons les hommes,
Un Dieu se montre à tes regards !

En vain par quelque faux système
Un système faux est détruit ;
Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit.
Et comme autour d'un astre unique
La terre, dans sa route oblique,
Décrit sa route dans les airs,

Ainsi, par une loi plus belle,
Ainsi la justice éternelle
Est le pivot de l'univers.

Mais quoi ! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,
Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux !
Crois-moi, dédaigne d'en descendre ;
Ne t'abaisse pas pour entendre
Ces bourdonnements détracteurs.
Poursuis ta sublime carrière,
Poursuis : le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour ?
N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Éteindre les sacrés flambeaux,
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux ?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier : *Liberté ?*
Dans ses sacrilèges caprices,
Le vois-tu, donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus,
Traîner Socrate aux gémonies,
Pour faire en des temples impies
L'apothéose d'Anytus ?

Si, pour caresser sa faiblesse
Sous tes pinceaux adulateurs,
Tu parais du nom de sagesse
Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré
Les répandre sur son passage
Et, changeant la gloire en outrage,
T'offrir un triomphe abhorré.

Mais loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu ;
Tu t'honores de tant de haine,
Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré
Et, seul contre le flot rapide,
Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré.

Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,
Il s'irrite, il écume, il gronde,
Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé ;
Mais, debout parmi les ruines
Le chêne aux profondes racines
Demeure ; et le fleuve a passé.

Toi donc, des mépris de ton âge
Sans être jamais rebuté,
Retrempe ton mâle courage

Dans les flots de l'adversité !
Pour cette lutte qui s'achève,
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.
Va, dédaigne d'autres armures ;
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier !

Vois-tu dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérobe à nos regards ?
Dans sa course ainsi le génie
Par les nuages de l'envie
Marche longtemps environné ;
Mais, au terme de la carrière,
Des flots de l'indigne poussière
Il sort vainqueur et couronné.

1817.

A Mlle FANNY DE VIRIEU

Est deus in nobis.

Pourquoi de ces yeux humides,
Remplis des traits de l'amour,
Partent ces éclairs rapides,
Plus purs que les feux du jour ?
Pourquoi ce cœur qui palpite ?
Pourquoi ce sein qui s'agite ?
Où vont ces vagues soupirs ?
Quel souffle sacré dénoue
Ces cheveux qui sur sa joue
S'abandonnent aux zéphirs ?

Donnez, donnez-moi, dit-elle,
La palette et les crayons ;
Le feu dont brûlait Apelle
M'échauffe de ses rayons.
Soudain sa main créatrice
Se livre au fougueux caprice
De l'instinct qui la conduit,
Et sous sa touche brillante,
Ce que son génie enfante,
Son pinceau le reproduit.

Où suis-je ? Quels frais bocages !
Est-ce Arcadie ou Tempé ?
Sur ces riants paysages
J'arrête mon œil trompé.
Égaré dans ce bois sombre,
Je sens la fraîcheur de l'ombre
Qui tremble sous ces rameaux ;
J'entends la chute bruyante
De la cascade écumante
Dont le soleil peint les eaux.

Mais quoi ! la nature entière
Change d'aspect à mes yeux :
Un nuage de poussière
Cache la terre et les cieux ;
D'éclairs pâles et livides
Le choc des fers homicides
Sillonne l'obscurité ;
Le sang colore les armes,
Et mon œil, mouillé de larmes,
Se détourne épouvanté.

Comment, d'un vol si rapide,
Peux-tu passer sans effort
Des riants jardins d'Armide

Au théâtre de la mort ?
Telle, en son miroir mobile,
Une onde claire et tranquille
Nous peint, en suivant son cours,
Tantôt des scènes guerrières,
Tantôt des jeunes bergères
Les danses et les amours.

C'est là l'heureux caractère
De ces esprits créateurs
Qui d'une étude vulgaire
Méconnaissent les lenteurs.
La verve qui les inspire
De son facile délire
Toujours te verse les feux,
Et pour la beauté timide
Qu'elle enflamme et qu'elle guide
Les miracles sont des jeux.

Ainsi d'une aile légère,
La jeune et folâtre Iris,
D'un seul pied touchant la terre,
S'élance aux divins lambris.
En se jouant dans l'espace,
Elle y nuance la trace
Où se peint son vague essor,
Et, déployant sa ceinture,
Enveloppe la nature
D'un voile d'azur et d'or.

Milly, novembre 1817.

L'OMBRE DE VICTOR ALFIERI

STANCES A CÉSAR ALFIERI

Sur les bords que baigne la Doire
Et qu'échauffe un soleil plus beau,
Les arts, la fortune et la gloire
Environnèrent ton berceau.

Rejeton d'une tige antique,
Les ombres de tous tes aïeux,
Pleines d'un esprit prophétique,
Se réjouirent dans les cieux,

Héritier d'une race illustre
Et d'un nom qui ne peut mourir,
Garde-lui, dirent-ils, son lustre,
Puisque rien ne peut l'agrandir !

A ces mots, dans l'auguste enceinte
Où le marbre garde leurs os,
On entendit, au lieu de plainte,
Retentir la voix des héros.

On vit s'agiter leur armure ;
Et les lances des chevaliers,
Avec un belliqueux murmure,
Frappèrent sur les boucliers.

Du chœur des ombres immortelles,
Ton oncle [1], à ce bruit s'élançant,

1. Victor Alfieri le tragique.

Du haut des sphères éternelles
Contemplait son neveu naissant.

D'une main il tenait la lyre
Qu'il ravit à l'antiquité ;
L'autre aux yeux des rois faisait luire
Le poignard de la liberté.

Du nuage qui l'environne
Il fit pleuvoir sur ton berceau
Quelques feuilles de la couronne
Dont Florence [1] orna son tombeau.

« Que ces lauriers héréditaires,
Dit-il, germent encor pour toi !
Imitateur d'illustres pères,
Fais comme eux ! Chante comme moi !

« Mais en recevant mon génie
Préserve-toi de mes erreurs :
La haine de la tyrannie
Aigrit trop mes antiques mœurs ;

« Sous des monarques débonnaires
Sans péril j'élevai la voix ;
Et, près des excès populaires,
Je combattis le joug des rois.

« Ainsi, quand pour purger la terre
De mille monstres renaissants
Hercule attaquait la Chimère,
La terre enfantait des brigands.

1. Tombeau d'Alfieri dans Santa Croce, à Florence, par Canova.

« Pour changer seulement d'entrave,
A quoi bon faire un vain effort ?
Ici-bas tout homme est esclave
Des dieux, de lui-même ou du sort.

« Aux bords de la Seine ou du Tibre,
Sous un consul ou sous un roi,
Sois vertueux, tu seras libre,
Ton indépendance est en toi ! »

Milly, 26 novembre 1817.

LA RETRAITE

A M. DE C***

Aux bords de ton lac enchanté,
Loin des sots préjugés que l'erreur déifie,
Couvert du bouclier de ta philosophie,
Le temps n'emporte rien de ta félicité ;
Ton matin fut brillant, et ma jeunesse envie
L'azur calme et serein du beau soir de ta vie.

Ce qu'on appelle nos beaux jours
N'est qu'un éclair brillant dans une nuit d'orage ;
Et rien, excepté nos amours,
N'y mérite un regret du sage.
Mais que dis-je ? on aime à tout âge :
Ce feu durable et doux, dans l'âme renfermé,
Donne plus de chaleur en jetant moins de flamme ;
C'est le souffle divin dont tout homme est formé,
Il ne s'éteint qu'avec son âme.

Étendre son esprit, resserrer ses désirs,
C'est là le grand secret ignoré du vulgaire :

Tu le connais, ami ! cet heureux coin de terre
Renferme tes amours, tes goûts et tes plaisirs ;
Tes vœux ne passent point ton champêtre domaine,
Mais ton esprit plus vaste étend son horizon,
Et, du monde embrassant la scène,
Le flambeau de l'étude éclaire ta raison.

Tu vois qu'aux bords du Tibre, et du Nil et du Gange,
En tous lieux, en tous temps, sous des masques divers,
L'homme partout est l'homme, et qu'en cet univers
Dans un ordre éternel tout passe et rien ne change ;
Tu vois les nations s'éclipser tour à tour
Comme les astres dans l'espace ;
De mains en mains le sceptre passe ;
Chaque peuple a son siècle, et chaque homme a son jour.

Sujets à cette loi suprême,
Empire, gloire, liberté,
Tout est par le temps emporté :
Le temps emporta les dieux même
De la crédule antiquité,
Et ce que les mortels, dans leur orgueil extrême,
Osaient nommer la vérité !

Au milieu de ce grand nuage,
Réponds-moi : que fera le sage
Toujours entre le doute et l'erreur combattu ?
Content du peu de jours qu'il saisit au passage,
Il se hâte d'en faire usage
Pour le bonheur et la vertu.

J'ai vu ce sage heureux ; dans ses belles demeures
J'ai goûté l'hospitalité :
A l'ombre du jardin que ses mains ont planté,
Aux doux sons de sa lyre il endormait les heures
En chantant sa félicité.

Soyez touché, grand Dieu, de sa reconnaissance !
Il ne vous lasse point d'un inutile vœu ;
Gardez-lui seulement sa rustique opulence ;
Donnez tout à celui qui vous demande peu.

Des doux objets de sa tendresse
Qu'à son riant foyer toujours environné,
Sa femme et ses enfants couronnent sa vieillesse,
Comme de ses fruits mûrs un arbre est couronné ;
Que sous l'or des épis ses collines jaunissent ;
Qu'au pied de son rocher son lac soit toujours pur ;
Que de ses beaux jasmins les ombres épaisissent ;
Que son soleil soit doux, que son ciel soit d'azur,
Et que pour l'étranger toujours ses vins mûrissent !

Pour moi, loin de ce port de la félicité,
Hélas ! par la jeunesse et l'espoir emporté,
Je vais tenter encore et les flots et l'orage ;
Mais, ballotté par l'onde et fatigué du vent,
Au pied de ton rocher sauvage,
Ami, je reviendrai souvent
Rattacher, vers le soir, ma barque à ton rivage.

1819.

LA NAISSANCE
DU DUC DE BORDEAUX

ODE

Versez du sang, frappez encore !
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux !
Est-ce un dieu qui trompe le crime ?

Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur ;
Toujours, échappé d'Athalie,
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur !

Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr !
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir !
Aux accents du bronze qui tonne
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté !
Jeux du sort ! merveilles divines !
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté.

Il vient, quand les peuples, victimes
Du sommeil de leurs conducteurs,
Errent aux penchants des abîmes
Comme des troupeaux sans pasteurs
Entre un passé qui s'évapore,
Vers un avenir qu'il ignore,
L'homme nage dans un chaos !
Le doute égare sa boussole,
Le monde attend une parole,
La terre a besoin d'un héros !

Courage ! c'est ainsi qu'ils naissent !
C'est ainsi que dans sa bonté
Un Dieu les sème ! Ils apparaissent
Sur des jours de stérilité !
Ainsi, dans une sainte attente,
Quand des pasteurs la troupe errante
Parlait d'un Moïse nouveau,
De la nuit déchirant le voile,

Une mystérieuse étoile
Les conduisit vers un berceau !

Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras,
Déjà tu rassures la France ;
Les miracles ne trompent pas !
Confiante dans son délire,
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant,
Et, comme ces rois de l'Aurore,
Un instinct que mon âme ignore
Me fait adorer un enfant !

Comme l'orphelin de Pergame,
Il verra près de son berceau
Un roi, des princes, une femme,
Pleurer aussi sur un tombeau !
Bercé sur le sein de sa mère,
S'il vient à demander son père,
Il verra se baisser les yeux !
Et cette veuve inconsolée,
En lui cachant le mausolée,
Du doigt lui montrera les cieux !

Jeté sur le déclin des âges,
Il verra l'empire sans fin,
Sorti de glorieux orages,
Frémir encor de son déclin,
Mais son glaive aux champs de victoire
Nous rappellera la mémoire
Des destins promis à Clovis,
Tant que le tronçon d'une épée,
D'un rayon de gloire frappée,
Brillerait aux mains de ses fils !

Sourd aux leçons efféminées
Dont le siècle aime à les nourrir,
Il saura que les destinées
Font roi pour régner ou mourir
Que des vieux héros de sa race
Le premier titre fut l'audace,
Et le premier trône un pavois ;
Et qu'en vain l'humanité crie :
Le sang versé pour la patrie
Est toujours la pourpre des rois !

Tremblant à la voix de l'Histoire
Ce juge vivant des humains,
Français, il saura que la gloire
Tient deux flambeaux entre ses mains,
L'un, d'une sanglante lumière,
Sillonne l'horrible carrière
Des peuples par le crime heureux ;
Semblable aux torches des Furies
Que jadis les fameux impies
Sur leurs pas traînaient après eux ?

L'autre, du sombre oubli des âges,
Tombeau des peuples et des rois,
Ne sauve que les siècles sages
Et les légitimes exploits ;
Ses clartés immenses et pures,
Traversant les races futures,
Vont s'unir au jour éternel :
Pareil à ces feux pacifiques,
O Vesta, que tes mains pudiques
Entretenaient sur ton autel.

Il saura qu'aux jours où nous sommes,
Pour vieillir au trône des rois,
Il faut montrer aux yeux des hommes

Ses vertus auprès de ses droits ;
Qu'assis à ce degré suprême,
Il faut s'y défendre soi-même,
Comme les dieux sur leurs autels,
Rappeler en tout leur image,
Et faire adorer le nuage
Qui les sépare des mortels !

Au pied du trône séculaire
Où s'assied un autre Nestor,
De la tempête populaire
Le flot calmé murmure encor !
Ce juste, que le ciel contemple,
Lui montrera par son exemple
Comment, sur les écueils jeté,
On élève sur le rivage,
Avec les débris du naufrage,
Un temple à l'immortalité !

Ainsi s'expliquaient sur ma lyre
Les destins présents à mes yeux ;
Et tout secondait mon délire,
Et sur la terre et dans les cieux !
Le doux regard de l'Espérance
Éclairait le deuil de la France :
Comme, après une longue nuit,
Sortant d'un berceau de ténèbres,
L'aube efface les pas funèbres
De l'ombre obscure qui s'enfuit.

1820.

A M. CHARLES NODIER

DE LA PART DE L'AUTEUR

SON ADMIRATEUR ET AMI

Saint-Point, 30 décembre 1823.

Couché dans sa barque flottante,
Et des vagues suivant le cours.
Comme nous le nautonier chante
Pour tromper la longueur des jours.
C'est en vain qu'une ombre chérie
Ou l'image de la patrie
Rappellent son cœur sur les bords :
Il chante, et sa voix le console ;
Et le vent qui sur l'onde vole
Prend sa peine avec ses accords !

LE PASTEUR ET LE PÊCHEUR

FRAGMENT D'ÉGLOGUE MARINE

C'était l'heure chantante où, plus doux que l'aurore,
Le jour en expirant semble sourire encore
Et laisse le zéphyr dormant sous les rameaux
En descendre avec l'ombre et flotter sur les eaux ;
La cloche dans la tour, lentement ébranlée,
Roulait ses longs soupirs de vallée en vallée,
Comme une voix du soir qui, mourant sur les flots,
Rappelle avant la nuit la nature au repos.
Les villageois, épars autour de leurs chaumières,
Cadençaient à ses sons leurs rustiques prières,

Rallumaient en chantant la flamme des foyers,
Suspendaient les filets aux troncs des peupliers,
Ou, déliant le joug de leurs taureaux superbes,
Répandaient devant eux l'or savoureux des gerbes ;
Puis, assis en silence au seuil de leurs séjours,
Attendaient le sommeil, ce doux prix de leurs jours.
Deux enfants du hameau, l'un pasteur du bocage,
L'autre jeune pêcheur de l'orageuse plage,
Consacrant à l'amour l'heure oisive du soir,
A l'ombre du même arbre étaient venus s'asseoir ;
Là, pour goûter le frais au pied du sycomore,
Chacun avait conduit la vierge qu'il adore :
Néære et Næala, deux jeunes sœurs, deux lis
Que sur la même tige un seul souffle a cueillis.
Les deux amants, couchés aux genoux des bergères,
Les regardaient tresser les tiges des fougères.
Un tertre de gazon, d'anémones semé,
Étendait sous la pente un tapis parfumé ;
La mer le caressait de ses vagues plaintives ;
Douze chênes, courbant leurs vieux troncs sur ses rives,
Ne laissaient sous leur feuille entrevoir qu'à demi
Le bleu du firmament dans son flot endormi,
Un arbre dont la vigne enlaçait le feuillage
Leur versait la fraîcheur de son mobile ombrage ;
Et non loin derrière eux, dans un champ déjà mûr,
Où le pampre et l'érable entrelaçaient leur mur,
Ils entendaient le bruit de la brise inégale
Tomber, se relever, gémir par intervalle,
Et, ranimant les airs par le jour assoupis,
Glisser en bruissant entre l'or des épis.

Ils disputaient entre eux des doux soins de leur vie ;
Chacun trouvait son sort le plus digne d'envie :
L'humble berger vantait les doux soins des troupeaux,
Le pêcheur sa nacelle et le charme des eaux ;
Quand un vieillard leur dit, avec un doux sourire :

« Chantez ce que les champs ou l'onde vous inspire !
Chantez ! Celui des deux dont la touchante voix
Saura mieux faire aimer les vagues ou les bois,
Des mains de la maîtresse à qui sa voix est chère
Recevra le doux prix de ses accords : Néære,
Offrant à son amant le prix des moissonneurs,
A sa dernière gerbe attachera des fleurs ;
Et Næala, tressant les roses qu'elle noue,
De l'esquif du pêcheur couronnera la proue,
Et son mât tout le jour, aux yeux des matelots,
De ses bouquets flottants parfumera les flots. »
Ainsi dit le vieillard. On consent en silence ;
Le beau pêcheur médite, et le pasteur commence.

LE PASTEUR

Quand l'astre du printemps, au berceau d'un jour pur,
Lève à moitié son front dans le changeant azur ;
Quand l'aurore exhalant sa matinale haleine
Épand les doux parfums dont la vallée est pleine,
Et, faisant incliner le calice des fleurs,
De la nuit sur les prés laisse épancher les pleurs,
Alors que du matin la vive messagère,
L'alouette, quittant son nid dans la fougère,
Et modulant des airs gais comme le réveil,
Monte, plane et gazouille au-devant du soleil :
Saisissant mes taureaux par leur corne glissante,
Je courbe sous le joug leur tête mugissante ;
Par des nœuds douze fois sur leurs fronts redoublés,
J'attache au bois poli leurs membres accouplés ;
L'anneau brillant d'acier au timon les enchaîne ;
J'entrelace à leur joug de longs festons de chêne,
Dont la feuille mobile et les flottants rameaux
De l'ardeur du midi protègent leurs naseaux.

. . . . . .

1826.

INSCRIPTION

POUR UN PAVILLON DANS UN PARC

Passants, puissiez-vous à toute heure
Trouver ici repos, innocence et bonheur,
S'il est vrai que toujours l'on trouve en sa demeure
Ce que l'on porte dans son cœur !

Florence, décembre 1826.

SUR L'INGRATITUDE DES PEUPLES

ODE

Un jour qu'errant de ville en ville,
Et cachant sa lyre et son nom,
L'aveugle qui chantait Achille
Montait au temple d'Apollon ;
Ses rivaux, que sa gloire outrage,
Le reconnaissent à l'image
Du dieu qu'on adore à Claros,
Et chassent du seuil du génie
Ce mendiant, dont l'Ionie
Un jour disputera les os !

A pas lents, la tête baissée,
Le vieillard reprend son chemin,
Seul, et roulant dans sa pensée
L'injustice du genre humain.
En marchant, sous son bras il presse
Sa lyre sainte et vengeresse,
Qui résonne comme un carquois ;
Et sur un écueil de la plage

Il va s'asseoir près du rivage,
Pleurant et chantant à la fois.

« Reptiles qui vivez de gloire,
Disait-il, déchirez mes jours !
Souillez d'avance ma mémoire
D'un poison qui ronge toujours !
Sifflez, vils serpents de l'envie !
De ma fortune et de ma vie
Arrachez le dernier lambeau,
Jusqu'à ce que les Euménides
Écrasent vos têtes livides
Sur la pierre de mon tombeau !

« Tel est donc le sort, ô nature,
Que tu gardes à tes favoris :
De tout temps l'outrage et l'injure
Sont le pain dont tu les nourris.
Sitôt qu'un des fils de Mémoire
Élève ses mains vers la gloire,
Un cri s'élève : Il doit périr !
Semblable aux chiens de Laconie,
La haine dispute au génie
Un seuil qu'elle ne peut franchir.

« Cependant j'ai courbé ma tête
Au niveau de vos fronts jaloux ;
J'ai fui de retraite en retraite,
De peur d'être plus grand que vous !
Ma voix, sans écho sur la terre,
Montait sur un bord solitaire ;
Et quand je vous tendais la main
(Les siècles le pourront-ils croire ?)
Je ne demandais pas de gloire,
Ingrats ! je mendiais du pain !

« Mais le génie en vain dépouille
L'éclat dont il est revêtu :
Comme Ulysse qu'un haillon souille,
Il est trahi par sa vertu.
De quelque ombre qu'il se recèle,
Dès qu'un être divin se mêle
Aux enfants de ce vil séjour,
L'envie à sa trace s'enchaîne,
Et le reconnaît à sa haine,
Comme la terre à son amour.

« Si du moins, ô langues impures,
Contentes de boire mes pleurs,
Vos traits restaient dans mes blessures !..
Mais non : vous vivez, et je meurs !
Mes yeux, à travers leur nuage,
Vous voient renaître d'âge en âge.
O temps, que me dévoiles-tu ?
Toujours le génie est un crime.
Toujours, quoi ! toujours un abîme
Entre la gloire et la vertu ?

« Race immortelle des Zoïle,
Non, vous ne vous éteindrez plus !
Bavius attend son Virgile,
Socrate meurt sous Anytus !
Le Dante est maudit de Florence ;
La mort dans sa dure indigence
Surprend l'aveugle d'Albion ;
Et l'Envie un jour se console
De marchander pour une obole
La gloire d'une nation [1] !

1. *Le Paradis perdu*, vendu pour dix guinées.

« Le chantre divin d'Herminie,
Rongeant son cœur dans sa prison,
Sous les assauts de l'insomnie
Sent fléchir jusqu'à sa raison.
D'une haine injuste et barbare
Les sombres cachots de Ferrare
Éteignent-ils l'affreux flambeau ?
Non : la haine qui lui pardonne
Lui laisse entrevoir sa couronne,
Mais c'est plus loin que son tombeau !

« Et toi, chantre d'un saint martyre,
Toi que Sion vit adorer,
Toi qu'en secret l'envie admire,
En s'indignant de t'admirer ;
En vain, en rampant sur ta trace,
La Haine avec sa langue efface
Ta route à l'immortalité :
Trop grand pour un siècle vulgaire,
Ta gloire tristement éclaire
Son envieuse obscurité !

« En vain l'impure Calomnie
Lançant ses traits sur l'avenir,
Ne pouvant nier ton génie,
S'efforce au moins de le ternir :
Comme un vaisseau voguant sur l'onde
Traîne après soi la vase immonde
Qu'il a soulevée en son cours,
Ton nom, plus fort que l'injustice,
Traîne ton Zoïle au supplice
D'une honte qui vit toujours !

« Meute hideuse qu'un grand homme
Traîne sans cesse sur ses pas,
Toujours acharnés s'il vous nomme,

Honteux s'il ne vous nomme pas ;
Je pourrais... Mais que ce silence
Soit contre eux ma seule vengeance !
Les dieux nous vengent à ce prix.
Que l'oubli soit leur anathème ;
Que leurs noms n'héritent pas même
L'immortalité du mépris !

« Vils profanateurs que vous êtes,
Aux yeux des siècles indignés
Croyez-vous couronner vos têtes
Des rayons que vous éteignez ?
Non ! la gloire par vous ternie
Ne couvre que d'ignominie
Un front que l'ombre aurait caché ;
Et de ce front livide et blême
Le laurier tombe de lui-même,
Flétri dès qu'il vous a touché ! »

Il se tut : sa lyre plaintive
Suspendit ses rythmes touchants,
Croyant que l'écho de la rive
Avait seul entendu ses chants
Mais, par ses rivaux irritée,
Sur ses pas la foule ameutée
Suivait sa trace et l'entendit :
Leurs cœurs de venin se gonflèrent,
Au lieu d'applaudir ils sifflèrent ;
Car ainsi l'envie applaudit.

Du sein de la foule offensée
De ces ennemis inhumains,
Soudain une pierre lancée
Va frapper sa lyre en ses mains.
L'aveugle en vain la presse encore,
Elle roule en débris sonore

Du sein qui veut la retenir ;
Mais, en se brisant sous ce crime,
Elle jette un accord sublime
Qui retentit dans l'avenir !

1827.

L'IDÉAL

SUR UNE PAGE REPRÉSENTANT DES GÉNIES ENFANTS

Hôtes des jeunes cœurs, beaux enfants des Génies,
Allez jouer plus loin, allez sourire ailleurs !
Les cordes de ma voix n'ont plus pour harmonies
Que des tristesses et des pleurs.

Chers anges du matin, éclos dans les rosées,
Nos lèvres d'homme, hélas ! pour vous n'ont plus de miel;
Et vos ailes d'azur, de larmes arrosées,
Ne nous porteraient plus au ciel.

Il faut aux cœurs saignants des anges plus austères,
Pâles, vêtus de deuil, voilés de demi-jour,
Et plongeant en silence au fond de nos mystères
Un rayon doux comme l'amour.

Ces fantômes du cœur ont des accents de femme ;
Sous de longs cheveux noirs ils dérobent leurs traits ;
Ils vous disent tout bas, dans la langue de l'âme,
De tristes et divins secrets.

Nul ne connaît leur nom, nul n'a vu leur visage ;
Ils s'attachent au cœur comme l'ombre à nos pas.
Est-ce un être réel ? est-ce un divin mirage
Du bonheur qu'on pressent là-bas ?

Qu'importe ? Ciel ou terre, ange ou femme, ombre ou rêve,
Quelque nom qui te nomme, il est divin pour moi.
Que la terre l'ébauche et que le ciel l'achève,
Le nom sublime qui dit : Toi !

1827.

A UNE FLEUR

SÉCHÉE DANS UN ALBUM

Il m'en souvient, c'était aux plages
Où m'attire un ciel du Midi,
Ciel sans souillure et sans orages,
Où j'aspirais sous les feuillages
Les parfums d'un air attiédi.

Une mer qu'aucun bord n'arrête
S'étendait bleue à l'horizon ;
L'oranger, cet arbre de fête,
Neigeait par moments sur ma tête ;
Des odeurs montaient du gazon.

Tu croissais près d'une colonne
D'un temple écrasé par le temps ;
Tu lui faisais une couronne,
Tu parais son tronc monotone
Avec tes chapiteaux flottants ;

Fleur qui décores la ruine
Sans un regard pour t'admirer,
Je cueillis ta blanche étamine,
Et j'emportai sur ma poitrine
Tes parfums pour les respirer.

Aujourd'hui, ciel, temple, rivage,
Tout a disparu sans retour :
Ton parfum est dans le nuage,
Et je trouve, en tournant la page,
La trace morte d'un beau jour !

1827.

A LA COLOMBE

DONNÉE PAR S. A. I. L'ARCHIDUCHESSE CAROLINE A JULIA

Colombe aux ailes d'or et sous la pourpre née,
Tu quittes les genoux des rois
Pour venir partager une humble destinée
Sous les simples voûtes des bois ;

Tu fuis les cours où règne un bruit qui t'importune,
Où la foudre jamais ne dort,
Où d'un vent éternel l'orageuse fortune
Ébranle plus souvent le sort.

Ah ! viens ! Je te promets la source au doux murmure,
Et l'ombre sous les feux du jour,
Et, près d'un cœur enfant qu'échauffe une âme pure,
Un nid d'innocence et d'amour.

Viens, tu n'entendras plus ces bronzes que l'on traîne
Devant les nièces des Césars,
Et de son vif éclat la pompe souveraine
N'étonnera plus tes regards ;

Tu verras l'humble seuil ou les toits des chaumières
Tout couverts de tes blanches sœurs,
Des agneaux suspendus aux grappes des bruyères,
De l'eau, de la mousse et des fleurs ;

Tu trouveras des cœurs transparents comme l'onde
Qui reçoit et rend la clarté,
Ignorant cette langue à l'usage d'un monde
Où se voile la vérité,

Des cœurs dont la colombe est le touchant emblème,
Et dont les yeux sont le miroir,
Où la simple vertu qui s'ignore soi-même
Est modeste sans le savoir,

De longues amitiés, des amours purs ! Que dis-je ?
Ah ! si tu cherches ces vrais biens,
Reprends, reprends ton vol ! Par un double prodige
Ils sont tous aux lieux d'où tu viens !

Tu changerais en vain de toit et de royaume,
Tes yeux ne trouveront jamais
Plus de simplicité, de bonheur sous le chaume,
Que tu n'en vis dans ce palais !

Là, le ciel a caché sous l'or du diadème
Des cœurs purs, des fronts ingénus,
Et cette majesté dont la grandeur suprême
N'est qu'un voile pour leurs vertus !

POUR JULIA DE LAMARTINE.

Livourne 15 août 1828.

SOUFFLE DE MON PRINTEMPS...

Souffle de mon printemps, mélodieux génie,
Qui n'étais dans mon sein qu'amour et qu'harmonie,
Je te rends grâce ici d'être encor descendu
Sur mon luth négligé que l'âge a détendu !
Jamais l'aile de feu de ton divin délire

D'un vol plus embaumé n'a caressé ma lyre ;
Jamais l'écho des vers que ta voix m'a dictés
N'a résonné plus juste à mes sens enchantés !
Hélas ! depuis longtemps ta grâce m'abandonne !
Tu fuis vers d'autres fronts, et mon cœur te pardonne.
Le cygne harmonieux, dont les tendres accords
Des fleuves paternels font retentir les bords,
Abandonne de même à leur triste silence
Les eaux dont un long cours ternit la transparence
Ou le fleuve orageux, prodigue de ses flots,
Qui se brise en écume et trouble ses échos ;
Mais, remontant aux lieux où l'onde a sa descente,
Il cherche un lit paisible, et la source naissante,
Et le lac étendant son flot brillant et pur
Où son vol réfléchi se double dans l'azur.
Mais, quoique un front plus jeune ait des faveurs plus [chères,
Ah ! reviens quelquefois, de tes ailes légères,
Effleurer ces cheveux où ton vol incertain
S'est posé tant de fois dans mon riant matin !
Je ne demande pas ces sources d'harmonie
Où ta main généreuse abreuve le génie,
Ni ces chants qui, forçant l'oreille à retenir,
Font retentir longtemps l'écho de l'avenir ;
Mais, si mon sein encor que la nature enflamme
Cherche une voix de plus pour exhaler mon âme,
Si le nom d'un ami devant moi prononcé
Soulève tout à coup la cendre du passé,
Si ma voix, dont son cœur a la longue habitude,
Peut réjouir encor sa chère solitude,
Ne me refuse pas un souvenir touchant ;
Mais, comme un doux rayon échappé du couchant
A travers le lointain des nuages qu'il dore
Vient recueillir la voix de l'oiseau de l'aurore,
Rends aussi, rends un son à mon luth oublié,
Doux comme le regret d'une antique amitié !

Florence, 10 avril 1828.

A UNE ENFANT, FILLE DU POÈTE

Céleste fille du poète,
La vie est un hymne à deux voix.
Son front sur le tien se reflète,
Sa lyre chante sous tes doigts.

Sur tes yeux quand sa bouche pose
Le baiser calme et sans frisson,
Sur ta paupière blanche et rose
Le doux baiser a plus de son.

Dans ses bras quand il te soulève
Pour te montrer au ciel jaloux,
On croit voir son plus divin rêve
Qu'il caresse sur ses genoux !

Quand son doigt te permet de lire
Les vers qu'il vient de soupirer,
On dirait l'âme de sa lyre
Qui se penche pour l'inspirer.

Il récite ; une larme brille
Dans tes yeux attachés sur lui.
Dans cette larme de sa fille
Son cœur nage ; sa gloire a lui !

Du chant que ta bouche répète
Son cœur ému jouit deux fois.
Céleste fille du poète,
La vie est un hymne à deux voix.

1831.

AU PRINCE ROYAL DE BAVIÈRE

VOYAGEANT EN GRÈCE

Péra, le 6 juillet 1833.

Pèlerin inconnu des vieux sentiers du monde,
Quitter l'ombre et la paix des foyers paternels ;
Se laisser dériver, aux caprices de l'onde,
Vers tous les bords lointains qu'un nom fit éternels ;

Saluer d'une larme, à travers sa ruine,
Le temple de Minerve au lumineux fronton ;
Sentir battre un cœur d'homme au roc de Salamine ;
Rêver des songes d'or sur le cap de Platon ;

Écouter le destin, sur l'airain de ses pages,
Des peuples et des dieux sonner le jour fatal ;
Ou remuer du pied, dans la poudre des âges,
Ce que l'aile du temps jette du piédestal ;

Toucher au doigt le vide et l'étroit de la vie ;
Confesser sa misère et goûter son néant,
Et dire à chaque pas, sans regret, sans envie :
« Ce monde est, comme nous, petit : Dieu seul est grand ! »

Du voyageur obscur voilà chaque journée,
De poussière en poussière il s'égare à pas lents ;
Le flot porte sans bruit son humble destinée,
Et le reporte au gîte avec des cheveux blancs.

Mais vous, enfants de rois que l'avenir regarde,
Quand vous voguez devant ces bords aux grands échos,

La gloire du passé se rallume, et vous darde
Quelqu'un de ces rayons qui brûlent les héros.

Voilà ce que leurs pas ont laissé sur la route !
Tous ces rivages morts vivent de leur vertu.
Toi qui passes comme eux devant leur cendre, écoute
La terre qui te dit : « Que me laisseras-tu ? »

Quand l'homme obscur finit son court pèlerinage,
Sous l'herbe du cercueil il dort impunément ;
Mais la terre de vous demande témoignage,
Et la tombe d'un roi doit être un monument.

A M. LÉON BRUYS D'OUILLY [1]

Paris, 9 avril 1836.

Enfants de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien Dieu mit ton berceau.

De nos toits voisins les fumées
Se perdaient dans le même ciel,
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel.

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener, comme un jeune frère,
A moi, tout petit, par la main ;

1. Cette pièce est placée en tête d'un roman en vers intitulé *Thérèse* et dont M. Bruys d'Ouilly est l'auteur.

Et, te soulevant vers ma lyre
Sur ses bras qui tremblaient un peu,
Dans mes vers t'enseigner à lire,
Enfant qui joue avec le feu !

Et je pensais par aventure,
En contemplant cet or mouvant
De ta soyeuse chevelure
Où les baisers pleuvaient souvent :

« Charmant visage, enfance heureuse,
Sans prévoyance et sans oubli,
Que jamais la gloire ne creuse
Sur ce front blanc le moindre pli !

« Que jamais son flambeau n'allume
D'un feu sombre ces yeux si beaux,
Ainsi qu'une torche qui fume
Et se réfléchit dans les eaux !

« Que jamais ses serres de proie
N'éclaircissent avant le temps
Ces cheveux où ma main se noie,
Feuillage épais de ses printemps !

« Que jamais cette main, qui vibre
Dans ma poitrine à tout moment,
N'arrache à son cœur une fibre,
Comme une corde à l'instrument !

« Si quelque voix chante en son âme,
Que son écho mélodieux
Soit dans l'oreille d'une femme,
Et sa gloire dans deux beaux yeux ! »

Je partis ; j'errai des années...
Quand je revins au vert vallon
Chercher nos jeunesses fanées,
Je ne trouvai plus que ton nom :

L'éclair qui m'avait fait poète,
Jaloux de tes jours de repos,
S'était abattu sur ta tête
Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carrière,
Sur ton front venant ondoyer,
Dardait des reflets de lumière
Qui te présageaient son foyer.

Plein d'ivresse et d'inquiétude
En écoutant grandir ta voix,
Je repense à ta solitude,
A ton enfance au fond des bois.

Pleure ton fils, ô ma vallée !
Il saura ce que vaut trop tard
Une heure à ton ombre écoulée,
Un rêve qu'on berce à l'écart,

Le vol de la brise éphémère,
Au bruit de l'onde un pur sommeil,
Et ces voix de sœur et de mère
Qui nous appelaient au réveil !

VERS ADRESSÉS A M. GÉRARD

EN LUI ENVOYANT JOCELYN

Sous les traits de Psyché, toi qui peignis une âme,
Pour créer comme toi j'ai fait de vains efforts.
Jette à mes deux amants un rayon de ta flamme,
Et mes âmes auront un corps.

29 février 1836.

LES FLEURS

O terre, vil monceau de boue
Où germent d'épineuses fleurs,
Rendons grâce à Dieu, qui secoue
Sur ton sein ces fraîches couleurs !

Sans ces urnes où goutte à goutte
Le ciel rend la force à nos pas,
Tout serait désert, et la route
Au ciel ne s'achèverait pas.

Nous dirions : « A quoi bon poursuivre
Ce sentier qui mène au cercueil ?
Puisqu'on se lasse en vain à vivre,
Mieux vaut s'arrêter sur le seuil. »

Mais, pour nous cacher les distances,
Sur le chemin de nos douleurs
Tu sèmes le sol d'espérances,
Comme on borde un linceul de fleurs !

Et toi, mon cœur, cœur triste et tendre,
Où chantaient de si fraîches voix ;
Toi qui n'es plus qu'un bloc de cendre
Couvert de charbons noirs et froids,

Ah ! laisse refleurir encore
Des lueurs d'arrière-saison !
Le soir d'été qui s'évapore
Laisse une pourpre à l'horizon.

Oui, meurs en brûlant, ô mon âme,
Sur ton bûcher d'illusions,
Comme l'astre éteignant sa flamme
S'ensevelit dans ses rayons !

1837.

SULTAN, LE CHEVAL ARABE

A M. DE CHAMPEAUX

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,
Où Kaïdha mirait son visage de femme
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir !

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mor narghilé, ma selle et mon fusil ;
Et, semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil !

Et toi, mon fier Sultan à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves ?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux !

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait
T'appelait par ton nom, et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait !

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage !
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement :

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais tournant ton bel œil vers tes flancs
Et, retirant ton feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas vers la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal ?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
Qui pour parer ta bride, houri d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel ?

Où sont-ils ? que font-ils ? quels climats les retiennent ?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore ?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour ?

Oh oui ! car de ta selle en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain ;
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes,
Le long de tes naseaux, glissèrent sur ma main !

1838.

LE CRI DE CHARITÉ

CHANT COMPOSÉ AU PROFIT DES VICTIMES DES INONDATIONS

Sur les bords écumants des fleuves
Qui roulent des flots et des cris,
Des vieillards, des enfants, des veuves,
Pleurent leur asile en débris.
La cime d'arbre est le refuge
Que l'homme dispute aux oiseaux,
Et la voix morne du déluge
S'éteint par degrés sous les eaux.

L'ange des détresses humaines
Recueille ces vagissements,
Ces sanglots, ces chutes soudaines
Des villes sur leurs fondements ;
Aux sourds craquements des collines
Mêlant nos lamentations,
Il souffle aux oreilles divines
Le chant de deuil des nations.

Mais bientôt la terre s'essuie,
D'autres bruits changent son accent :
C'est l'arbre courbé sous la pluie,
Qui frémit au jour renaissant ;
C'est le marteau, c'est la truelle
Qui rebâtit le nid humain ;
C'est l'or abondant, qui révèle
L'aumône en sonnant dans la main !

L'ange de la céleste joie
Passe, emportant au Créateur
Ces bruits que le bienfait renvoie
A l'oreille du bienfaiteur ;
Il en forme un concert de grâces
Qui dit au Seigneur irrité :
« Ton déluge n'a plus de traces
Sur un globe de charité !... »

22 novembre 1840.

A MON AMI AIMÉ MARTIN

SUR SA BIBLIOTHÈQUE

O philosophe, ô solitaire
Sur la montagne retiré,
Qui répands de là sur la terre
La chaleur d'un cœur inspiré !

Quand je m'assois dans ces retraites
Pleines des générations,
Où tu ranges sur deux tablettes
La sagesse des nations ;

Dans ces catacombes des âges,
En un volume reliés,
Quand je vois dans deux ou trois pages
Tenir cent peuples oubliés ;

Quand je vois ces feuilles lancées
Aux vents par le temps ennemi,
Cette poussière de pensées
Que le ver broie à la fourmi ;

Quand je vois ces lettres, qu'efface
Aux regards le texte incertain,
S'évanouir comme la trace
Du voyageur dans un lointain,

Je dis dans mon orgueil qui doute,
Sur tant d'orgueil enseveli :
« Quoi ! je serai donc une goutte
De ce grand océan d'oubli ?

« Le comble de mes destinées
Sera qu'à mille ans parvenu,
Des langues qui ne sont pas nées
Épellent mon nom inconnu ;

« Que, dans un coin de sa mémoire,
Un œil curieux du néant
Range ma poussière de gloire,
Jeu d'osselets du fainéant ;

« Que l'oiseau porte à sa couvée,
Avec les brins du papyrus,
Quelque syllabe retrouvée
De mes *monuments* disparus !

« Graver ses pas sur cette arène,
A ce lointain jeter sa voix,
Être immortel, folie humaine,
Ah ! ce n'est que mourir deux fois !

« Ne remplaçons pas par nos pages
Ces pages que nous balayons ;
Car Dieu fit la langue des sages
De deux mots : Aimons et prions ! »

Paris, 27 mars 1840.

A M. DE MUSSET

EN RÉPONSE A SES VERS

Maintenant qu'abrité des monts de mon enfance
Je n'entends plus Paris ni son murmure immense,
Qui, semblable à la mer contre un cap écumant,
Répand loin de ses murs son retentissement ;
Maintenant que mes jours et mes heures limpides
Résonnent sous la main comme des urnes vides,
Et que je puis en paix les combler à plaisir
De contemplations, de chants et de loisir,
Qu'entre le firmament et mon œil qui s'y lève
Aucun plafond jaloux n'intercepte mon rêve,
Et que j'y vois surgir ses feux sur les coteaux,
Comme de blanches nefs à l'horizon des eaux ;
Rassasié de paix, de silence et d'extase,
Le limon de mon cœur descend au fond du vase ;
J'entends chanter en moi les brises d'autrefois,
Et je me sens tenté d'essayer si mes doigts
Pourront, donnant au rythme une âme cadencée,
Tendre cet arc sonore où vibrait ma pensée.

S'ils ne le peuvent plus, que ces vers oubliés
Aillent au moins frémir et tomber à tes pieds !

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire,
Dont la lèvre a le pli des larmes ou du rire,
Selon que la beauté qui règne sur tes yeux
Eut un regard hier sévère ou gracieux ;
Poétique jouet de molle poésie,
Qui prends pour passion ta vague fantaisie,
Bulle d'air coloré dans une bulle d'eau
Que l'enfant fait jaillir du bout d'un chalumeau,
Que la beauté rieuse avec sa folle haleine
Élève vers le ciel, y suspend, y promène,
Pour y voir un moment son image flotter,
Et qui, lorsqu'en vapeur elle vient d'éclater,
Ne sait pas si cette eau dont elle est arrosée
Est le sang de ton cœur ou l'eau de la rosée ;
Émule de Byron, au sourire moqueur,
D'où vient ce cri plaintif arraché de ton cœur ?
Quelle main, de ton luth en parcourant la gamme,
A changé tout à coup la clef de ta jeune âme,
Et fait rendre à l'esprit le son du cœur humain ?
Est-ce qu'un pli de rose aurait froissé ta main ?
Est-ce que ce poignard d'Alep ou de Grenade,
Poétique hochet des douleurs de parade,
Dont la lame au soleil ruisselle comme l'eau,
En effleurant ton sein aurait percé la peau,
Et, distillant ton sang de sa pointe rougie,
Mêlé la pourpre humaine au nectar de l'orgie ?
Ou n'est-ce pas plutôt que cet ennui profond
Que contient chaque coupe et qu'on savoure au fond
Des ivresses du cœur amère et fade lie,
Fit détourner ta lèvre avec mélancolie,
Et que le vase vide, et dont tes doigts sont las,
Tombe et sonne à tes pieds, et s'y brise en éclats ?...

⌑

Ah ! c'est que vient le tour des heures sérieuses,
Où l'ironie en pleurs fuit les lèvres rieuses,
Qu'on s'aperçoit enfin qu'à se moquer du sort
Le cœur le plus cynique est dupe de l'effort ;
Que rire de soi-même en secret autorise
Dieu même à mépriser l'homme qui se méprise ;
Que ce rôle est grimace et profanation ;
Que le rire et la mort sont contradiction ;
Que du cortège humain, dans sa route éternelle,
La marche vers son but est grave et solennelle ;
Et que celui qui rit de l'enfance au tombeau
De l'immortalité porte mal le flambeau,
Avilit sa nature et joue avec son âme,
Et de son propre souffle éteint sa sainte flamme.
Est-ce un titre à porter au seuil du jugement,
Pour tout œuvre ici-bas, qu'un long ricanement ?
L'homme répondra-t-il, quand le souverain Maître
Lui criera dans son cœur : « Pourquoi t'ai-je fait naître ?
Qu'as-tu fait pour le temps, pour le ciel et pour moi ?
— J'ai ri de l'univers, de toi-même et de moi ! »
Honte à qui croit ainsi jouer avec sa lyre !
La vie est un mystère, et non pas un délire.

⌑

Après l'avoir nié, toi-même tu le sens.
Dans un des lourds réveils de l'ivresse des sens,
Sentant ton cœur désert, ton front brûlant et vide,
Tu tournes dans tes doigts le fer du suicide ;
Mais, avant de mourir, tu veux savoir de moi
Si j'ai souffert, aimé, déliré comme toi,
Et comment j'ai passé, par ces crises du drame,
Des tempêtes des sens aux grands calmes de l'âme,

Et comment sur les flots je me suis élevé,
Et quel phare divin mes doutes ont trouvé,
Et de quel nom je nomme et de quel sens j'adore
Ce Dieu que ma pensée en sa nuit vit éclore,
Ce Dieu dont la présence, aussitôt qu'il nous luit,
Comble tout précipice, éclaire toute nuit.

¤

Triste serait l'accent, et cette longue histoire
Remuerait trop de cendre au fond de ma mémoire.
Il est sur son sentier si dur de revenir,
Quand chaque pied saignant se heurte au souvenir !
Mais écoute tomber seulement cette goutte
De l'eau trouble du cœur, et tu la sauras toute !

¤

Je vivais comme toi, vieux et froid à vingt ans,
Laissant les guêpes mordre aux fleurs de mon printemps,
Laissant la lèvre pâle et fétide des vices
Effeuiller leur corolle et pomper leurs calices,
Méprisant mes amours et les montrant au doigt,
Comme un enfant grossier qui trouble l'eau qu'il boit.
Mon seul soleil était la clarté des bougies ;
Je détestais l'aurore en sortant des orgies.

¤

A mes lèvres, où Dieu sommeillait dans l'oubli,
Un sourire ironique avait donné son pli ;
Tous mes propos n'étaient qu'amère raillerie.
Je plaignais la pudeur comme une duperie ;
Et si quelque reproche ou de mère ou de sœur,
A mes premiers instincts parlant avec douceur,
Me rappelait les jours de ma naïve enfance,

Nos mains jointes, nos yeux levés, notre innocence ;
Si quelque tendre écho de ces soirs d'autrefois,
Dans mon esprit troublé s'éveillant à leur voix,
D'une aride rosée humectait ma paupière,
Mon front haut secouait ses cheveux en arrière ;
Pervers, je rougissais de mon bon sentiment ;
Je refoulais en moi mon attendrissement,
Et j'allais tout honteux vers mes viles idoles,
Parmi de vils railleurs, bafouer ces paroles !

⌑

Voilà quelle gangrène énervait mon esprit,
Quand l'amour, cet amour qui tue ou qui guérit,
Cette plante de vie au céleste dictame,
Distilla dans mon cœur des lèvres d'une femme.
Une femme ? Est-ce un nom qui puisse te nommer,
Chaste apparition qui me forças d'aimer,
Forme dont la splendeur à l'aube eût fait envie,
Saint éblouissement d'une heure de ma vie ;
Toi qui de ce limon m'enlevas d'un regard,
Comme un rayon d'en haut attire le brouillard,
Et, le transfigurant en brillant météore,
Le roule en dais de feu sous les pas de l'aurore ?
Ses yeux, bleus comme l'eau, furent le pur miroir
Où mon âme se vit et rougit de se voir,
Où, pour que le mortel ne profanât pas l'ange,
De mes impuretés je dépouillai la fange.
Pour cueillir cet amour, fruit immatériel,
Chacun de mes soupirs m'enleva vers le ciel.
Quand elle disparut derrière le nuage
Mon cœur purifié contenait une image,
Et je ne pouvais plus, de peur de la ternir,
Redescendre jamais d'un si haut souvenir !

⌑

Depuis ce jour lointain, des jours, des jours sans nombre,
Ont jeté sur mon cœur leur soleil ou leur ombre ;
Comme un sol moissonné, mais qui germe toujours,
La vie a dans mon cœur porté d'autres amours ;
De l'heure matinale à cette heure avancée,
J'ai sous d'autres abris rafraîchi ma pensée,
D'autres yeux ont noyé leurs rayons dans les miens :
Mais du premier rayon toujours je me souviens,
Toujours j'en cherche ici la trace éblouissante,
Et mon âme a gardé la place à l'âme absente.
Voilà pourquoi souvent tu vois mon front baissé,
Comme quelqu'un qui cherche où son guide a passé.

1840.

CELUI QUI CRÉA LA NATURE...

Celui qui créa la nature
Comme un spectacle pour ses yeux
Prête l'oreille au grand murmure
Que les mondes font dans les cieux.

Il aime l'ouragan qui vibre
Dans les mâts sifflants des vaisseaux,
Et le mugissant équilibre
Que prend la mer avec ses eaux.

Son oreille jouit d'entendre
Dans le Vésuve aux sombres flancs,
Comme un feu veillant sous la cendre,
Grandir le foyer des volcans.

Sous la feuille où l'oiseau se berce
Et chante quand l'étoile a lui,
La source murmurante verse
A chaque goutte un son pour lui.

Les grandes et petites choses
Résonnent dans l'hymne éternel ;
La chute des feuilles des roses
Va retentir jusqu'à son ciel.

Mais il est un bruit de la terre,
Plus sonore et plus triomphant,
C'est ton nom, ô Dieu de mystère,
Balbutié par un enfant !

29 janvier 1841.

CACHEZ-VOUS QUELQUEFOIS...

Cachez-vous quelquefois dans les pages d'un livre
Une fleur du matin, cueillie aux rameaux verts ;
Quand vous rouvrez la page après de longs hivers,
Aussi pur qu'au jardin son parfum nous enivre.
Après ces jours bornés qu'ici mon nom doit vivre,
Qu'une odeur d'amitié sorte encor de ces vers !

Paris, avril 1841.

SUR UN DON
DE LA DUCHESSE D'ANGOULÊME
AUX INDIGENTS DE PARIS, EN 1841

Pour me précipiter de plus haut dans l'abîme,
Le sort mit mon berceau sur les genoux des rois.

La couronne à mon temps me marqua pour victime ;
L'orage de mon front la fit tomber deux fois.

Le bourreau me jeta le bandeau de ma mère ;
De mes ans dans l'exil je vécus la moitié ;
Mon diadème fut une ironie amère,
Reine ici, reine là, mais par droit de pitié.

J'accepte ! Mais le ciel, en prenant mon royaume,
Comme pour ajouter un contraste moqueur,
Me fit une fortune à l'image du chaume,
Et ne me laissa rien de royal que le cœur ;

Ce cœur qu'il fait aux rois dans sa magnificence,
Où s'élève exaucé le vœu du suppliant,
Qui croit, même impuissant, à sa toute-puissance,
Qui s'ouvre comme un temple au doigt d'un mendiant.

De si loin qu'un malheur me jette une parole,
J'étends comme autrefois mon bras vers mon trésor ;
J'ouvre ma main royale, il en tombe une obole !...
Mais on voit mon empreinte, et l'on dit : « C'est de l'or » !

1841.

LA PRIÈRE DE FEMME

Quand on se rencontre et qu'on s'aime,
Que peut-on échanger de mieux
Que la prière, don suprême,
Or pur qu'on reçoit même aux cieux ?

Vous me l'offrez, je le réclame :
Pensez à moi dans le saint lieu ;
Que cette obole de votre âme
M'enrichisse au trésor de Dieu !

L'Orient sous son ciel de fête,
Prenant les astres pour autel,
Sur les minarets du Prophète
Fait prier la voix d'un mortel.

Le chrétien dans ses basiliques,
Réveillant l'écho souterrain,
Fait gémir ses graves cantiques
Par la cloche aux fibres d'airain.

Moi, j'emprunte une voix de femme
Pour porter à Dieu mes accents ;
Mes soupirs, passant par ton âme,
Ont plus de pleurs et plus d'encens !

Paris, 4 février 1841.

SALUT A L'ILE D'ISCHIA

Il est doux d'aspirer, en abordant la grève,
Le parfum que la brise apporte à l'étranger,
Et de sentir les fleurs que son haleine enlève
Pleuvoir sur votre front du haut de l'oranger.

Il est doux de poser sur le sable immobile
Un pied lourd et lassé du mouvement des flots ;
De voir les blonds enfants et les femmes d'une île
Vous tendre les fruits d'or sous leurs treilles éclos.

Il est doux de prêter une oreille ravie
A la langue du ciel, que rien ne peut ternir,
Qui vous reporte en rêve à l'aube de la vie,
Et dont chaque syllabe est un cher souvenir.

Il est doux, sur la plage où le monarque arrive,
D'entendre aux flancs des forts les salves du canon
De l'écho de ses pas faire éclater la rive,
Et rouler jusqu'au ciel les saluts à son nom.

Mais de tous ces accents dont le bord vous salue,
Aucun n'est aussi doux sur la terre ou les mers
Que le son caressant d'une voix inconnue
Qui récite au poète un refrain de ses vers [1].

Cette voix va plus loin réveiller son délire
Que l'airain de la guerre ou l'orgue de l'autel.
Mais quand le cœur d'un siècle est devenu sa lyre,
L'écho s'appelle gloire et devient immortel.

1842.

RESSOUVENIR DU LAC LÉMAN

A M. HUBER SALADIN

Encor mal éveillé du plus brillant des rêves,
Au bruit lointain du lac qui dentelle tes grèves ;
Rentré sous l'horizon de mes modestes cieux,
Pour revoir en dedans je referme les yeux,
Et devant mes regards flottent à l'aventure,
Avec des pans de ciel, des lambeaux de nature !
Si Dieu brisait ce globe en confus éléments,
Devant sa face ainsi passeraient ses fragments...

De grands golfes d'azur, où de rêveuses voiles,
Répercutant le jour sur leurs ailes de toiles,

1. En arrivant au port d'Ischia, l'auteur entendit une jeune fille réciter une strophe de ses vers.

Passent d'un bord à l'autre avec les blonds troupeaux,
Les foins fauchés d'hier qui trempent dans les eaux ;
Des monts aux verts gradins que la colline étage,
Qui portent sur leurs flancs les toits du blanc village,
Ainsi qu'un fort pasteur porte, en montant aux bois,
Un chevreau sous son bras sans en sentir le poids ;
Plus haut, les noirs sapins, mousses des précipices,
Et les grands prés tachés d'éclatantes génisses,
Et les chalets perdus pendant tout un été.
Sur les derniers sommets de ce globe habité,
Où le regard, épris des hauteurs qu'il affronte,
S'élève avec l'amour, soupir qui toujours monte !...
Désert où l'homme errant, pour leur lait et leur miel,
Trouve la liberté qu'il rapporta du ciel !...
Par-dessus ces sommets la neige blanche ou rose,
Fleur que l'été conserve et que la nue arrose ;
Les glaciers suspendus, océans congelés,
Pour la soif des vallons tour à tour distillés ;
Dans l'abîme assourdi l'avalanche qui plonge ;
Et sous la main de Dieu pressés comme une éponge,
Noyés dans son soleil, fondus à sa lueur,
Ces grands fronts de la terre exprimant sa sueur !...
Je vois blanchir d'ici, dans les sombres vallées,
Des torrents de poussière et des ondes ailées ;
Leur sourd mugissement tonne si loin de moi,
Que je n'entends plus rien du fracas que je voi !

. . . . . .

Flèche d'eau du sommet dans le gouffre lancée,
La cascade en sifflant éblouit ma pensée ;
Comme un lambeau de voile arraché par le vent,
Elle claque au rocher, rejaillit en pleuvant,
Et tombe en pétillant sur le granit qui fume
Comme un feu de bois vert que le pasteur allume.
A peine reste-t-il assez de ses vapeurs
Pour qu'un pâle arc-en-ciel y trempe ses couleurs

Et flotte quelque temps sur cette onde en fumée,
Comme sur un nom mort un peu de renommée !...

. . . . . .

Notre barque s'endort, ô Thoune ! sur ta mer,
Dont l'écume à la main ne laisse rien d'amer ;
De tes flots, bleu miroir, ces Alpes sont la dune.
Il est nuit ; sur ta lame on voit nager la lune :
Elle fait ruisseler sur son sentier changeant
Les mailles de cristal de son filet d'argent,
Et regarde, à l'écart des bords d'un autre monde,
Les étoiles ses sœurs se baigner dans ton onde.
Son disque, épanoui de noyer en noyer,
De l'ondoiement des flots, pour nous, semble ondoyer,
Chaque arbre tour à tour la dévoile ou la cache.
D'un côté de l'esquif notre ombre étend sa tache,
Et de l'autre les monts, leurs neiges, leurs glaçons,
Plongent dans le sillage avec leurs blancs frissons !...
Diamant colossal enchâssé d'émeraudes,
Et le front rayonnant d'auréoles plus chaudes,
La rêveuse Yungfrau de son vert piédestal
Déploie aux vents des nuits sa robe de cristal...
A ce divin tableau, la rame lente oublie
De frapper sous le bord la vague recueillie ;
On n'entend que le bruit des blanches perles d'eau
Qui retombent au lac des deux flancs du bateau,
Et le doux renflement d'un flot qui se soulève,
Sons inarticulés d'eau qui dort et qui rêve !...
O poétique mer ! il est dans cet esquif
Plus d'un cœur qui comprend ton murmure plaintif ;
Qui, sous l'impression dont ta scène l'inonde,
Pour soulever un sein, s'enfle comme ton onde,
S'ouvre pour réfléchir, à l'alpestre clarté,
La nature, son Dieu, l'amour, la liberté ;
Et, ne pouvant parler sous le poids qui le charme,
Répand le dernier fond de toute âme... une larme !

Huber ! heureux enfant de ces tribus de Tell,
Que Dieu plaça plus près des Alpes, son autel !
Des splendeurs de ces monts doux et fier interprète,
Ame de citoyen dans un cœur de poète !
Voilà donc ces sommets et ces lacs étoilés
Devant nos yeux ravis par ta main dévoilés !
Voilà donc ces rochers à qui ton amour crie
Le plus beau nom de l'homme à la terre : « O patrie !... »
Ah ! tu tiens à ce ciel par un double lien :
Qui chérit la nature est deux fois citoyen !

Mais tu dis, dans l'orgueil de ta fière tendresse :
« Ces monts sont trop bornés pour l'amour qui m'op-
[presse :
On voit la liberté sur leurs flancs resplendir ;
Mais, pour l'adorer plus, je voudrais l'agrandir.
N'être qu'un poids léger de l'immense équilibre,
C'est être respecté, ce n'est pas être libre :
Dans sa force tout droit doit porter sa raison.
Un grand peuple à ses pieds veut un grand horizon !
Si la pitié des rois nous épargne l'offense,
Le dédain des tyrans n'est pas l'indépendance ;
Il faut compter par masse et non par fractions,
Pour jouer dans ce siècle au jeu des nations.
La Suisse est l'oasis de mon âme attendrie ;
J'y chéris mon berceau, j'y cherche une patrie !... »

— Adore ton pays, et ne l'arpente pas.
Ami, Dieu n'a pas fait les peuples au compas :
L'âme est tout ; quel que soit l'immense flot qu'il roule,
Un grand peuple sans âme est une vaste foule !
Du sol qui l'enfanta la sainte passion
D'un essaim de pasteurs fait une nation ;
Une goutte de sang dont la gloire tient trace
Teint pour l'éternité le drapeau d'une race !
N'en est-il pas assez sur la flèche de Tell

Pour rendre son ciel libre et son peuple immortel ?
Sparte vit trois cents ans d'un seul jour d'héroïsme
La terre se mesure au seul patriotisme.
Un pays ? c'est un homme, une gloire, un combat !
Zurich ou Marathon, Salamine ou Morat !
La grandeur de la terre est d'être ainsi chérie :
Le Scythe a des déserts, le Grec une patrie !...
Autour d'un groupe épars de montagnes, d'îlots,
Promontoires noyés dans les brumes des flots,
Avec son sang versé d'une héroïque artère,
Léonidas mourant écrit du doigt sur terre
Des titres de vertu, d'amour, de liberté,
Qui lèguent un pays à l'immortalité !
Qu'importe sa surface ? un jour, cette colline
Sera le Parthénon, et ces flots Salamine !
Vous les avez écrits, ces titres et ces droits,
Sur un granit plus sûr que les chartes des rois !
Mais ce n'est plus le glaive, Huber, c'est la pensée,
Par qui des nations la force est balancée.
Le règne de l'esprit est à la fin venu.
Plus d'autres boucliers ! l'homme combat à nu.
La conquête brutale est l'erreur de la gloire.
Tu l'as vu, nos exploits font pleurer notre histoire.
De triomphe en triomphe, un ingrat conquérant
A rétréci le sol qui l'avait fait si grand !...
Il faut qu'avec l'effort de l'orgueil en souffrance
Le génie et la paix reconquièrent la France,
Et que nos vérités, de leurs plus beaux rayons.
Dérobent notre épée à l'œil des nations,
Ainsi qu'Harmodius sous un faisceau de rose
Cachait le saint poignard altéré d'autre chose !
Les serviteurs du monde en sont seuls les héros :
Où naquit un grand homme, un empire est éclos.
La terre qui l'enfante, illustrée et bénie,
Monte de son niveau, grandit de son génie :
Il conquiert à son nom tout ce qui le comprend.

O Léman, à ce titre es-tu donc trop peu grand ?
Jamais Dieu versa-t-il sur sa terre choisie,
De sa corne de dons, d'amour, de poésie,
Plus de noms immortels, sonores, éclatants,
Que ceux dont tu grossis le bruit lointain du temps ?
L'amour, la liberté, ces alcyons du monde,
Combien de fois ont-ils pris leur vol sur ton onde,
Ou confié leur nid à tes flots transparents ?
Je vois d'ici verdir les pentes de Clarens,
Des rêves de Rousseau fantastiques royaumes,
Plus réels, plus peuplés de ses vivants fantômes
Que si vingt nations sans gloire et sans amour
Avaient creusé mille ans leurs lits dans ce séjour ;
Tant l'idée est puissante à créer sa patrie !
Voilà ces prés, ces eaux, ces rocs de Meillerie,
Ces vallons suspendus dans le ciel du Valais,
Ces soleils scintillants sur le bois des chalets,
Où, des simples des champs en cueillant le dictame,
Dans leur plus frais parfum il aspira son âme !
Aussi le souvenir de ces félicités
Le suivit-il toujours dans l'ombre des cités.
Ses pieds rampants gardaient l'odeur des herbes hautes,
Son premier ciel brillait jusqu'au fond de ses fautes,
Comme une eau de cascade, en perdant sa blancheur,
Roule à l'Arve glacé sa première fraîcheur.

. . . . . .

Voltaire ! quel que soit le nom dont on le nomme,
C'est un cycle vivant, c'est un siècle fait homme !
Pour fixer de plus haut le jour de la raison,
Son œil d'aigle et de lynx choisit ton horizon ;
Heureux si, sur ces monts où Dieu luit davantage,
Il eût vu plus de ciel à travers le nuage !

. . . . . .

Byron, comme un lutteur fatigué du combat,
Pour saigner et mourir, sur tes rives s'abat ;
On dit que, quand les vents roulent ton onde en poudre,

Sa voix est dans tes cris et son œil dans ta foudre.
Une plume du cygne enlevée à son flanc
Brille sur ta surface à côté du mont Blanc !

. . . . . .

Mais mon âme, ô Coppet, s'envole sur tes rives,
Où Corinne repose au bruit des eaux plaintives.
En voyant ce tombeau sur le bord du chemin,
Tout front noble s'incline au nom du genre humain.
Colombe de salut pour l'arche du génie,
Seule elle traversa la mer de tyrannie !
Pendant que sous ses fers l'univers avili
Du front césarien étudiait le pli,
Ce petit coin de terre, oasis de vengeance,
Protestait pour le siècle et pour l'intelligence :
Le poids du monde entier ne pouvait assoupir,
Liberté, dans ce cœur ton suprême soupir !
Ce soupir d'une femme alluma le tonnerre
Qui foudroya d'en bas le Titan de la guerre ;
Il tomba sur son roc, par la haine emporté.
Vesta de la vengeance et de la liberté,
Sous les débris fumants de l'univers en flamme
On retrouva leurs feux immortels dans ton âme !...

Ah ! que d'autres, flatteurs d'un populaire orgueil,
Suivent leur servitude au fond d'un grand cercueil ;
Qu'imitant des Césars l'abjecte idolâtrie,
Pour socle d'une tombe ils couchent la patrie,
Et, changeant un grand peuple en servile troupeau,
Qu'ils lui fassent lécher la *botte* ou le *chapeau !*
D'autres tyrans naîtront de ces larmes d'esclaves :
Diviniser le fer, c'est forger ses entraves !
Avilir les humains, ce n'est pas se grandir,
C'est éteindre le feu dont on veut resplendir,
C'est abaisser sous soi le sommet où l'on monte,
C'est sculpter sa statue avec un bloc de honte !

Si le banal encens qui brûle dans leurs mains
Se mesure au mépris qu'on a fait des humains,
Le colosse de fer dont ils fardent l'histoire
Avec plus de mépris aurait donc plus de gloire ?
Plus bas, Séjans d'une ombre ! admirez à genoux !
Il avait deviné des juges tels que vous.
Mais le temps est seul juge : ami, laissons-les faire ;
Qu'ils pétrissent du sang à ce dieu du vulgaire ;
Que tout rampe à ses pieds de bronze... excepté moi !
Staël, à lui l'univers... mais cette larme à toi !

. . . . . .

Huber, que ce grand nom, que ces ombres si chères
Agrandissent pour vous le pays de vos pères !
Rebandez le vieil arc que son poids détendit :
On resserre le nœud quand le faisceau grandit.
Dans le tronc fédéral concentrez mieux sa sève ;
La tribu devient peuple et l'unité l'achève !
Que Genève à nos pieds ouvre son libre port :
La liberté du faible est la gloire du fort.
Que, sous les mille esquifs dont ses eaux sont ridées,
Palmyre européenne au confluent d'idées,
Elle voie en ses murs l'Ibère et le Germain
Échanger la pensée en se donnant la main !
Nid d'aigles élevé sur toute tyrannie,
Qu'elle soit pour l'exil l'hospice du génie,
Et que ces grands martyrs de l'immortalité
Lui payent d'un rayon son hospitalité !

Pour moi, cygne d'hiver égaré sur tes plages,
Qui retourne affronter son ciel chargé d'orages,
Puissé-je quelquefois, dans ton cristal mouillé,
Retremper, ô Léman, mon plumage souillé !
Puissé-je, comme hier, couché sur le pré sombre
Où les grands châtaigniers d'Évian penchent l'ombre,
Regarder sur ton sein la voile de pêcheur,
Triangle lumineux, découper sa blancheur,

Écouter attendri les gazouillements vagues
Que viennent à mes pieds balbutier tes vagues,
Et voir ta blanche écume, en brodant tes contours,
Monter, briller et fondre, ainsi que font nos jours !...

1842.

LE LIS
DU
GOLFE DE SANTA RESTITUTA
DANS L'ILE D'ISCHIA

Des pêcheurs, un matin, virent un corps de femme
Que la vague nocturne au bord avait roulé ;
Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme.
Ces fleurs, depuis ce jour, naissent près de la lame
Du sable qu'elle avait foulé.

D'où venait cependant cette vierge inconnue
Demander une tombe aux pauvres matelots ?
Nulle nef en péril sur ces mers n'était vue ;
Nulle bague à ses doigts : elle était morte et nue,
Sans autre robe que les flots.

Ils allèrent chercher dans toutes les familles
Le plus beau des linceuls dont on pût la parer ;
Pour lui faire un bouquet, des lis et des jonquilles ;
Pour lui chanter l'adieu, des chœurs de jeunes filles ;
Et des mères pour la pleurer.

Ils lui firent un lit de sable où rien ne pousse,
Symbole d'amertume et de stérilité ;
Mais les fleurs de pitié rendirent la mer douce,

Le sable de ses bords se revêtit de mousse,
Et cette fleur s'ouvre l'été.

Vierges, venez cueillir ce beau lis solitaire,
Abeilles de nos cœurs dont l'amour est le miel ;
Les anges ont semé sa graine sur la terre :
Son sol est le tombeau, son nom est un mystère ;
Son parfum fait rêver du ciel.

1842.

LES OISEAUX

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur ;
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis,
Tant que le rude hiver n'a pas gelé la coupe
Où leurs pieds vont poser comme aux bords de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie :
La jeune fille embaume et verdit leur prison,
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie,
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils ?
Ont-ils cessé d'aimer ? ont-ils cessé de vivre ?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une plume souillée,
Comme une feuille morte où rampe un ver rongeur,

Que la brume des nuits a jaunie et mouillée,
Et qui n'a plus, hélas ! ni parfum ni couleur.

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles
Dont le vent pluvieux balance un noir débris ;
Pauvre maison en deuil et vieux pan de murailles
Que les petits, hier, réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux, vous si joyeux d'éclore !
La vie est donc un piège où le bon Dieu vous prend ?
Hélas ! c'est comme nous. Et nous chantons encore !
Que Dieu serait cruel, s'il n'était pas si grand !

1842.

LE COQUILLAGE AU BORD DE LA MER

A UNE JEUNE ÉTRANGÈRE

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille ;
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler ;
Et quand de sa volute on approche l'oreille,
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas,
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues,
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-la, mon ange ! Et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes ;
S'il renaît en mourant presque éternellement ;
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes ;
S'il tient de l'espérance et du gémissement ;...

Ne te consume pas à chercher ce mystère !
Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi !
Quel bruit plus éternel, et plus doux sur la terre,
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

1842.

FERRARE

IMPROVISÉ EN SORTANT DU CACHOT DU TASSE

Homme ou Dieu, tout génie est promis au martyre :
Du supplice plus tard on baise l'instrument ;
L'homme adore la croix où sa victime expire,
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Prison du Tasse ici, de Galilée à Rome,
Échafaud de Sidney, bûchers, croix ou tombeaux,
Ah ! vous donnez le droit de bien mépriser l'homme,
Qui veut que Dieu l'éclaire, et qui hait ses flambeaux !

Grand parmi les petits, libre chez les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité ;
Car nous dressons partout aux portes de nos villes
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe !
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain !

1844.

LE GRILLON

MÉLODIE POUR MUSIQUE

Grillon solitaire
Ici comme moi,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi !
J'attise la flamme,
C'est pour t'égayer ;
Mais il manque une âme,
Une âme au foyer !

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

Quand j'étais petite
Comme ce berceau,
Et que Marguerite
Filait son fuseau ;
Quand le vent d'automne
Faisait tout gémir,
Ton cri monotone
M'aidait à dormir.

Grillon solitaire,... etc.

Seize fois l'année
A compté mes jours ;
Dans la cheminée
Tu niches toujours.
Je t'écoute encore
Aux froides saisons,
Souvenir sonore
Des vieilles maisons !

Grillon solitaire,... etc.

Qu'il a moins de charmes
Ton chant qu'autrefois !
As-tu donc nos larmes
Aussi dans ta voix ?
Pleures-tu l'aïeule,
La mère et la sœur ?
Vois, je peuple seule
Ce foyer du cœur !...

Grillon solitaire,... etc.

L'âtre qui pétille,
Le cri renaissant,
Des voix de famille
M'imitent l'accent ;

Mon âme s'y plonge,
Je ferme les yeux,
Et j'entends en songe
Mes amis des cieux.

Grillon solitaire,... etc.

Tu me dis des choses,
Des choses au cœur,
Comme en dit aux roses
Leur oiseau rêveur !...
Qu'il chante pour elles
Ses notes au vol !
Voix triste et sans ailes,
Sois mon rossignol !

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

Monceau, 29 mai 1845.

LE MOULIN DE MILLY

STROPHES A CHANTER

Le chaume et la mousse
Verdissent le toit ;
La colombe y glousse,
L'hirondelle y boit ;
Le bras d'un platane
Et le lierre épais
Couvrent la cabane
D'une ombre de paix.

Ma sœur, que de charmes !...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes ?
— Ah ! s'il était là !...

Une verte pente
Trace les sentiers
Du flot qui serpente
Sous les noisetiers ;
L'écluse champêtre
L'arrête au niveau,
Et de la fenêtre
La main touche l'eau.

Ma sœur, que de charmes !... etc.

Le soir, qui s'épanche
D'en haut sur les prés,
Du coteau qui penche
Descend par degrés ;
Sur le vert plus sombre,
Chaque arbre à son tour
Couche sa grande ombre
A la fin du jour.

Ma sœur, que de charmes !... etc.

De sa sombre base,
Le blanc peuplier
Élève son vase
Au ciel sans plier ;
De sa flèche il plonge
Dans l'éther bruni,
Comme un divin songe
Monte à l'Infini.

Ma sœur, que de charmes !... etc.

La rosée en pluie
Brille à tout rameau ;
Le rayon essuie
La poussière d'eau ;
Le vent, qui secoue
Les vergers flottants,
Fait sur notre joue
Neiger le printemps.

Ma sœur, que de charmes !... etc.

Sous la feuille morte
Le brun rossignol
Niche vers la porte,
Au niveau du sol ;
L'enfant qui se penche
Vois dans le jasmin
Ses œufs sur la branche,
Et retient sa main.

Ma sœur, que de charmes !... etc.

L'onde qui s'élance,
Égale et sans fin,
Fait battre en cadence
Le pont du moulin ;
A chaque mesure,
On croit écouter
Sous cette nature
Un cœur palpiter.

Ma sœur, que de charmes !...
Et devant cela
Tu n'as que des larmes ?
— Ah ! s'il était là !

Monceau, 1er juin 1845.

ÉPITAPHE POUR Mme MALIBRAN

VERS GRAVÉS SUR SON TOMBEAU

Beauté, génie, amour, furent son nom de femme,
Écrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix.
Sous trois formes au ciel appartenait cette âme :
Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois !

Saint-Point, 22 août 1845.

LA FLEUR DES EAUX

A VALENTINE

Dans les climats d'où vient la myrrhe,
Loin des rivages, sur les flots,
Il naît une fleur qu'on admire,
Et dont l'odeur, quand on l'aspire,
Donne l'extase aux matelots.

Savez-vous son nom ?
Le flot le soupire,
Il meurt sans le dire.
Savez-vous son nom ?
Oh non !

Fleur tout prodige et tout mystère,
L'abîme amer est son berceau ;
Nul fil ne l'attache à la terre,

Nulle main ne la désaltère,
Nulle ancre ne la tient sous l'eau.

Savez-vous son nom ?... etc.

Elle est pâle comme une joue
Dont l'amour a bu les couleurs ;
Et, quand la vague la secoue,
De son bouton qui se dénoue
Il pleut une sève de pleurs.

Savez-vous son nom ?... etc.

Les cygnes noirs nagent en troupe
Pour voir de près fleurir ses yeux ;
Le pêcheur, penché sur sa poupe,
Croit qu'une étoile du saint groupe
Est tombée, en dormant, des cieux.

Savez-vous son nom ?... etc.

Elle ondoie avec la surface
Du courant qui croit l'entraîner ;
Mais le jour ou le flot qui passe
La retrouve à la même place
Où notre œil semble l'enchaîner.

Savez-vous son nom ?... etc.

Le marin dit : « Comment prend-elle
Sa douce vie au flot amer ?
Plante unique et surnaturelle,
Pour puiser sa sève immortelle,
Plonge-t-elle au fond de la mer ? »

Savez-vous son nom ?... etc.

Le secret de la fleur marine,
Je le sais par une autre fleur :
Plante sans tige et sans racine,
Chacun cherche et nul ne devine
Que sa sève sort d'un seul cœur.

Savez-vous son nom ?
Le flot le soupire,
Il fuit sans le dire.
Savez-vous son nom ?
Oh non !

1845.

LA CHARITÉ

HYMNE ORIENTAL

Dieu dit un jour à son soleil :
« Toi par qui mon nom luit, toi que ma droite envoie
Porter à l'univers ma splendeur et ma joie,
Pour que l'immensité me loue à son réveil ;
De ces dons merveilleux que répand ta lumière,
De ces pas de géant que tu fais dans les cieux,
De ces rayons vivants que boit chaque paupière,
Lequel te rend, dis-moi, dans toute ta carrière,
Plus semblable à moi-même et plus grand à tes yeux ? »

— Le soleil répondit, en se voilant la face :
« Ce n'est pas d'éclairer l'immensurable espace.
De faire étinceler les sables des déserts,
De fondre du Liban la couronne de glace,
Ni de me contempler dans le miroir des mers,
Ni d'écumer de feu sur les vagues des airs ;
Mais c'est de me glisser aux fentes de la pierre

Du cachot où languit le captif dans sa tour,
Et d'y sécher des pleurs au bord d'une paupière
Que réjouit dans l'ombre un seul rayon du jour !

— Bien ! reprit Jéhovah ; c'est comme mon amour ! »
Ce que dit le rayon au Bienfaiteur suprême,
Moi, l'insecte chantant, je le dis à moi-même.
Ce qui donne à ma lyre un frisson de bonheur,
Ce n'est pas de frémir au vain souffle de gloire,
Ni de jeter au temps un nom pour sa mémoire,
Ni de monter au ciel dans un hymne vainqueur ;
Mais c'est de résonner, dans la nuit du mystère,
Pour l'âme sans écho d'un pauvre solitaire
Qui n'a qu'un son lointain pour tout bruit sur la terre,
Et d'y glisser ma voix par les fentes du cœur.

1846.

LES FLEURS SUR L'AUTEL

Quand sous la majesté du Maître qu'elle adore
L'âme humaine a besoin de se fondre d'amour,
Comme une mer dont l'eau s'échauffe et s'évapore,
Pour monter en nuage à la source du jour,

Elle cherche partout dans l'art, dans la nature,
Le vase le plus saint pour y brûler l'encens.
Mais pour l'Être innommé quelle coupe assez pure ?
Et quelle âme ici-bas n'a profané ses sens ?

Les vieillards ont éteint le feu des sacrifices ;
Les enfants laisseront vaciller son flambeau ;
Les vierges ont pleuré le froid de leurs cilices :
Comment parer l'autel de ces fleurs du tombeau ?

Voilà pourquoi les fleurs, ces prières écloses
Dont Dieu lui-même emplit les corolles de miel,
Pures comme ces lis, chastes comme ces roses,
Semblent prier pour nous dans ces maisons du ciel.

Quand l'homme a déposé sur les degrés du temple
Ce faisceau de parfum, ce symbole d'honneur,
Dans un muet espoir son regard le contemple ;
Il croit ce don du ciel acceptable au Seigneur.

Il regarde la fleur dans l'urne déposée
Exhaler lentement son âme au pied des dieux,
Et la brise qui boit ses gouttes de rosée
Lui paraît une main qui vient sécher ses yeux.

Ischia, 1846.

LE LÉZARD

SUR LES RUINES DE ROME

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, Tacite à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre,
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe :
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux !

La nature a son ironie :
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain !

1846.

PRIÈRE DE L'INDIGENT

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau ;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain ;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité ;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

1846.

LES PAVOTS

Lorsque vient le soir de la vie,
Le printemps attriste le cœur :
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.

De toutes ces fleurs qu'il étale,
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les prés éblouissent l'œil,
Hélas ! il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille
L'oreiller du lit d'un cercueil.

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui croît à l'ombre de ces blés :
On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux accablés.
J'ai trop veillé ; mon âme est lasse
De ces rêves qu'un rêve chasse.
Que me veux-tu, printemps vermeil ?
Loin de moi ces lis et ces roses !
Que faut-il aux paupières closes ?
La fleur qui garde le sommeil !

1847.

SUR UNE GUIRLANDE DE FLEURS PEINTES POUR UNE LOTERIE DE CHARITÉ

Aux fleurs que ma main fait éclore,
Chastes filles de mon pinceau,
Pervenches qui trompent l'aurore,
Lis blancs qui trompent le ruisseau,

Je sais donner les mêmes charmes
Que le printemps donne à leurs sœurs ;
La rosée y verse ses larmes,
L'insecte vole à leurs couleurs.

Des trésors dont la sève est pleine,
Voyez, n'en manque-t-il aucun ?

Hélas ! le plus doux... leur haleine
Dort immobile et sans parfum.

Mais si la charité les cueille
Pour en payer le prix à Dieu,
Si vous les versez feuille à feuille
Dans l'urne vide du saint lieu,

Roses, pervenches, anémone,
A l'instant embaument d'odeur ;
Car vous leur donnez par l'aumône
Le bienfait, ce parfum du cœur.

27 mars 1847.

A UNE JEUNE FILLE

QUI AVAIT RACONTÉ UN RÊVE

Un baiser sur mon front ! un baiser, même en rêve !
Mais de mon front pensif le frais baiser s'enfuit ;
Mais de mes jours taris l'été n'a plus de sève ;
Mais l'Aurore jamais n'embrassera la Nuit.

Elle rêvait sans doute aussi que son haleine
Me rendait les climats de mes jeunes saisons,
Que la neige fondait sur une tête humaine,
Et que la fleur de l'âme avait deux floraisons.

Elle rêvait sans doute aussi que sur ma joue
Mes cheveux par le vent écartés de mes yeux,
Pareils aux jais flottants que sa tête secoue,
Noyaient ses doigts distraits dans leurs flocons soyeux.

Elle rêvait sans doute aussi que l'innocence
Gardait contre un désir ses roses et ses lis ;
Que j'étais *Jocelyn* et qu'elle était *Laurence*,
Que la vallée en fleurs nous cachait dans ses plis.

Elle rêvait sans doute aussi que mon délire
En vers mélodieux pleurait comme autrefois ;
Que mon cœur sous sa main devenait une lyre
Qui dans un seul soupir accentuait deux voix.

Fatale vision ! Tout mon être frissonne ;
On dirait que mon sang veut remonter son cours.
Enfant, ne dites plus vos rêves à personne,
Et ne rêvez jamais, ou bien rêvez toujours !

1847.

LES ESPRITS DES FLEURS

Voyez-vous de l'or de ces urnes
S'échapper ces esprits des fleurs,
Tout trempés de parfums nocturnes,
Tout vêtus de fraîches couleurs ?

Ce ne sont pas de vains fantômes
Créés par un art décevant,
Pour donner un corps aux aromes
Que nos gazons livrent au vent.

Non : chaque atome de matière
Par un esprit est habité ;
Tout sent, et la nature entière
N'est que douleur et volupté !

Chaque rayon d'humide flamme
Qui jaillit de vos yeux si doux ;
Chaque soupir qui de mon âme
S'élance et palpite vers vous ;

Chaque parole réprimée
Qui meurt sur mes lèvres de feu,
N'osant même à la fleur aimée
D'un nom chéri livrer l'aveu ;

Ces songes que la nuit fait naître
Comme pour nous venger du jour,
Tout prend un corps, une âme, un être,
Visibles, mais au seul amour !

Cet ange flottant des prairies,
Pâle et penché comme ses lis,
C'est une de mes rêveries
Restée aux fleurs que je cueillis.

Et sur ses ailes renversées
Celui qui jouit d'expirer,
Ce n'est qu'une de mes pensées
Que vos lèvres vont respirer.

1847.

SUR DES ROSES SOUS LA NEIGE

Pourquoi, Seigneur, fais-tu fleurir ces pâles roses,
Quand déjà tout frissonne ou meurt dans nos climats ?
Hélas ! six mois plus tôt que n'étiez-vous écloses ?
Pauvres fleurs, fermez-vous ! voilà les blancs frimas !

Mais non, refleurissez ! Le bonheur et les larmes
Dans nos cœurs (Dieu le veut) se rejoignent ainsi :
Si près de ces glaçons, ces fleurs ont plus de charmes ;
Et si près de ces fleurs, l'hiver est plus transi.

Monceau, 1847.

LE LISERON

Dans les blés mûrs, un soir de fête,
La jeune fille me cueillit ;
Dans ses cheveux noirs, sur sa tête,
Ma blanche étoile rejaillit.
Fleur domestique et familière,
Je m'y collais comme le lierre
Se colle au front du dahlia ;
Sa joue en fut tout embellie ;
Puis j'en tombai froide et pâlie :
Son pied distrait me balaya.

Mais le matin, sous sa fenêtre,
Un passant me vit par hasard,
Se pencha pour me reconnaître,
Et me couva d'un long regard.
« Viens, dit-il, pauvre fleur sauvage,
Viens, mon amour et mon image,
Objet d'envie et de dédain,
Viens sécher sur mon cœur posée :
Mes larmes seront ta rosée,
Mon âme sera ton jardin ! »

Depuis ce jour, rampant dans l'herbe,
Je m'enlace autour d'autres fleurs ;
J'abrite leur tige superbe
Et je relève leurs couleurs ;

Et quelquefois les jeunes filles
Me fauchent avec leurs faucilles,
Pour faire un nuage à leur front :
Je nais pâle et toute fanée,
Je suis le lierre d'une année.
— Foulez les pauvres liserons !

Novembre 1848.

SUR LA CATHÉDRALE DE BOURGES

Ce triste passager du vaisseau de la terre,
L'homme, comme Noé, construit l'arche sans port :
Pour océan les jours, pour étoile un mystère !
Il erre en criant : route ! il sombre en criant : bord !
Et la nef en débris trace en noir caractère
Le profil d'un cercueil sur le ciel de la mort.

Mars 1849.

MUSIQUE

A Mlle B***

Pourquoi réveilles-tu sur ces cordes rebelles
Ces notes de métal et ce clavier de voix ?
A ton léger signal, pourquoi ruissellent-elles
Comme des flots de sons écumant sous tes doigts ?

Pourquoi m'entraînes-tu dans ce torrent sonore,
Comme une feuille sèche enlevée à ses bords ?
Pourquoi le cœur pesant s'allège-t-il encore
Au tourbillon joyeux des rapides accords ?

Qui t'a donné sur l'air ce merveilleux empire ?
A quel ciel as-tu pris ces divins talismans ?
Le secret de tes yeux à ton insu transpire ;
Le feu de ton regard est roi des éléments.

Saint-Point, 1849.

LE MONT BLANC

SUR UN PAYSAGE DE M. CALAME

Montagne à la cime voilée,
Pourquoi vas-tu chercher si haut,
Au fond de la voûte étoilée,
Des autans l'éternel assaut ?

Des sommets triste privilège !
Tu souffres les âpres climats,
Tu reçois la foudre et la neige,
Pendant que l'été germe en bas.

A tes pieds s'endort sous la feuille,
A l'ombre de tes vastes flancs,
La vallée où le lac recueille
L'onde des glaciers ruisselants.

Tu t'enveloppes de mystère,
Tu te tiens dans un demi-jour,
Comme un appas nu de la terre
Que couvre ton jaloux amour.

Ah ! c'est là l'image sublime
De tout ce que Dieu fit grandir :
Le génie à l'auguste cime
S'isole aussi pour resplendir.

Le bruit, le vent, le feu, la glace,
Le frappent éternellement,
Et sur son front gravent la trace
D'un froid et morne isolement.

Mais souvent, caché dans la nue,
Il enferme dans ses déserts,
Comme une vallée inconnue,
Un cœur qui lui vaut l'univers.

Ce sommet où la foudre gronde,
Où le jour se couche si tard,
Ne veut resplendir sur le monde
Que pour briller dans un regard !

En le voyant, nul ne se doute
Qu'il ne s'élance au fond des cieux,
Qu'il ne fend l'azur de sa voûte
Que pour être suivi des yeux ;

Et que de nuage en nuage
S'il monte si haut, c'est pour voir,
La nuit, son orageuse image
Luire, ô lac, dans ton beau miroir !

Paris, 26 mars 1849.

A Mme HUBER DE LILLE

Quand l'Inde vit partir cette enfant de ses ondes
Les étoiles du ciel pleurèrent sur les mâts ;
Mais le ciel glorieux la fit voir à deux mondes
Pour qu'un seul cri d'amour jaillît de deux climats.

Paris, 4 mai 1850.

A UN ENFANT

HENRY LYTE, PARTANT DE MONCEAU

Quand tu te souviendras de la charmante hégire
Où, posé pour un soir au bord de mon ruisseau,
Deux mères t'adoraient de leur pieux sourire,
Deux anges à genoux t'adoraient au berceau ;

Quand tu te souviendras de la langue inconnue
Que la maison parlait, ruche d'un autre essaim,
Des baisers qui marbraient ta belle épaule nue,
Des lis moins blancs que toi qu'on jetait dans ton sein ;

Quand tu te souviendras de ces genoux de femme,
Où l'on se disputait le soin de t'assoupir,
Où tout un cher foyer, dont tu paraissais l'âme,
De peur de t'éveiller retenait son soupir ;

Quand tu te souviendras des belles grappes mûres
Qui, sous la vigne jaune arrondie en berceau,
Faisaient lever tes mains, avec de doux murmures
De ne pouvoir atteindre où becquetait l'oiseau ;

De tes jeux sur la source avec les coquillages,
Des feuilles qui pleuvaient du saule murmurant,
Et des barques de noix qu'à de riants naufrages,
Comme des rêves d'homme, entraînait le courant ;

Quand tu commenceras à la trouver amère,
Cette coupe de Dieu, qui n'est douce qu'au bord,
Et que tu suivras seul sans la main de ta mère
La route où chaque pas trébuche sur la mort ;

Souviens-toi de l'année, et du mois, et de l'heure,
Et dis, en revoyant en songe ce séjour :
« Que la paix d'un long soir soit sur cette demeure
D'où j'emportai la joie, où j'apportai l'amour ! »

Monceau, 28 novembre 1852.

SOUS LE PORTRAIT

DE

Mme EUGÉNIE CASSAS

Songe de Raphaël au printemps de son âge,
Que la beauté suprême éveille et décourage !
Vision de Pétrarque éteinte de langueur !
Tercet du Dante à peine ébauché sur la page,
Où Béatrice entr'ouvre et referme un nuage !...
Non, ces traits ont vaincu l'art, le mot, la couleur ;
Incarner l'idéal est l'œuvre du Seigneur.
La nature en toi seul acheva leur ouvrage.
Aux rayons émanés de ce chaste visage,
Heureux qui de beauté désaltère son cœur !
Heureux même qui peut en contempler l'image !
Quand la soif de l'Éden altère un voyageur,
S'il ne boit de la lèvre au fleuve du bonheur,
Il boit des yeux dans le mirage !

Paris, 10 avril 1854.

A Mme VICTOR HUGO

SOUVENIR DE SES NOCES

Le jour où cet époux, comme un vendangeur ivre,
Dans son humble maison t'entraîna par la main,
Je m'assis à la table où Dieu vous menait vivre,
Et le vin de l'ivresse arrosa notre pain.

La nature servait cette amoureuse agape ;
Tout était miel et lait, fleurs, feuillages et fruits,
Et l'anneau nuptial s'échangeait sur la nappe,
Premier chaînon doré de la chaîne des nuits !

Psyché de cette cène où s'éveilla ton âme,
Tes yeux noirs regardaient avec étonnement,
Sur le front de l'époux tout transpercé de flamme,
Je ne sais quel rayon d'un plus pur élément :

C'était l'ardent brasier qui consume la vie,
Qui fait la flamme ailleurs, le charbon ici-bas !
Et tu te demandais, incertaine et ravie :
Est-ce une âme ? Est-ce un feu ?... Mais tu ne tremblais [pas.
Et la nuit s'écoulait dans ces chastes délires,
Et l'amour sous la table entrelaçait vos doigts,
Et les passants surpris entendaient ces deux lyres,
Dont l'une chante encore, et dont l'autre est sans voix...

Et quand du dernier vin la coupe fut vidée,
J'effeuillai dans mon verre un bouton de jasmin ;
Puis je sentis mon cœur mordu par une idée,
Et je sortis d'hier en redoutant demain !

. . . . . .

Et maintenant je viens, convive sans couronne,
Redemander ma place à la table de deuil ;
Il est nuit, et j'entends sous les souffles d'automne
Le stupide Océan hurler contre un écueil !

N'importe ; asseyons-nous ! Il est fier, tu fus tendre !
— Que vas-tu nous servir, ô femme de douleurs ?
Où brûlèrent deux cœurs, il reste un peu de cendre :
Trempons-la d'une larme ! — Et c'est le pain des pleurs !

5 juin 1856.

A UNE JEUNE FILLE

Si la vie a pour toi quelque saveur amère,
Jette-toi sur ce cœur où ton front se complaît ;
Souviens-toi de la source où t'abreuvait ta mère,
Et redemande au ciel le goût du premier lait !

23 mars 1857.

A Mme RUSCAS

AMÉRICAINE DE LA NOUVELLE-GRENADE

VERS INSCRITS SUR UNE PAGE OU ROSSINI AVAIT ÉCRIT QUELQUES NOTES DE MUSIQUE

Les échos du théâtre épars dans les deux mondes
En applaudissements lui rendent ses concerts.
Plus modeste que lui, belle fille des ondes,
Je ne voudrais qu'un cœur pour écho de mes vers !

Paris, 16 mai 1859.

A M. LE Cte DE FONTENAY

L'arbre coupé par toi pour m'en faire une offrande,
Arraché d'ici-bas, plus haut va rajeunir.
Je ne demande pas à Dieu qu'il te le rende,
Car l'ombre la plus douce est un beau souvenir.

Les oiseaux de ses nids, quand l'été va renaître,
N'y rassembleront plus leur chœur aérien,
Mais ils gazouilleront plus près de ta fenêtre
La musique du cœur qui nous dit : Tu fis bien.

28 janvier 1860.

A Mlle CAMILLE DE FORAZ

NÉE EN CHABLAIS, FIANCÉE EN BOURGOGNE

QUI ME DEMANDAIT MON PORTRAIT

J'errai tout un été dans ton frais paysage,
Poursuivant d'un cœur jeune un rêve aérien.
Le rêve avait tes traits, tes yeux, ta voix, ton âge ;
Mais tu n'étais pas née, et je n'embrassai rien !

Fleur des glaciers natals, que tu tardas d'éclore !
L'ange qui marque l'heure à chaque floraison,
Jaloux de nos regards, te disait : Pas encore !...
Quand il neigeait sur nous, tu perçais le gazon.

Celui qui t'attendait à ta première feuille
Revient à la vingtième et s'en laisse éblouir.
« Que le jour la respire et que la nuit la cueille,
Se dit-il, je l'ai vue, admirer c'est jouir ! »

Et maintenant l'amour à ta tige t'enlève
Et t'apporte fleurir tout près de mon tombeau ;
Mais au dernier sommeil ne faut-il pas son rêve ?
Sois le pavot du Gange, et fais-moi rêver beau !

Viens, sois heureuse au sein de l'époux qu'on envie !
Que, sur vos deux cadrans dont l'ombre fait le tour,
L'aiguille fugitive après qui fuit la vie
S'arrête à la même heure en arrêtant l'amour !

Mais, au pays de l'âme où du moins rien ne change,
En songe laisse-moi te revoir trait par trait ;
De nos illusions faisons un doux échange :
Tu me donnas le rêve, accepte le portrait !

Château de Saint-Point, 20 janvier 1861.

POÉSIES DIVERSES

QUI N'ONT PAS FIGURÉ DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS

DES RECUEILS LYRIQUES DE LAMARTINE

II. — PIÈCES NON DATÉES

LA PERVENCHE

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris !

C'est dans un sentier qui se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut sur l'ombre qu'elle tache
La neige des blancs églantiers.

L'ombre t'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été,
Le rayon les boit goutte à goutte
Sur ton calice velouté.

Une source tout près palpite,
Où s'abreuve le merle noir ;
Il y chante, et moi j'y médite
Souvent de l'aube jusqu'au soir.

O fleur, que tu dirais de choses
A mon amour, si tu retiens
Ce que je dis à lèvres closes
Quand tes yeux me peignent les siens !

LA FENÊTRE

DE LA MAISON PATERNELLE

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux ;
Ses grains dorés, vers la fenêtre,
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte ;
Le vieux cep languit, jaunissant ;
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

A LAURENCE

Es-tu d'Europe ? es-tu d'Asie ?
Es-tu songe ? es-tu poésie ?
Es-tu nature, ou fantaisie,
Ou fantôme, ou réalité ?
Dans tes yeux l'Inde se décèle,
Sur tes cheveux le Nord ruisselle ;

Tout climat a son étincelle
Dans le disque de ta beauté !

Sœur des Psychés, ou fille d'Ève !
Quand ma jeunesse avait sa sève,
C'était sous ces traits que le rêve
M'incarnait en un mille amours ;
Je leur disais : « Je vous adore !
Ne disparaissez pas encore !... »
Mais ils fuyaient avec l'aurore,
Et tu renais avec les jours !

Oh ! pourquoi, divine inconnue,
Pourquoi si tard es-tu venue
Du ciel, de l'air ou de la nue,
Passer et luire devant moi ?
Du regard je t'aurais suivie !
O Dieu ! qui me rendra ma vie ?
Ma part de temps me fut ravie,
Puisque je vécus avant toi.

Jour à jour, d'ivresse en ivresse,
Tu m'aurais conduit comme en laisse,
Sans autre chaîne qu'une tresse,
Depuis l'aube jusqu'au trépas ;
Sur tout l'univers dispersée,
Et dans mille coupes versée,
Ma vie, immobile pensée,
N'eût été qu'un pas sur tes pas !

. . . . . .
. . . . . .

Retour perdu vers l'impossible !
Le Temps sous son aile inflexible

A passé ma vie à son crible,
Ainsi qu'un rude moissonneur ;
Un peu de terre amoncelée
Dira bientôt dans la vallée :
« De ses jours la gerbe est foulée,
Et voilà la part du glaneur ! »

Ces heures, en cercle enchaînées,
Qui dansaient au seuil des années,
Sortent du chœur découronnées,
Et leur aspect se rembrunit ;
La dernière vers moi s'avance,
Et du doigt me montre en silence
La couche où le sommeil commence
Sur un oreiller de granit.

Est-ce l'heure d'ouvrir son âme
A ces songes aux traits de femme,
Qui brûlent d'un poison de flamme
Les yeux d'abord, le cœur après,
Quand des jours l'espace et le nombre
Se borne au petit cercle d'ombre
Que décrit sur un tertre sombre
La flèche d'un jeune cyprès ?

Mais toi, si tu viens jeune encore,
Au bras de l'époux qui t'adore,
Voir une marguerite éclore
De ce gazon qui fleurit tard,
Dis, en marchant sur ma poussière :
« Celui qui dort sous cette pierre
Conserve au ciel, dans sa paupière,
Un rayon qui fut mon regard ! »

ADIEU A GRAZIELLA

Adieu ! mot qu'une larme humecte sur la lèvre ;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour ;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre ;
Mot que l'éternité doit effacer un jour !

Adieu !... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie,
Quand l'homme dit : « Retour ! » et que Dieu dit : « Ja-
[mais ! »
Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi,
Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi !...

Et cependant mon cœur redit à chaque haleine
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas ! qu'un grand adieu !

SUR UNE PAGE

PEINTE D'INSECTES ET DE PLANTES

Insectes bourdonnants, papillons, fleurs ailées ;
Aux touffes des rosiers lianes enroulées ;
Convolvulus tressés aux fils des liserons ;
Pervenches, beaux yeux bleus qui regardez dans l'ombre ;
Nénuphars endormis sur les eaux ; fleurs sans nombre ;
Calices qui noyez les trompes des cirons !

Fruits où mon Dieu parfume avec tant d'abondance
Le pain de ses saisons et de sa providence ;
Figue où brille sur l'œil une larme de miel ;
Pêches qui ressemblez aux pudeurs de la joue ;
Oiseau qui fais reluire un écrin sur ta roue,
Et dont le cou de moire a fixé l'arc-en-ciel !

La main qui vous peignit en confuse guirlande
Devant vos yeux, Seigneur, en étale l'offrande,
Comme on ouvre à vos pieds la gerbe de vos dons.
Vous avez tout produit, contemplez votre ouvrage !
Et nous, dont les besoins sont encore un hommage,
Rendons grâce toujours, et toujours demandons !

L'INSECTE AILÉ

Laisse-moi voler sur tes pas,
Retire ta main enfantine !
Charmant enfant, je ne suis pas
Ce que ta faiblesse imagine.

Je ressemble à ce papillon
Qui, sûr de ses métamorphoses,
Aime à jouer dans le vallon
Autour des enfants ou des roses.

Tu veux me saisir, mais en vain :
Tu saisirais plutôt la flamme.
En jouant j'échappe à ta main ;
Je viens du ciel, je suis une âme.

Je suis une âme à qui des dieux
Le prochain décret se dévoile.
Pour vêtir un corps en ces lieux,
Hier j'ai quitté mon étoile.

A UNE FIANCÉE DE QUINZE ANS

MÉLODIE

Sur ton front, Laurence,
Laisse-moi poser
De l'indifférence
Le chaste baiser.
Si je le prolonge,
Oh ! ne rougis pas !
On s'attache au songe
Qui fuit de nos bras.

Ma lèvre dérange,
Sur tes blonds cheveux,
Le bouquet d'orange
Embaumé de vœux ;
Ta main est promise,
Et l'autel est prêt :
Viens, que je te dise
Mon dernier secret !

J'ai deux fois ton âge,
Ta joue est en fleur ;
Mais ta jeune image
Rajeunit mon cœur.
Toi dans ma paupière,
J'avais dit au Temps :
« Je la vois derrière,
Marche ; moi j'attends. »

Les mots de caresse
Que tu m'épelais,

Ces noms de tendresse
Dont je t'appelais,
Ennui dans l'absence
Et joie au retour,
C'était l'innocence,
Mais c'était l'amour.

Le bonheur qu'on sème,
Hélas ! n'éclôt pas.
Un plus heureux t'aime :
Va, cours dans ses bras.
Cette larme pure
Qui brûle ton front,
O triste parure !
Ses doigts la boiront.

Au rayon d'automne
Trop prompt à fleurir,
L'amandier couronne
Son front, pour mourir.
Tu fus, ô mon rêve,
Ce printemps d'un jour :
Mon cœur, c'est la sève ;
La fleur, mon amour !

LE CADRE

A Mme DE LA CH***

Quel visage oserait se mirer dans la glace
Dont ce cadre embaumé festonne le contour ?
Est-il un front de vierge ou d'ange, que n'efface
La fraîcheur de ces lis qui n'ont vécu qu'un jour ?

Toi seule, oh ! rien que toi ! soit que d'un blanc nuage
La dentelle à ton front colle les plis soyeux,
Soit que tes blonds cheveux encadrent ton visage,
Ou qu'un bleuet fané s'effeuille sur tes yeux.

Brise devant tes traits ton miroir de Venise,
Qui sait les retracer sans pouvoir s'animer ;
Mire-toi dans une âme où l'amour t'éternise :
Pour un miroir vivant, réfléchir c'est aimer !

Mon cœur nourrit aussi de sa sève une chose
Qui fait rêver du ciel, et qui fait dire : Hélas !...
A chaque heure du temps une larme l'arrose :
Quel est son nom ? — Soupir ! — Qu'embaume-t-il ?
[— Tes pas !

SUR L'IMAGE DU CHRIST

ÉCRASANT LE MAL

Tu l'as mal écrasé, Christ, ce reptile immonde
Que toute vérité trouve sur son chemin !
De ses hideux replis il enlace le monde,
Et son dard profond reste aux flancs du genre humain.

Tu nous avais promis que l'horrible vipère
Ne renouerait jamais ses livides tronçons,
Que l'homme serait fils, que le Dieu serait père,
Et que tu paierais seul les terrestres rançons.

Deux mille ans sont passés, et l'homme attend encore :
Ah ! remonte à ton Père, ange de l'avenir,
Et dis-lui que le soir a remplacé l'aurore,
Et que le don céleste est trop lent à venir.

POUR UNE QUÊTE

L'or qu'au plaisir le riche apporte
Ne fait que glisser dans sa main ;
Le pauvre qui veille à la porte
Attend les miettes de ce pain.

Aux sons de nos harpes de fêtes,
Anges, unissez vos accents,
Car tous nos luxes sont des quêtes
Où l'art sollicite les sens.

Jouissez, heureux de la terre,
Dans ce temple à la charité !
Le plaisir est une prière,
Et l'aumône une volupté.

SOUVENIR

A LA PRINCESSE D'ORANGE

Il creusait dans la mer son sillage d'écume,
Le navire grondant qui respire le feu ;
Nous suivions cette côte où le Vésuve fume :
Les cyprès étaient noirs, l'eau verte, le ciel bleu.

Une vague enjouée, en poursuivant la poupe,
Des perles de la mer aspergeait le bateau,
Comme le buis bénit qu'on trempe dans la coupe
Sur le front des passants jette le sel et l'eau.

La nuit d'été, semblable à l'éternelle aurore,
Nous regardait d'en haut avec ses milliers d'yeux ;

Les étoiles, ces fleurs que minuit fait éclore,
Naissaient sous notre doigt dans les jardins des cieux.

Le vaste pont roulait, charmant berceau de femmes ;
On voyait pour dormir leur front se renverser,
Quand, sous leurs coudes blancs, le lit des grandes lames
S'enflait et se creusait, comme pour les bercer.

Le vent sonore et chaud qui soufflait des rivages,
Invisible contact de l'invisible amant,
Écartait les cheveux de ces pâles visages
Que la lune baisait du haut du firmament.

Les unes retenaient leurs muettes haleines ;
Les autres, par des chants, cherchaient à s'assoupir ;
Les plus jeunes pleuraient d'ivresse, urnes trop pleines
Où la tendresse écume et déborde en soupir.

Parmi ce blond essaim de figures pensives,
Mes yeux en suivaient une, accoudée à l'écart,
Dont le front se marbrait de pâleurs fugitives,
Qui sondait plus d'espace et d'éther d'un regard.

L'extase contenue abaissait ses paupières
Sur ses yeux inondés de sa félicité ;
Ses lèvres semblaient dire au Dieu de ses prières :
« Ah ! fais-moi de cette heure une immortalité ! »

Et moi, ce qui gravait ces nuits dans ma mémoire,
Ce n'était pas l'odeur du vent de ces climats,
Les astres, les cyprès, les flots d'or et de moire,
Les groupes de beautés jouant au pied des mâts,

C'était ce front pensif et ce regard sans flamme,
Plus profond que l'abîme, hélas ! et plus amer,
Et ce léger soupir qui soulevait une âme
Pure comme le ciel, grande comme la mer !

LES SAISONS

A M. CABARRUS

Au printemps, les lis des champs filent
Leur tunique aux chastes couleurs ;
Les gouttes que les nuits distillent
Le matin se changent en fleurs.
La terre est un faisceau de tiges
Dont l'odeur donne des vertiges
Qui font délirer tous les sens ;
Les brises folles, les mains pleines,
Portent à Dieu, dans leurs haleines,
Tout ce que ce globe a d'encens.

En été, les feuillages sombres,
Où flottent les chants des oiseaux,
Jettent le voile de leurs ombres
Entre le soleil et les eaux ;
Des sillons les vagues fécondes
Font un océan de leurs ondes,
Où s'entre-choquent les épis ;
Le chaume, en or changeant ses herbes,
Fait un oreiller de ses gerbes
Sous les moissonneurs assoupis.

Ainsi qu'une hôtesse attentive
Après le pain donne le miel,
L'automne à l'homme son convive
Sert tour à tour les fruits du ciel :
Le raisin pend, la figue pleure,
La banane épaissit son beurre,
La cerise luit sous l'émail,
La pêche de duvet se pluche,

Et la grenade, verte ruche,
Ouvre ses rayons de corail.

L'hiver, du lait des neiges neuves
Couvrant les nuageux sommets,
Gonfle ces mamelles des fleuves
D'un suc qui ne tarit jamais.
Le bois mort, ce fruit de décembre,
Tombe du chêne que démembre
La main qui le fit verdoyer,
Et, couvé dans le creux de l'âtre,
Il rallume au souffle du pâtre
Le feu, ce soleil du foyer.

O Providence, ô vaste aumône
Dont tout être est le mendiant !
Vœux et grâce autour de son trône
Montent sans cesse en suppliant.
Quels pleurs ou quels parfums répandre ?...
Hélas ! nous n'avons à te rendre
Rien — que les dons que tu nous fais.
Reçois de toute créature
Ce *Te Deum* de la nature,
Ses misères et tes bienfaits !

UNE FLEUR

MÉLODIE

Cette fleur est pour moi la date d'une année
Que le fleuve du temps a noyée en son cours ;
Vingt fois la même fleur s'est rouverte et fanée
Depuis... Mais celle-là me fait rêver toujours.

C'était un de ces jours que jamais on n'oublie,
Jour de bonheur suprême, hélas ! sans lendemain.
Celle que j'adorais, et qui l'avait cueillie,
Quand le soir fut venu l'effeuilla dans ma main.

« Le soleil est couché ; mais gardons, me dit-elle,
Quelque chose du moins du jour évanoui.
L'heure qui vit s'ouvrir cette fleur sous son aile
Est la même qui vit mon cœur épanoui.

« Nous ne pouvons, hélas ! enchaîner à la rive
Un seul des flots du temps, qu'il soit amer ou doux ;
Mais nous pouvons semer sur l'onde fugitive
Nos débris de bonheur en mémoire de nous ! »

L'homme heureux de Samos [1] aux flots jeta sa bague,
Pour éprouver les dieux et tenter son bonheur ;
Le flot la lui rendit... Nous, jetons à la vague,
A la vague du temps, ce jour et cette fleur !

Et si Dieu nous les rend, même dans l'autre monde,
Rendons grâce à la vie, et disons : « Gloire à lui ! »
Le chemin est bien long, la nuit est bien profonde ;
Mais le ciel n'est pas loin, car l'amour nous a lui !

LA HARPE DES CANTIQUES

Seconde voix du cœur qui pleure.
Larme sonore du saint lieu,
Poésie, harpe intérieure,
Seule langue qui parle à Dieu !

Ce roi de la lyre divine,
A qui le Seigneur en fit don,

1. Polycrate.

Te pressait contre sa poitrine
Pour lui dire : « Grâce », ou : « Pardon ! »

Ah ! sur tes cordes attendries
Toute âme humaine a son accent.
La terre fume quand tu pries ;
Quand tu chantes, le ciel descend !

A UN ANONYME

Ah ! béni soit celui dont l'amitié discrète
Me prodigue ses vœux sans oser se nommer !
Et que ces vœux touchants qu'il adresse au poète
Retombent sur son front, comme des fleurs qu'on jette
Retombent pour nous embaumer !

A M. BEAUCHESNE

Si tu cherches la paix et l'abri pour ton rêve,
Pourquoi bâtir ton nid si près du grand écueil ?
J'aime mieux la maison du pêcheur sur la grève,
Dont la vague en hurlant vient caresser le seuil ;

J'aime mieux la maison du pâtre sous la neige
D'une alpe qui blanchit sous un soleil levant,
Où l'on entend sonner le givre qui l'assiège,
Dont la solive craque et tremble aux coups du vent ;

J'aime mieux cet esquif, maison frêle et flottante
De ces navigateurs étrangers en tout lieu,
Que ces palais minés, moins stables qu'une tente,
Où le bruit des humains couvre ces bruits de Dieu !

A M. AMÉDÉE DE PARSEVAL

Du poète de Stényclare
Si notre âge assoupi retrouvait les accords,
J'irais, je chanterais sur le luth de Pindare
Ou l'hymne du triomphe ou la gloire des morts.

Qu'il est beau de voler dans la noble carrière
Sur la trace de nos soldats !
De suspendre sa lyre au bronze des combats,
Et, dans des tourbillons de flamme et de poussière,
D'exciter leur vertu guerrière,
Ou de chanter la gloire en face du trépas !

La muse aime à planer sur les champs du carnage,
A fouler sous ses pieds des lambeaux d'étendards,
Les membres des héros sur la poussière épars,
Et les tronçons brisés des glaives que leur rage
Semble encor défier de ses derniers regards.

Quel accompagnement sublime
Pour les champs inspirés du barde audacieux,
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,
Ou le cri du coursier que la trompette anime,
Ou le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme
Sous la bombe tombant des cieux !

Fier alors du péril, le poète partage
La sainte gloire du guerrier,
Et cueille, transporté de joie et de courage,
Quelques rameaux sanglants de son même laurier.

Mais mon génie obscur est loin de tant d'audace :
Fuyant la scène des combats,

J'aime mieux, sur les pas de Virgile ou d'Horace,
Dans quelque humble Tibur, comme eux, cachant ma [trace,
Égarer mollement mes pas.

J'aime mieux, du penchant des collines prochaines,
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissants murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux, dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,
Cherchant dès le matin le silence et le frais,
D'un pas inattentif perdre et chercher ma route,
Et, soupirant mes vers dans leurs antres secrets,
Entendre mes pas seuls résonner sous leur voûte,
Ou les pleurs de la nuit distiller goutte à goutte
Du dôme tremblant des forêts.

A Mme DESBORDES-VALMORE

Souvent, sur des mers où se joue
La tempête aux ailes de feu,
Je voyais passer sous ma proue
Le haut mât que le vent secoue,
Et pour qui la vague est un jeu.

Ses voiles ouvertes et pleines
Aspiraient le souffle des flots,
Et ses vigoureuses antennes
Balançaient sur les vertes plaines
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain dans sa carrière
Battait en grondant ses sabords ;

Il la renvoyait en poussière,
Comme un coursier sème en arrière
La blanche écume de son mors.

« Longue course à l'heureux navire ! »
Disais-je. En trois bonds il a fui.
La vaste mer est son empire,
Son horizon n'a que sourire,
Et l'univers est devant lui.

Mais, d'une humble voile sur l'onde
Si je distinguais la blancheur,
Esquif que chaque lame inonde,
Seule demeure qu'ait au monde
Le foyer flottant du pêcheur ;

Lorsqu'au soir sur la vague brune,
La suivant du cœur et de l'œil,
Je m'attachais à sa fortune,
Et priais les vents et la lune
De la défendre de l'écueil ;

Sous une voile, dont l'orage
En lambeaux déroulait les plis,
Je voyais le frêle équipage
Disputer son mât qui surnage
Aux coups des vents et du roulis.

Debout, le père de famille
Labourait les flots divisés,
Le fils manœuvrait, et la fille
Recousait avec son aiguille
La voile ou les filets usés.

Des enfants accroupis sur l'âtre
Soufflaient la cendre du matin ;

Et déjà la flamme bleuâtre
Égayait le couple folâtre
De l'espoir d'un frugal festin.

Appuyée au mât qui chancelle,
Et que sa main tient embrassé,
La mère les couvait de l'aile,
Et suspendait à sa mamelle
Le plus jeune, à son cou bercé.

« Ils n'ont, disais-je, dans la vie
Que cette tente et ces trésors ;
Ces trois planches sont leur patrie,
Et cette terre en vain chérie
Les repousse de tous ses bords !

« En vain de palais et d'ombrage
Ce golfe immense est couronné :
Ils n'ont pour tenir au rivage
Que l'anneau rongé par l'orage
De quelque môle abandonné !

« Ils n'ont pour fortune et pour joie
Que les refrains de leurs couplets,
L'ombre que la voile déploie,
La brise que Dieu leur envoie,
Et ce qui tombe des filets ! »

Cette pauvre barque, ô Valmore !
Est l'image de ton destin.
La vague, d'aurore en aurore,
Comme elle te ballotte encore
Sur un océan incertain !

Tu ne bâtis ton nid d'argile
Que sous le toit du passager ;

Et, comme l'oiseau sans asile,
Tu vas glanant de ville en ville
Les miettes du pain étranger.

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse
L'oiseleur les épargne, et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids !

Mais l'oiseau que ta voix imite
T'a prêté sa plainte et ses chants,
Et plus le vent du nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants !

Du poète c'est le mystère :
Le luthier qui crée une voix
Jette son instrument à terre,
Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts ;

Puis, d'une main que l'art inspire
Rajustant ces fragments meurtris,
Réveille le son et l'admire,
Et trouve une voix à sa lyre,
Plus sonore dans ses débris !...

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort :
L'âme chante dans les tortures,
Et chacune de ses blessures
Lui donne un plus sublime accord.

Sur la lyre où ton front s'appuie
Laisse donc résonner tes pleurs !

L'avenir, du barde est la vie ;
Et les pleurs que la gloire essuie
Sont le seul baume à ses douleurs.

LA CLOCHE

A Mme TASTU

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom !

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah ! c'est que, depuis le baptême,
La cloche au triste tintement

A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement !

C'est qu'au lieu des jeunes prières
Ou du *Te Deum* triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant !

Ainsi, quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais, hélas ! du divin volume
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers.

C'est toujours le même génie,
La même âme, instrument humain ;
Mais avec la même harmonie,
Comme tout pleure sous ta main !

Ah ! pauvre mère ! Ah ! pauvre femme !
On ne trompe pas le malheur.
Les vers sont le timbre de l'âme ;
La voix se brise avec le cœur.

Toujours au sort le chant s'accorde.
Tu veux sourire, en vain : je vois
Une larme sur chaque corde
Et des frissons sur chaque doigt.

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu.
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre ? Il faut un Dieu.

CANTIQUE

SUR LE TORRENT DE TUISY

PRÈS DE BELLEY

I

Qu'as-tu donc vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif,
Pour te cabrer d'horreur dans le ravin qui fume,
Pour te briser hurlant de récif en récif ?
Tes bonds, tes secousses,
Les cris que tu pousses,
Dans leur nid de mousses
Font peur aux oiseaux.
La mère, qui tremble,
Aux branches du tremble,
Appelle et rassemble
Ses petits tout trempés de la poudre des eaux !

II

L'aigle seul, assez fort pour lutter avec l'onde,
Se précipite en bas du sommet du rocher ;
Il se rit de ta peur, il te brave, il te sonde,
Il remonte, il descend comme un hardi nocher.
Son aile intrépide
Bat le roc humide,
Se renverse, et ride
Ton flot, qui s'enfuit ;
L'abîme répète
Le cri qu'il te jette ;
Son duvet reflète
L'éclair de son soleil, qu'il porte dans ta nuit !

III

As-tu donc vu là-haut ton Dieu dans le nuage,
Torrent épouvanté, pour te sauver ainsi ?
Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage ?
Du froid de ses frissons es-tu resté transi ?
Fuis ! c'est ton maître et ton juge ;
Fuis ! c'est le Dieu sans refuge
Qui sécha l'eau du déluge,
Qui refoula le Jourdain ;
Qui, pour ouvrir une route
A son peuple ingrat qui doute,
Prit la mer, et la tint toute
Un jour au creux de sa main !

IV

Tu n'es qu'un élément, mais moi, je suis un homme !
Tu fuis, et moi j'adore, ô stupide torrent !
Quoi ! tu ne sais donc pas le nom dont il se nomme ?
Quoi ! tu ne lis donc pas dans ton flot transparent ?
Moi, je le lis sans nuages
Dans le livre à mille pages
Que la nature et les âges
Déroulent incessamment ;
Dans les syllabes divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament.

V

Ah ! si tu le savais, flot sans yeux et sans âme,
Tu ne t'enfuirais pas avec ces cris d'horreur,

Tu ne te fondrais pas comme l'eau sur la flamme,
Tu ne remplirais pas ces rocs de ta terreur !
Tu courrais, de cime en cime,
De sa gloire grandir l'hymne ;
Tu t'étendrais dans l'abîme
Comme un limpide miroir ;
Et ses anges sur leur plume
Lui feraient monter ta brume
Comme l'encens qu'on allume
Monte en sentant le feu du creux de l'encensoir.

VI

Et des petits oiseaux l'harmonieuse troupe
Aux soupirs de tes bords viendrait s'unir en chœur,
Boirait ta goutte d'eau comme dans une coupe,
Et riderait ton sein d'un battement de cœur.
Ton écume vagabonde,
Le limon, la feuille immonde,
Qui roulent avec ton onde,
Ne terniraient plus tes flots ;
Las de ta fuite insensée,
Ta vague, en sa main bercée,
Serait, comme ma pensée,
Tout lumière au dehors, au dedans tout repos !

VII

Et les enfants viendraient, penchés sur tes eaux vives,
Regarder ce que Dieu sous la vague accomplit,
Et le sacré vieillard qui me guide à tes rives
S'assoirait pour prier sur les fleurs de ton lit,
Et de ses saisons passées
Les images retracées
Feraient jouer ses pensées
Autour de ses cheveux blancs,

Comme, quand l'hiver assiège
Le chaume qui les protège,
On voit dehors, sur la neige,
Au seuil de leurs maisons jouer de blonds enfants !

VIII

Mais tu ne me réponds que par des coups de foudre ;
Tu ne fais que du vent, de l'écume et du bruit ;
Ton flot semble pressé de se réduire en poudre
Et d'échapper au vent dont l'aile te poursuit !
Cours donc où va le tonnerre,
Et le tremblement de terre,
Et l'aigle échappé de l'aire,
Et le coursier qui dit : Va !
Toutes choses insensées,
Par un vague instinct chassées,
Et qui semblent si pressées
D'échapper à Jéhovah !

IX

Mais moi, l'enfant du Père, et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant.
Ce nom chante pour moi dans toute la nature,
Et mon cœur sans repos le sait même en dormant.
Ainsi, fatigué de veille,
L'enfant de chœur, qui sommeille,
Du cierge qu'ourdit l'abeille
Laisse vaciller le feu ;
Sur le parvis qu'il traverse,
En dormant sa main le berce :
La torche en vain se renverse,
La flamme se redresse et monte encore à Dieu !

LE ROSSIGNOL

Que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas ?
Cesse ta plainte importune ;
Silence, ou gémis plus bas !

Tu vois bien qu'elle n'écoute
Ni la cascade, ni toi,
Et qu'elle poursuit sa route
Sans te répondre ; mais moi,

De la fenêtre où je veille,
Tout pensif, à tes accords,
Pendant qu'ici tout sommeille,
Mon âme s'enfuit dehors.

Ah ! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau !
Je sais bien où tu m'appelles ;
Mais regarde ces barreaux !...

Je crois que mes sœurs absentes
T'ont dit là-bas leurs secrets,
Et que les airs que tu chantes
Sont tristes de leurs regrets.

Ah ! dis-moi de leurs nouvelles,
Gris messager de la nuit ;
Sous l'églantier rose ont-elles,
Au printemps, trouvé ton nid ?

Ont-elles penché leur tête
Et jeté leurs cris joyeux

En voyant, tout inquiète,
Ta femelle sur ses œufs ?...

Ont-elles épié l'heure
Où tes petits sont éclos,
Tout près de notre demeure,
Pour jouir de tes sanglots ?

Dis-moi si tu les vois toutes
Folâtrer, comme jadis,
Dans l'herbe où tu bois les gouttes
Qui tombent du paradis.

Dis-moi si le sycomore
Prend ses feuilles de printemps ;
Si ma mère y vient encore
Garder ses jolis enfants ;

Si sa voix qui les appelle
A des accents aussi doux ;
Si la plus petite épelle
Le livre sur ses genoux ;

Si sa harpe, dans la salle,
Fait toujours, à l'unisson,
Tinter, comme une cigale,
Les vitres de la maison ;

Si la source où tu te penches,
Pour boire avant le matin,
Dans le bassin des pervenches,
Jette un sanglot argentin ;

Si ma mère qui l'écoute,
En retenant mal ses pleurs,

De ses yeux mêle une goutte
A l'eau qui pleut sur ses fleurs ;

Et si ma sœur la plus chère,
En regardant le ruisseau,
Voit l'image de son frère
Passer en rêve avec l'eau.

LA ROSE FANÉE

Es-tu tombée au vent qui fait plier la tige,
O rose qui meurs sur mon sein ?
Du tendre rossignol qui sur les fleurs voltige,
Es-tu le nocturne larcin ?

Non, d'une robe, au bal, tu tombas de toi-même
Sous les pas distraits des danseurs,
Dans une nuit d'ivresse, ô triste et pâle emblème
De ces fleurs vivantes, tes sœurs !

Ils foulèrent aux pieds la fleur venant de naître,
Et la danseuse, avec dédain
Se courbant, te jeta pâle par la fenêtre,
Comme un vil débris du jardin.

Mais moi, glaneur d'épis brisés près de la gerbe,
Je te recueillis sur mon cœur,
Pour chercher sous ta feuille, ô fleur morte sur l'herbe,
Une autre ivresse que l'odeur !

Ah ! repose à jamais dans ce sein qui t'abrite,
Rose qui mourus sous ses pas,
Et compte sur ce cœur combien de fois palpite
Un rêve qui ne mourra pas !

L'HIRONDELLE

A Mlle DE VINCY

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Viens reposer ton aile auprès de moi.
Pourquoi me fuir ? c'est un cœur qui t'appelle :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble :
Va, ne crains pas d'y nicher près de moi.
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas isolé comme toi ?

Peut-être, hélas ! du toit qui t'a vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi,
Viens t'abriter au mur de ma fenêtre :
Ne suis-je pas exilé comme toi ?

As-tu besoin de laine pour la couche
De tes petits, frissonnant près de moi ?
J'échaufferai leur duvet sous ma bouche :
N'ai-je pas vu ma mère comme toi ?

Vois-tu là-bas, sur la rive de France,
Le seuil aimé qui s'est ouvert pour moi ?
Va, portes-y le rameau d'espérance :
Ne suis-je pas son oiseau comme toi ?

Ne me plains pas... Ah ! si la tyrannie
De mon pays ferme le seuil pour moi,
Pour retrouver la liberté bannie
N'avons-nous pas notre ciel comme toi ?

LE RETOUR

Vallon rempli de mes accords,
Ruisseau dont mes pleurs troublaient l'onde,
Prés, colline, forêt profonde,
Oiseaux qui chantiez sur ces bords,

Zéphir qu'embaumait son haleine,
Sentiers où sa main tant de fois
M'entraînait à l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène :

Le temps n'est plus ! mon œil glacé,
Qui vous cherche à travers ses larmes,
A vos bords, jadis pleins de charmes,
Redemande en vain le passé !

La terre est pourtant aussi belle,
Le ciel aussi pur que jamais !
Ah ! je le vois, ce que j'aimais,
Ce n'était pas vous, c'était elle !

L'IDÉE ÉTERNELLE

Qu'il est doux pour l'âme qui pense
Et flotte dans l'immensité
Entre le doute et l'espérance,
La lumière et l'obscurité,
De voir une idée éternelle
Luire sans cesse au-dessus d'elle,
Comme une étoile aux feux constants,
La consoler sous ses nuages,
Et lui montrer les doux rivages
Blanchis de l'écume du temps !

A M. TRAMBLY

AUTEUR DE « L'ŒNOLOGIE » [1]

EN LUI OFFRANT LE DEUXIÈME VOLUME
DES « MÉDITATIONS »

Muse aimable, fille d'Horace,
Qui presses dans tes doigts la coupe des festins,
Sur ton front virginal que l'ivresse a de grâce !
Le pampre de nos bords dans tes cheveux s'enlace
Au laurier brillant des Latins.

Peut-être qu'en t'offrant ces vers mouillés de larmes,
L'ombre de ma douleur pourra ternir tes charmes ;
Mais souviens-toi qu'Horace, en chantant le plaisir,
De la mort quelquefois accueillait la pensée,
Et laissait échapper de sa lyre glacée
Un triste et sublime soupir !

Comme pour flatter l'œil, en couronnant son verre,
Sa main voluptueuse entremêlait parfois
Le sombre feuillage du lierre
Aux roses de Pestum qui mouraient sous ses doigts.

1. *L'Œnologie*, poème didactique en quatre chants, suivi de notes historiques.

A M. TRAMBLY

AUTEUR D'UNE ÉPITRE AU POÈTE SENECÉ

NÉ A MACON LE 13 OCTOBRE 1646

De Senecé l'ombre aimable et gentille
Dans ce château, par sa lyre ennobli,
Revint un jour des rives de l'oubli.
Le sombre ennui le reçut à la grille :
Lors il s'enfuit ; puis, se tournant devers
L'humble ermitage où, malgré cent hivers,
Dans tes chansons sa verve encor pétille,
Avec surprise il écouta tes airs :
« Holà ! dit-il, reconnaissant ses vers,
Mon héritier n'est pas de ma famille. »

VERS SUR UN ALBUM

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même :
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts !

VERS

INSCRITS SUR L'ALBUM DE Mlle NODIER

Que pour toi, belle enfant, au printemps de ton âge,
Du livre du destin ce livre soit l'image !

L'amitié par mes mains à tes yeux va l'ouvrir ;
De ses aveux plus tard l'amour va le couvrir :
Puissent-ils, de tes jours écartant tout nuage,
Confondre encor leurs pleurs à la dernière page !

VERS

INSCRITS SUR L'ALBUM DE Mme VICTOR HUGO

Descends sur ce livre enchanté,
Esprit d'amour et d'harmonie !
Descends des yeux de la beauté,
Descends des lèvres du génie !

VERS SUR UN ALBUM

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un regard quelquefois ramène votre cœur !
De votre vie aussi la page est blanche encore ;
Que ne puis-je y graver un seul mot : Le bonheur !

A UNE JEUNE PERSONNE

QUI PRÉDISAIT L'AVENIR

Plein d'un instinct divin de gloire et de tendresse,
Et d'un feu que mon cœur ne pouvait contenir,
J'ai consulté dans ma jeunesse
Des oracles charmants et chers au souvenir :
Plus d'une jeune prophétesse
De l'éclat de ses yeux m'éclaira l'avenir.
Ah ! qu'il est doux d'y lire en ces moments d'ivresse.

Plus tard j'ai mis la main sur les seins palpitants
De ces beautés de marbre, aux regards de sibylles.
Leurs temples sont muets, leurs lèvres immobiles ;
Le passé parle seul dans ces débris du temps !

Aujourd'hui que du soir l'ombre sur moi s'avance,
Je n'interroge plus ; l'oracle a prononcé ;
Et pour moi l'avenir est semblable au passé,
Moins ses erreurs et l'espérance !

En vain, sous le mystère où se cache le sort,
Le regard des humains dans l'avenir s'enfonce,
Le jour, hélas ! dément ce que la veille annonce.
Notre âme se consume en inutile effort ;
Le destin n'a pour tous qu'une même réponse :
L'oubli, le silence et la mort !

Ne soulève donc plus, ô jeune prophétesse,
Le rideau dont la vie aime à s'environner :
Chaque heure apporte un rêve et trompe une promesse,
Ne tresse plus d'erreurs pour nous en couronner !
Mais si tu veux encor qu'à l'oracle on s'adresse,
Ne prédis de bonheur, ô jeune prophétesse,
Que celui que tu peux donner !

RÉPONSE A UN VIEIL AMI

A M. RONOT

Non, le temps en vain accumule
Tant de jours flétris sous mes pas ;
Mon cœur, où tant de feu circule,
Se dépouille et ne vieillit pas.
En vain, dans mon fil qu'il déroule,
Le sort mêle joie et malheurs ;

En vain mon eau pure s'écoule
Avec l'amertume des pleurs ;
En vain le gazon que je foule,
La feuille qui sous mon pied roule,
Me renouvelant mes douleurs,
Me disent d'oublier la foule
Pour chercher ce que j'aime ailleurs !
Quand je revois ce doux rivage
Où pour mon âme tout est voix,
Où chaque murmure des bois,
Où chaque flot, chaque nuage,
Sont un regret, sont une image,
Sont un entretien d'autrefois,
L'amitié, ce soleil de l'âme,
Me ranimant de sa chaleur,
Fond ma neige à sa tiède flamme
Et me rend le printemps du cœur !
Oui, tu dis vrai : ce cœur écoute
Le triste charme de ces vers ;
Tant qu'il restera sur ma route
Quelques-uns de ces êtres chers,
Comme ces arbres dont la voûte
Verdit la neige des hivers,
Aux vieux amis qui m'ont vu naître
Mon cœur ne saurait se fermer,
Toujours vieux pour les reconnaître,
Toujours jeune pour les aimer.

A UN POÈTE ANGLAIS

QUI AVAIT TRADUIT UNE HARMONIE

Comme l'onde limpide où flottent nos images,
En les réfléchissant, embellit ses rivages ;
Comme l'écho caché dans l'ombre de ses bois,

En nous la répétant adoucit notre voix :
Ainsi, dans les flots purs de sa riche harmonie,
Ta muse, en le flattant, réfléchit mon génie ;
Ainsi ta jeune lyre adoucit mes concerts,
Et, trompé par ta voix, je m'admire en tes vers.

A REGALDI

Tes vers jaillissent, les miens coulent :
Dieu leur fit un lit différent.
Les miens dorment, et les tiens roulent :
Je suis le lac, toi le torrent !

A UNE JEUNE POLONAISE

Mlle MICHATOWSKA

Le cygne dans son lac contemple son image,
L'éclair se réfléchit dans sa propre clarté,
Le ciel dans l'Océan, et Dieu dans son ouvrage,
Et nous dans la postérité ;

Dans la postérité, froide et pâle interprète,
Miroir terne et glacé comme vos lacs du Nord !
Qu'importe son éclat et son prisme au poète ?
Il ne réfléchit que la mort !

Mais dans un cœur vivant se contempler soi-même ;
Mais dans l'œil d'une vierge, où l'amitié vous luit,
Découvrir tout à coup un regard qui vous aime,
Comme une étoile dans la nuit ;

Mais se dire : « Au milieu de la tempête humaine,
Dans un point lumineux de l'immense horizon,

Contre la calomnie et l'injure et la haine
Il est un abri pour mon nom ;

« Il est au moins un cœur où ma harpe résonne,
Où mes soupirs secrets comme au ciel sont compris,
Où ma voix retentit, où mon âme rayonne :
Ah ! du barde voilà le prix ! »

Mon asile et ma gloire, à moi, sont dans ton âme.
Qu'importe si le temps de nos chants est vainqueur
Vivre même inconnu dans un songe de femme,
Avoir un écho dans son cœur ;

Mystérieux témoin de ses larmes versées,
Sentir battre en son cœur le soupir comprimé ;
Avoir, comme un ami, sa part dans ses pensées,
Par ses lèvres être nommé ;

Le jour, la suivre seul dans les bois, sur la grève ;
De sa lampe, la nuit, prolonger la clarté ;
Être le nom qu'elle aime ou l'ombre qu'elle rêve :
Voilà mon immortalité !

IMPROVISATION

SUR LE BATEAU A VAPEUR DU RHONE

Demande, ô voyageur, pour descendre la vie,
Ce que m'offre ce fleuve en descendant son cours :
Une route facile au gré des flots suivie,
Un rivage qui change au gré de ton envie,
Un flot calme, un ciel pur, un vent tiède, et des jours
Que le soleil fait longs, que le plaisir fait courts !

A DE JEUNES AMÉRICAINES

Pour traverser les flots de la mer monotone
Quand vous quittez le seuil de ma froide maison,
J'en vois partir aussi sur l'aile de l'automne
Une hirondelle, oiseau qui change de saison.

Au retour du soleil, je la verrai sans doute
Vers mon manoir du nord retrouver son chemin :
Vous, le flot pour jamais efface votre route,
Hirondelle d'un soir qui n'a pas dit : « Demain ! »

INSCRIPTION

POUR UNE MAISON DE CAMPAGNE

Veux-tu sans règle et sans équerre
Orienter ta ruche à miel ?
Ouvre ta porte sur la terre,
Et ta fenêtre sur le ciel.

SUR UN ALBUM

Oh ! grâce à toi, page discrète,
Solitude offerte à mes vers,
Où pourrait chanter le poète
Lassé des bruits de l'univers !

Ton blanc vélin qui les recueille,
Et qui les suspend dans leur vol,
Sera pour eux ce qu'est la feuille
Où se cache le rossignol.

Loin des regards sa voix s'épanche
Entre un crépuscule et la nuit ;
Mais si l'on écarte la branche,
C'en est fait, le chantre s'enfuit !

Il va chanter sous d'autres voûtes
Pour des ingrats et pour des sourds :
Ah ! s'il savait que tu l'écoutes,
C'est là qu'il chanterait toujours !

IMPROVISATION

A SAINT-GAUDENS

EN RECEVANT UNE SÉRÉNADE

J'ai rêvé cette nuit qu'une vague harmonie,
Dont les esprits de l'air auraient été jaloux,
Enchantait mon sommeil, calmait mon insomnie ;
Et je disais en moi : « Dieu ! que ce rêve est doux ! »
Un rêve ? Ah ! pardonnez ! mon erreur est finie.
De l'hospitalité c'était le doux génie :
Je n'avais rien rêvé, j'avais dormi chez vous.

L'ÉTOILE

SUR UN PORTRAIT DE JULIA

Étoile du matin, mon espoir et ma joie,
Lève-toi dans ta grâce et ta sérénité !
Que ce beau front voilé sous ses boucles de soie
Répande autour de nous un peu de ta clarté !

Sur tes traits enfantins la vie a tous ses charmes :
Ces lèvres de corail ne s'ouvrent qu'au baiser,

Et l'œil y cherche en vain ce sentier que les larmes
Sur toute joue, hélas ! doivent un jour creuser.

Heureux qui peut se dire, en contemplant cet âge :
Douce enfant de mon cœur, voilà ce que je fus !
Mon bonheur dura peu ; mais j'en revois l'image
Dans l'âme et dans les traits que je chéris le plus !

RÉPONSE

On dit qu'en vers harmonieux,
Dans un prophétique délire,
Tu vantes l'éclat de mes yeux,
Mes cheveux, jouets du zéphire,
Et ma grâce, et ce doux sourire
Que l'enfance a reçu des cieux
Pour assurer son doux empire.
Que tes chants sont délicieux !
Que j'aimerais à les redire !
C'est donc là la langue des dieux !
Ah ! je vais, pour l'entendre mieux,
Apprendre moi-même à les lire.
Mais on dit aussi que tes vers
Sont un piège pour mon enfance,
Qu'il faut prolonger l'ignorance
Dont nos premiers ans sont couverts,
Et s'embellir sans qu'on y pense ;
Que l'innocence est un trésor,
La modestie un diadème,
Et qu'aux yeux du monde qui l'aime
Beauté qui s'ignore soi-même
En est cent fois plus belle encor.
Cependant de ton doux hommage
Mon cœur enfant se sent flatté :
L'encens nous enivre à tout âge,

Est-ce plaisir ou vanité ?
Mais par ta muse présenté
Il nous plaît encor davantage.
Un jour, quand sous ses blancs frimas
Le temps aura blanchi ta tête,
Je verrai si tu fus prophète
En me promettant tant d'appas ;
Et, payant ton heureux présage
D'un regard de mes yeux charmants,
Je dirai quand j'aurai quinze ans :
Il me chantait avant le temps,
Je le trouve aimable à tout âge.

A IDA [1]

Est-il une langue pareille
A celle qui charme nos sens,
Quand de tes suaves accents
Ta voix enivre mon oreille ?

A l'amour prêta-t-on jamais
Plus de délire ou plus de charmes,
A la passion plus de larmes,
A la volupté plus d'attraits ?

Je disais... Dans un long silence
S'éteignent ses divins accords,
Et, pleine de divins transports,
Ida sur la scène s'élance.

Le voile de ses blonds cheveux
Roule en désordre sur sa joue,

1. Madame la comtesse Ida de Bombelles. (Voyez *Harmonies*, livre II.)

Mais son beau front, qui les secoue,
Loin d'elle en rejette les nœuds.

Son haleine abaisse et soulève
Un sein qui palpite d'amour,
Et vers le céleste séjour
Sa paupière humide s'élève.

Ses bras tombent sans mouvement,
Ses doigts amollis s'entrelacent,
Et sur ses genoux qui s'effacent
Son corps fléchit languissamment.

Le désespoir de Madeleine
Sur ses traits semble respirer ;
Elle pleure, tout va pleurer...
Mais un geste a changé la scène.

Ses bras arrondis en berceau
Se recourbent vers sa poitrine,
Son front chargé d'amour s'incline
Pour contempler son doux fardeau :

C'est la Vierge dont l'œil admire
Sur son sein son fils endormi ;
Sa lèvre sourit à demi
Aux lèvres qu'elle voit sourire.

De ses traits la chaste candeur
Nous révèle un divin mystère :
C'est la passion d'une mère,
D'une vierge c'est la pudeur.

Adorez !... Mais non, plus rapide
Que l'œil sur sa trace emporté,
C'est la mère de la beauté
Qui triomphe aux bosquets de Gnide !

FUYONS, MON AME...

Fuyons, mon âme, au fond des solitudes,
Fuyons ce monde infidèle ou pervers,
Et secouons, au seuil de ces déserts,
Espoir, amour, désirs, inquiétudes,
Poussière, hélas ! dont nos pieds sont couverts !

Voici des bois, des rochers et des plages
Que la nature a formés de ses mains !
Les seuls torrents ont creusé ces chemins,
L'écume seule aborde ces rivages
Que n'ont jamais foulés des pieds humains !

Là, cherche enfin ton repos en toi-même.
De ton bonheur les songes furent courts !
Loin de ces bords chasse-les pour toujours ;
N'aime plus rien que ce doux ciel qui t'aime,
Au soleil seul demande tes beaux jours !

Au cœur blessé la nature est si douce !
La solitude est la part du malheur.
Déjà le calme est rentré dans mon cœur,
Déjà ma vie a repris sans secousse
Son cours qu'avait suspendu la douleur !

A LA CROIX

Quand tu viendras sur les nuages,
Au jour que ton père a promis,
Juger les peuples et les âges,
Tous dans leur poussière endormis,

Que ce cri conjure ta foudre !
Avant de frapper ou d'absoudre,
De mes paroles souviens-toi !
Du siècle où ma cendre repose,
O Christ, sépare bien ma cause !
Que chacun réponde pour soi !

Je fus homme : insecte éphémère,
Pétri de misère et d'orgueil,
Pécheur dès le sein de ma mère,
Et chancelant jusqu'au cercueil ;
Entre la lumière et le doute
Perdant et retrouvant ma route,
Incertain de ce que je crois,
Comme l'apôtre sans mémoire,
Reniant mon maître au prétoire,
Et le confessant sur la croix !

Mais cet être, honteux mélange
De splendeur et d'obscurité,
N'étouffa jamais dans la fange
Son levain d'immortalité.
Je ne sais quel instinct céleste,
Dernière étincelle qui reste
Quand la vertu s'éteint en nous,
Vivait en moi malgré moi-même,
Comme cette lampe suprême
Que gardait la vierge à l'époux.

HYMNE

Lorsque mon cœur, noyé dans des flots d'amertume,
S'agite en moi, grossi de pleurs lents à couler,
Comme une mer qui s'enfle et jette son écume
Sur le sable désert où Dieu la fait rouler,

Mon cœur cherche une voix pour gémir avec elle !
Les flots en ont, les vents aussi ; mais l'homme, hélas !
Il n'a qu'un triste écho de sa plainte immortelle
Qui résonne en lui-même et ne console pas.

SUR UN ALBUM

Dans ce cimetière de gloire,
Vous voulez ma cendre. A quoi bon ?
Pendant que j'inscris ma mémoire
Le temps pulvérise mon nom.

LAMARTINE.

Si le temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,
Qu'il daigne, sur les vers que j'ose encore écrire,
Jeter un peu de cette poudre-là !

BÉRANGER.

SUR UN ALBUM

OU M. DE CHATEAUBRIAND AVAIT SIGNÉ SON NOM

Comment signer un nom sous ce rayon de gloire ?
C'est d'une ombre immortelle abriter sa mémoire.

A L'ILE MAURICE

De l'amour du pays quand mon âme guérie
Cherche une île où le sort aurait moins de rigueur,
Je songe à toi, Maurice, et je dis : la patrie
N'est ni l'air, ni le ciel, ni le sol, c'est le cœur !

A Mme ...

Je ne fis qu'entrevoir en passant ton visage.
Mon œil depuis ce jour reste ébloui de toi :
Je plains le flot du Rhône où se peint ton image ;
Il la perd en fuyant, je l'emporte avec moi.

A UNE MÈRE QUI AVAIT PERDU SON ENFANT

O mère, courbez-vous sous cette main divine,
Même quand de la vie elle fauche les fleurs !
Car elle arrache l'herbe, et laisse la racine
Pour déchirer nos seins et refleurir ailleurs !

SUR UN ALBUM

Signez-moi, dites-vous, le nom dont on vous nomme,
Pour qu'en mon souvenir il demeure immortel.
Mon nom ? Je le veux bien, mais dites-moi lequel ?
Est-ce celui du corps ? il périt avec l'homme ;
Est-ce celui de l'âme ? on ne le sait qu'au ciel.

LE ROI DAVID

POUR UNE PAGE STYLE MOYEN AGE

Seconde voix du cœur qui pleure,
Larme sonore du saint lieu,
Poésie, harpe intérieure,
Seule langue qui parle à Dieu !

Ce roi de la lyre divine,
A qui le Seigneur en fit don,
Te pressait contre sa poitrine
Pour lui dire grâce ou pardon !

Ah ! sur tes cordes attendries
Toute âme humaine a son accent :
La terre fume quand tu pries,
Quand tu chantes le ciel descend.

A Mme RISTORI

Toi qu'au tragique Arno la riche France envie,
Tu rends au grand Toscan [1] plus que tu ne lui dois ;
Si Dieu le fit poète, il te fit poésie ;
Du timbre de ton cœur la scène a fait sa voix.

Dites, vous qui pleurez, lequel est le poète,
De celui qui nota sous son doigt ces accents,
Ou de celle qui prend sur la page muette
Ces fantômes sans corps et leur prête des sens ?

C'est lui ! c'est toi ! c'est vous ! Vous n'êtes pas deux [âmes !
La gloire en vous nommant vous doit l'égalité :
Tu donnes de ton sang aux ombres de ses drames,
Et ce sang t'associe à l'immortalité.

Le drame est l'instrument où dort la lettre morte.
C'est en vain qu'il contient tous les accords humains ;

1. Alfieri.

Il faut, pour que la joie ou la douleur en sorte,
Que le clavier du cœur soit frappé par tes mains.

Le marbre de Memnon sentait, bien qu'il fût pierre ;
Mais son âme, ô soleil, n'était que ta chaleur !
Nous pleurons, mais, avant de mouiller la paupière,
Ces larmes de nos yeux ont coulé de ton cœur !

POUR UNE FONTAINE

Sachons nous contenter de l'eau qui nous abreuve ;
Pour qui boit à sa soif la goutte vaut un fleuve.

TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE

DE L'ŒUVRE LYRIQUE DE LAMARTINE CONTENUE EN ENTIER DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE CETTE ÉDITION.

Les *Premières Méditations* sont indiquées par P. M. Les *Nouvelles Méditations* par N. M. Les *Harmonies Poétiques* par H. P. Les *Recueillements Poétiques* par R. P. Les *Poésies diverses*, non comprises dans les premières éditions de ces 3 recueils, par P. D.

A

Abbaye de Vallombreuse (L'), H. P., t. II, p. 57.
Académie de Marseille (Hommage à l'), R. P., t. III, p. 143.
Adieu, P. M., t. I, p. 67.
Adieux au collège de Belley, P. D., t. III, p. 241.
Adieux à la mer, N. M., t. I, p. 190.
Adieux à la Poésie, N. M., t. I, p. 214.
Adolphe Dumas (Épître à M.), R. P., t. III, p. 58.
Aimé Martin (A mon ami), P. D., t. III, p. 280.
Album (Vers sur un), P. D., t. III, p. 363.
Album (Vers sur un), P. D., t. III, p. 364.
Album (Vers sur un), P. D., t. III, p. 369.
Album (Vers sur un), P. D., t. III, p. 376.
Album de Mlle Nodier (Vers sur l'), P. D., t. III, p. 363.
Album de Mme Victor Hugo (Vers sur l'), P. D., t. III, p. 364.
Alix de V... (A), R. P., t. III, p. 13.
Alphonse Karr, jardinier (Lettre à), R. P., t. III, p. 174.
Amédée de Parseval (A), P. D., t. III, p. 346.
Ame présente à Dieu (La lampe dans le Temple ou l'), H. P., t. II, p. 20.
Américaines (A de jeunes), P. D., t. III, p. 369.
Amitié de Femme, R. P., t. III, p. 33.

Ange (L'), N. M., t. I, p. 154.
Ange de la Terre après la destruction du globe (Hymne de l'), H. P., t. II, p. 226.
Anio (La perte de l'), H. P., t. II, p. 71.
Angoulême (Sur un don de la duchesse d'), P. D., t. III, p. 288.
Anonyme (A un), P. D., t. III, p. 345.
Apparition, N. M., t. I, p. 201.
Apparition de l'ombre de Samuel, N. M., t. I, p. 176.
Arabe (A une jeune fille), R. P., t. III, p. 153.
Angelica (A), R. P., t. III, p. 70.
Augusta (A), R. P., t III, p. 71.
Automne (L'), P. M., t. I, p. 80.

B

Bavière (Au Prince royal de), P. D., t. III, p. 272.
Beauchesne (A M.), P. D., t. III, p. 345.
Bénédiction de Dieu dans la solitude, H. P., t. II, p. 23.
Bonaparte, N. M., t. II, p. 114.
Bourges (Sur la cathédrale de), P. D., t. III, p. 320.
Branche d'amandier (La), N. M., t. I, p. 143.
Brièveté de l'Homme (Éternité de la Nature), H. P., t. II, p. 235.
Broglie (cantique sur la mort de la duchesse de), R. P., t. III, p. 3.
Bruys d'Omilly (A M. Léon), P. D., t. III, p. 273.

C

Cachez-vous quelquefois..., P. D., t. III, p. 288.
Cadre (Le), P. D., t. III, p. 338.
Cantate pour les Enfants d'une maison de charité, H. P., t. II, p. 193.
Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie, R. P., t. III, p. 3.
Cantique sur un rayon de soleil, R. P., t. III, p. 52.
Cantique sur le torrent de Tuisy, P. D., t. III, p. 353.
Casimir Delavigne (A M.), R. P., t. III, p. 111.
Celui qui créa la nature, P. D., t. III, p. 287.
Cassas (Sur le portrait de Mme), P. D., t. III, p. 324.
Chant d'amour, N. M., t. I, p. 203.
Chants lyriques de Saül, P. M., t. II, p. 61.
Charité (La), hymne oriental, P. D., t. III, p. 310.
Charles Nodier (A), P. D., t. III, p. 258.
Chêne, suite de Jéhovah (Le), H. P., t. III, p. 103.
Chrétien mourant (Le), P. M., t. I, p. 73.
Chrétiens dans les temps d'épreuves (Aux), H. P., t. II, p. 29.
Christ (Hymne au), H. P., t. II, p. 156.
Christ écrasant le Mal (Sur l'image du), P. D., t. III, p. 339.
Chute du Rhin à Laufen (La), R. P., t. III, p. 157.

Cloche (La), à Mme Tastu, P. D., t. III, p. 351.
Cloche du Village (La), R. P., t. III, p. 103.
Colombe (A la), P. D., t. III, p. 268.
Comte d'Orsay (Stances au), R. P., t. III, p. 237.
Consolation, N. M., t. I, p. 160.
Consolation (Une larme ou), H. P., t. II, p. 43.
Contre la peine de mort, R. P., t. III, p. 220.
Conversation (Épître à Sainte-Beuve ou), H. P., t. II, p. 169.
Coquillage au bord de la mer (Le), P. D., t. III, p. 301.
Cri de l'âme (Le), H. P., t. II, p. 149.
Cri de charité (Le), P. D., t. III, p. 279.
Croix (A la), P. D., t. III, p. 375.
Crucifix (Le), N. M., t. I, p. 194.
Curé de village (A un), R. P., t. III, p. 29.

D

Delphine Gay (A Mlle), R. P., t. III, p. 126.
Desbordes-Valmore (A Mme), P. D., t. III, p. 347.
Désert (Le), R. P., t. III, p. 193.
Désespoir (Le), P. M., t. I, p. 24.
Désir, H. P., t. II, p. 128.
Destruction du globe (Hymne de l'Ange de la Terre après la), H. P., t. II, p. 226.
Dieu, P. M., t. I, p. 74.
Douleur (Hymne à la), H. P., t. II, p. 93.
Duchesse de R... sur son album, (A la), R. P., t. III, p. 25.

E

El*** (A), N. M., t. I. p. 144.
Élégie, N. M., t. I, p. 146.
Elvire (A), P. M., t. I, p. 91.
Encore un Hymne, H. P., t. II, p. 135.
Enfant à son réveil (Hymne de l'), H. P., t. II, p. 33.
Enfant, fille du poète (A une), P. D., t. III, p. 271.
Enfant, Henry Lyte (A un), P. D., t. III, p. 323.
Enthousiasme (L'), P. M., t. I, p. 36.
Épitaphe pour Mme Malibran, P. D., t. III, p. 308.
Épitaphe des prisonniers français morts en Angleterre, R. P., t. III, p. 35.
Ermitage de Jean-Jacques (Vers écrits à l'), R. P., t. III, p. 88.
Esprit de Dieu (L'), N. M., t. I, p. 105.
Esprits des Fleurs (Les), P. D., t. III, p. 317.
Esprit-Saint (A l'), H. P., t. II, p. 274.
Éternité de la nature, brièveté de l'homme, H. P., t. II, p. 235.
Étoile (L') Sur un portrait de Julia, et réponse, P. D., t. III, p. 370.
Étoiles (Les), N. M., t. I, p. 120.

F

Fanny de Virieu (A Mlle), P. D., t. III, p. 246.
Femme (La), R. P., t. III, p. 99.
Fenêtre de la maison pater-

nelle (La), P. D., t. III, p. 332.
Ferrare, au cachot du Tasse, P. D., t. III, p. 302.
Fiancée de quinze ans (A une), P. D., t. III, p. 337.
Fille du pêcheur (La), R. P., t. III, p. 167.
Fleur (Une), mélodie, P. D., t. III, p. 343.
Fleurs (Les), P. D., t. III, p. 276.
Fleur des Eaux (La), P. D., t. III, p. 308.
Fleur séchée dans un album (A une), P. D., t. III, p. 267.
Fleurs sur l'autel (Les), P. D., t. III, p. 311.
Foi (La), P. M., t. I, p. 50.
Fontaine (Pour une), P. D., t. III, p. 379.
Fontenay (A M. le Cte de), P. D., t. III, p. 327.
Foraz (A Mlle Camille de), P. D., t. III, p. 327.

G

Génie (Le), à M. de Bonald, P. D., t III, p. 242.
Génie dans l'obscurité (Le), H. P., t. II, p. 178.
Genoude (Aux enfants de Mme de), R. P., t. III, p. 165.
Genoude sur son ordination (A M. de), R. P., t. III, p. 14.
Gérard (A M.), P. D., t. III, p. 276.
Gloire (La), P. M., t. I, p. 42.
Golfe de Baïa (Le), P. M., t. I, p. 56.
Golfe de Gênes (Poésie, ou Paysage dans le), H. P., t. II, p. 46.
Grande-Chartreuse (Improvisé à la), N. M., t. I, p. 212.
Graziella (Adieux à), P. D., t. III, p. 335.
Grillon (Le), P. D., t. III, p. 303.
Guillemardet (A Félix), R. P., t. III, p. 36.
Guirlande de fleurs peintes (Sur une), P. D., t. III, p. 315.

H

Harpe des Cantiques (La), P. D., t. III, p. 345.
Hirondelle (L'), P. D., t. III, p. 360.
Homme, à lord Byron (L'), P. M., t. I, p. 5.
Huber de Lisle (A Mme), P. D., t. III, p. 322.
Humanité, suite de Jéhovah (L'), H. P., t. II, p. 108.
Hymne, P. D., t. III, p. 376.

I

Ida (A), P. D., t. III, p. 372.
Idéal (L') sur une page représentant des génies enfants, P. D., t. III, p. 266.
Idée de Dieu, suite de Jéhovah (L'), H. P., t. II, p. 115.
Idée éternelle (L'), P. D., t. III, p. 361.
Image du Christ écrasant le mal (Sur l'), P. D., t. III, p. 339.
Immortalité (L'), P. M., t. I, p. 16.
Impressions du matin et du soir, H. P., t. II, p. 89.
Improvisation sur le bateau

à vapeur du Rhône, P. D., t. III, p. 368.
Improvisation à Saint-Gaudens, P. D., t. III, p. 370.
Improvisé à la Grande-Chartreuse, N. M., t. I, p. 212.
Indigent (Prière de l'), P. D., t. III, p. 314.
Infini dans les cieux (L'), H. P., t. II, p. 76.
Ingratitude des Peuples (Sur l'), P. D., t. III, p. 261.
Inscription pour une maison de campagne, P. D., t. III, p. 369.
Inscription pour un pavillon dans un parc, P. D., t. III, p. 261.
Insecte ailé (L'), P. D., t. III, p. 336.
Invocation, P. M., t. I, p. 49.
Invocation, H. P., t. II, p. 3.
Invocation pour les Grecs, H. P., t. II, p. 209.
Ischia, N. M., t. I, p. 139.
Isolement (L'), P. M., t. I, p. 3.

J

Jéhovah, ou l'idée de Dieu, H. P., t. II, p. 96.
Jeune fille arabe (A une), R. P., t. III, p. 153.
Jeune Fille qui me demandait de mes cheveux (A une), R. P., t. III, p. 68.
Jeune Fille qui racontait un rêve (A une), P. D., t. III, p. 316.
Jeune Fille poète (A une), R. P., t. III, p. 46.
Jeune Fille (A une), P. D., t. III, p. 326.
Jeune personne qui prédisait l'avenir (A une), P. D., t. III, p. 364.

L

Lac (Le), P. M., t. I, p. 39.
Lampe du Temple (La), H. P., t. II, p. 20.
Larme, ou Consolation (Une), H. P., t. II, p. 43.
Laurence (A), P. D., t. III, p. 332.
Lézard sur les ruines de Rome (Le), P. D., t. III, p. 312.
Liberté, ou une nuit à Rome (La), N. M., t. I, p. 185.
Lis du golfe de Santa Restituta (Le), P. D., t. III, p. 299.
Liseron (Le), R. P., t. III, p. 319.
Lord Byron (L'Homme, à), P. M., t. I, p. 5.

M

Madame X***, qui fondait une salle d'asile (A), R. P., t. III, p. 19.
Mademoiselle B*** (A), musique, P. D., t. III, p. 320.
Malibran (Épitaphe pour Mme), P. D., t. III, p. 308.
Marseillaise de la Paix (La), R. P., t. III, p. 232.
Matin (Hymne du), H. P., t. II, p. 12.
Maurice (A l'île), P. D., t. III, p. 376.
Mère (A une), P. D., t. III, p. 377.
Milly, ou la Terre natale, H. P., t. II, p. 139.
Moldave (A une jeune), R. P., t. III, p. 27.

Mon âme est triste jusqu'à la mort (Novissima Verba, ou), H. P., t. II, p. 245.
Mont-Blanc, sur un paysage de M. Calame (Le), P. D., t. III, p. 321.
Mort (Hymne de la), H. P., t. II, p. 203.
Mort de Jonathas (La), H. P. t. II, p. 265.
Moulin de Milly (Le), P. D., t. III, p. 305.
Musique (A Mlle B.), P. D., t. III, p. 320.
Musset (A M. de), P. D., t. III, p. 282.

N

Naissance du duc de Bordeaux (La), P. D., t. III, p. 253.
Némésis (Réponse à), R. P., t. III, p. 228.
Nom (Un), R. P., t. III, p. 123.
Novissima Verba, ou Mon âme est triste jusqu'à la mort, H. P., t. II, p. 245.
Nuit (Hymne de la), H. P., t. II, p. 8.

O

Occident (L'), H. P., t. II, p. 69.
Ode, P. M., t. I, p. 93.
Oiseaux (Les), P. D., t. III, p. 300.
Ombre de Samuel (L'apparition de l'), N. M., t. I, p. 176.
Orsay (Au comte d'), R. P., t. III, p. 237.

P

Page peinte (Sur une), P. D., t. III, p. 335.
Papillon (Le), N. M., t. I, p. 125.
Passé (Le), N. M., t. I, p. 126.
Pasteur et le Pêcheur (Le), P. D., t. III, p. 258.
Pavots (Les), P. D., t. III, p. 314.
Paysage dans le golfe de Gênes (Poésie ou), H. P., t. II, p. 46.
Peine de mort (Contre la), R. P., t. III, p. 220.
Pensée des Morts, H. P., t. II, p. 61.
Pensées en voyage, R. P., t. III, p. 148.
Perte de l'Anio (La), H. P., t. II, p. 71.
Pervenche (La), P. D., t. III, p. 331.
Philosophie, P. M., t. I, p. 98.
Poésie, ou Paysage dans le golfe de Gênes, H. P., t. II, p. 46.
Poésie sacrée (La), P. M., t. I, p. 82.
Poète anglais (A un), P. D., t. III, p. 366.
Poète mourant (Le), N. M., t. I, p. 148.
Polonaise (A une jeune), P. D., t. III, p. 367.
Pourquoi mon âme est-elle triste ? H. P., t. II, p. 180
Préludes (Les) , N. M., t. I, p. 163.
Premier jour de l'année (Pour le) H. P., t. II, p. 216.
Premier regret (Le), H. P., t. II, p. 239.
Prière (La), P. M., t. I, p. 45.

Prière de femme (La), P. D., t. III, p. 289.
Providence de l'Homme (La), P. M., t. I, p. 29.

Q

Quête (Pour une), P. D., t. III, p. 340.

R

Raphaël, R. P., t. III, p. 172.
Rayon de soleil (Cantique sur un), R. P., t. III, p. 52.
Réflexion, R. P., t. III, p. 160.
Régaldi (A), P. D., t. III, p. 367.
Ressouvenir du lac Léman, P. D., t. III, p. 291.
Réponse à l'Étoile, sous le nom de Julia, P. D., t. III, p. 371.
Retour (Le), P. D., t. III, p. 361.
Retour (Le), H. P., t. II, p. 151.
Retraite (La), P. D., t. III, p. 251.
Retraite (La), H. P., t. II, p. 188.
Révolutions (Les), R. P., t. III, p. 209.
Ristori (A Mme) P. D., t. III, p. 378.
Roi David (Le), P. D., t. III, p. 377.
Rose fanée (La), P. D., t. III, p. 359.
Roses sous la neige (Sur des), P. D., t. III, p. 318.
Rossignol (Au), H. P., t. II, p. 223.
Rossignol (Le), P. D., t. III, p. 357.
Ruscas (A Mme), P. D., t. III, p. 326.

S

Sagesse (La), N. M., t. I, p. 198.
Sainte-Beuve (Épître à), ou Conversation, H. P., t. II, p. 169.
Saisons (Les), P. D., t. III, p. 342.
Salut à l'île d'Ischia, P. D., t. III, p. 290.
Sapho, N. M., t. I, p. 108.
Saül (Chants lyriques de), P. M., t. I, p. 61.
Semaine-Sainte à la Roche-Guyon, P. M., t. I, p. 70.
Soir (Le), P. M., t. I, p. 14.
Soir dans les Temples (Hymne du), H. P., t. II, p. 36.
Soleil (Hymne au), P. M., t. I, p. 65.
Solitaire (Le), H. P., t. II, p. 232.
Solitude (La), N. M., t. I, p. 135.
Souffle de mon printemps..., P. D., t. III, p. 269.
Source dans les bois d'Urcy (La), H. P., t. II, p. 83.
Souvenir, P. M., t. I, p. 33.
Souvenir (A la princesse d'Orange), P. D., t. III, p. 340.
Souvenir d'enfance, ou la Vie cachée, H. P., t. II, p. 118.
Sultan, le cheval arabe, P. D., t. III, p. 277.
Stances, N. M., t. I, p. 183.

T

Temple (Le), P. M., t. I, p. 59.
Toast aux Gallois et aux Bretons, R. P., t. III, p. 42.
Tombeau de David (Le), R. P., t. III, p. 72.

Tombeau d'une mère (Le), H. P., t. II, p. 175.
Trambly (A M.), P. D., t. III, p. 362.
Trambly (A M.), P. D., t. III, p. 363.
Tristesse, N. M., t. I, p. 133.
Tristesse (La), H. P., t. II, p. 221.
Trophée d'armes orientales (Le), R. P., t. III, p. 156.

U

Utopie, R. P., t. III, p. 89.

V

Vallombreuse (L'abbaye de), H. P., t. II, p. 57.
Vallon (Le), P. M., t. I, p. 21.
Vers écrits à l'Ermitage de Jean-Jacques, R. P , t. III, p. 88.
Victor Alfieri (L'ombre de), P. D., t. III, p. 249.
Victor Hugo (A M.), R. P., t. III, p. 115.
Victor Hugo (A Mme), en souvenir de ses noces, P. D., t. III, p. 325.
Victor Hugo (Vers écrits sur l'album de Mme), P. D., t. III, p. 364.
Vie cachée (Souvenir d'enfance ou la), H. P., t. II, p. 118.
Vieil ami, M. Ronot (Réponse à un), P. D., t. III, p. 365.
Vigne et la maison (La), R. P., t. III, p. 181.
Vignet (Sur la mort du baron de), R. P., t. III, p. 83.
Voix humaine (La), H. P., t. II, p. 212.
Voyage (Pensées en), 145.

W

Wap, poète hollandais (A M.), R. P., t. III, p. 20.
Walter Scott (Réponse aux adieux de), R. P., t. III, p. 131.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION I
DATE ET LIEU DE COMPOSITION DES RECUEILLEMENTS..... IX
LETTRE A M. LÉON BRUYS D'OUILLY XI

Recueillements poétiques

PIÈCES CONTENUES DANS LA PREMIÈRE ÉDITION (1839)

I. Cantique sur la mort de Mme la duchesse de Broglie 3
II. A Alix de V..., jeune fille qui avait perdu sa mère. 13
III. A M. de Genoude sur son ordination..... 14
IV. A Mme *** qui fondait une salle d'asile..... 19
V. A M. Wap poète hollandais..... 20
VI. A Mme la duchesse de R*** sur son album.... 25
VII. A une jeune Moldave..... 27
VIII. A un curé de village..... 29
IX. Amitié de femme, à Mme L***, sur son album.. 33
X. Épitaphe des prisonniers français morts pendant leur captivité en Angleterre..... 35
XI. A M. Félix Guillemardet sur sa maladie..... 36
XII. Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons..... 42
XIII. A une jeune fille poète..... 46
XIV. Cantique sur un rayon de soleil..... 52
XV. Épitre à M. Adolphe Dumas..... 58
XVI. A une jeune fille qui me demandait de mes cheveux 68
XVII. A Angelica baronne de Rothkirke..... 70
XVIII. A Augusta..... 71
XIX. Le tombeau de David à Jérusalem..... 72

XX. A M. le comte de Virieu..... 83
XXI. Vers écrits dans la chambre de J.-J. Rousseau. 88
XXII. Utopie à M. Bouchard..... 89
XXIII. La femme à M. Decaisne après avoir vu son tableau de la Charité..... 99
XXIV. La cloche du village..... 103

Pièces non comprises dans la première édition

I. Épitres et Poésies familières

XXV. A M. Casimir Delavigne..... 111
XXVI. A M. Victor Hugo..... 115
XXVII. Un nom..... 123
XXVIII. A Mlle Delphine Gay..... 126
XXIX. Réponse aux adieux de sir Walter Scott..... 131
XXX. Hommage à l'Académie de Marseille..... 143
XXXI. Pensées en voyage..... 148
XXXII. A une jeune arabe qui fumait le narguilé dans un jardin d'Alep..... 153
XXXIII. Le trophée d'armes orientales..... 156
XXXIV. La chute du Rhin à Laufen..... 157
XXXV. Réflexion..... 160
XXXVI. Aux enfants de Mme Léontine de Genoude.... 165
XXXVII. La fille du pêcheur..... 167
XXXVIII. Raphaël..... 172
XXXIX. Lettre à Alphonse Karr, jardinier..... 174
XL. La vigne et la maison..... 181
XLI. Le désert ou l'immatérialité de Dieu..... 193

Pièces non comprises dans la première édition

II. Poésies politiques

XLII. Les Révolutions..... 209
XLIII. Contre la peine de mort au peuple du 19 octobre 1830..... 220
XLIV. A Némésis..... 228
XLV. La Marseillaise de la Paix..... 232
XLVI. Au comte d'Orsay..... 237

Poésies diverses qui n'ont pas figuré dans les premières éditions des Recueils lyriques de Lamartine

I. Pièces datées

Adieux au collège de Belley..... 241
Le Génie à M. de Bonald..... 242
A Mlle Fanny de Virieu..... 246
L'ombre de Victor Alfiéri..... 249
La Retraite, à M. de C***..... 251
La naissance du duc de Bordeaux..... 253
A M. Charles Nodier..... 258
Le Pasteur et le Pêcheur..... 258
Inscription pour un pavillon dans un parc..... 261
Sur l'ingratitude des peuples..... 261
L'idéal sur une page représentant des génies enfants..... 266
A une fleur séchée dans un album..... 267
A la colombe donnée par S. A. I. l'archiduchesse Caroline à Julia..... 268
Souffle de mon printemps..... 269
A une enfant, fille du poète..... 271
Au prince royal de Bavière voyageant en Grèce..... 272
A M. Léon Bruys d'Ouilly..... 273
Vers adressés à M. Gérard en lui envoyant Jocelyn..... 276
Les Fleurs..... 276
Sultan, le cheval arabe..... 277
Le cri de charité..... 279
A mon ami Aimé Martin..... 280
A M. de Musset..... 282
Celui qui créa la nature..... 287
Cachez-vous quelquefois..... 288
Sur un don de la duchesse d'Angoulême..... 288
La Prière de femme..... 289
Salut à l'île d'Ischia..... 290
Ressouvenir du Lac Léman..... 291
Le lis du golfe de Santa Restituta..... 299
Les Oiseaux..... 300
Le coquillage au bord de la mer..... 301
Ferrare improvisé en sortant du cachot du Tasse..... 302
Le Grillon..... 303
Le Moulin de Milly..... 305
Épitaphe pour Mme de Malibran..... 308
La fleur des eaux..... 308

La charité, hymne oriental..... 310
Les fleurs sur l'autel..... 311
Le lézard sur les ruines de Rome..... 312
Prière de l'indigent..... 314
Les Pavots..... 314
Sur une guirlande de fleurs peintes pour une loterie de charité. 315
A une jeune fille qui avait raconté un rêve..... 316
Les esprits des fleurs..... 317
Sur des roses sous la neige..... 318
Le liseron..... 319
Sur la cathédrale de Bourges..... 320
Musique à Mlle B***..... 320
Le Mont Blanc sur un paysage de M. Calame..... 321
A Mme Huber de Lille..... 322
A un enfant, Henri Lyte, partant de Monceau..... 323
Sous le portrait de Mme Eugénie Cassas..... 324
A Mme Victor Hugo, souvenir de ses noces..... 325
A une jeune fille..... 326
A Mme Ruscas, américaine de la Nouvelle-Grenade..... 326
A M. le Cte de Fontenay..... 327
A Mlle Camille de Foraz..... 327

Poésies diverses qui n'ont pas figuré dans les premières éditions des recueils lyriques de Lamartine

II. Pièces non datées

La Pervenche..... 331
La fenêtre de la maison paternelle..... 332
A Laurence..... 332
Adieu à Graziella..... 335
Sur une page peinte d'insectes et de plantes..... 335
L'insecte ailé..... 336
A une fiancée de quinze ans..... 337
Le cadre à Mme de la Ch***..... 338
Sur l'image du Christ écrasant le mal..... 339
Pour une quête..... 340
Souvenir à la princesse d'Orange..... 340
Les Saisons..... 342
Une fleur..... 343
La harpe des cantiques..... 344
A un anonyme..... 345
A M. Beauchesne..... 345
A M. Amédée de Parseval..... 346

A Mme Desbordes-Valmore 347
La Cloche 351
Cantique sur le torrent de Tuisy, près de Belley 353
Le Rossignol 357
La rose fanée 359
L'hirondelle 360
Le retour 361
L'idée éternelle 361
A M. Tramblay, auteur de l'œnologie 362
A M. Tramblay, auteur d'une épitre au poète Senecé 363
Vers sur un album 363
Vers écrits sur l'album de Mlle Nodier 363
Vers écrits sur l'album de Mme Victor Hugo 364
Vers sur un album 364
A une jeune personne qui prédisait l'avenir 364
Réponse à un vieil ami (à M. Ronot) 365
A un poète anglais qui avait traduit une harmonie 366
A Regaldi 367
A une jeune polonaise, Mlle Michatowska 367
Improvisation sur le bateau à vapeur du Rhône 368
A de jeunes américaines 369
Inscription pour une maison de campagne 369
Sur un album 369
Improvisation à Saint-Gaudens 370
L'Étoile, sur un portrait de Julia 370
Réponse 371
A Ida 372
Fuyons, mon âme 374
A la croix 374
Hymne 375
Sur un album 376
Sur un album où M. de Chateaubriand avait signé son nom. 376
A l'Ile Maurice 376
A Mme 377
A une mère qui avait perdu son enfant 377
Sur un album 377
Le roi David, pour une page style moyen-âge 377
A Mme Ristori 378
Pour une fontaine 379
TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE DE L'ŒUVRE LYRIQUE DE LAMARTINE 381
TABLE DES MATIÈRES 389

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR SUPRALFA CELLUNAF
PAR L'IMPRIMERIE ANDRÉ TARDY
A BOURGES
LE 15 OCTOBRE 1954

Numéro d'éditeur : 409
Numéro d'imprimeur : 1878
Dépôt légal 4e trim. 1954

Printed in France

DANS LA COLLECTION DES « CLASSIQUES GARNIER »
Format in-16 (12 × 19) Volumes brochés.

BALZAC. — Eugénie Grandet, 1 vol. **Le Père Goriot,** 1 vol. **Le Médecin de campagne,** 1 vol. **Le Lys dans la Vallée,** 1 vol. **La Rabouilleuse,** 1 vol. **La Peau de chagrin,** 1 vol. **Le Cousin Pons,** 1 vol. **Ursule Mirouet,** 1 vol. **La Femme de trente ans,** 1 vol. **Le Curé de Tours. — Pierrette,** 1 vol. **La Cousine Bette,** 1 vol. **César Birotteau,** 1 vol. Préfaces et notes de Maurice Allem.

BAUDELAIRE. — Les Fleurs du mal, 1 vol. Édition intégrale revue sur les textes originaux, préface et notes de E. Raynaud, 1 vol.

BEAUMARCHAIS. — Théâtre (Le Barbier de Séville. — Le Mariage de Figaro. — La Mère coupable). Introductions et notes de Maurice Rat, 1 vol.

BOCCACE. — Le Décaméron. Traduction nouvelle de Jean Bourciez. 1 vol

BOILEAU. — Œuvres (Satires. Épîtres. L'Art poétique. Le Lutrin. Odes. Épigrammes et autres poésies. Lettres). Préface et notes de G. Mongrédien. 1 vol.

CERVANTES. — Don Quichotte de la Manche, 1 vol. **Les Nouvelles exemplaires,** 1 vol. Traductions Louis Viardot. Préfaces et notes de Maurice Bardon.

CHATEAUBRIAND. — Mémoires d'Outre-Tombe. Notes et appendices par Edmond Biré. Nouvelle édition revue et annotée par Pierre Moreau, 6 vol.

CORNEILLE. — Théâtre choisi. Introduction et notes de Maurice Rat, 1 vol.

DANTE. — La Divine Comédie. Traduction nouvelle avec préface, notes et commentaires de Henri Longnon, 1 vol.

DIDEROT. — Œuvres romanesques. Préface et notes de Henri Bénac, 1 vol.

FLAUBERT. — Madame Bovary, 1 vol. **Trois Contes,** 1 vol. **L'Éducation sentimentale,** 1 vol. **Salammbô,** 1 vol. **La Tentation de saint Antoine,** 1 vol. Préfaces et notes de Édouard Maynial.

FROMENTIN. — Dominique. Introduction et notes de Émile Henriot, de l'Académie Française, 1 vol.

HUGO (Victor). — La Légende des Siècles, 2 vol. **Les Feuilles d'automne, Les Chants du Crépuscule,** 1 vol. **Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres,** 1 vol. **Les Contemplations,** 1 vol. Préfaces et notes de André Dumas.

LACLOS (Choderlos de). — Les Liaisons dangereuses, Préface et notes de Yves Le Hir, 1 vol.

LA FAYETTE (Mme de). — Romans et Nouvelles, Introduction et notes de Émile Magne, 1 vol.

LA FONTAINE. — Contes et Nouvelles. 1 vol. **Fables,** 1 vol. Introductions et notes de Edmond Pilon et Fernand Dauphin.

LAMARTINE. — Méditations poétiques, 1 vol. **Recueillements poétiques,** 1 vol. **Jocelyn,** 1 vol. **Graziella, Raphaël,** 1 vol. Introductions et notes de Jean des Cognets.

MACHIAVEL. — Le Prince. Introduction et notes de Raymond Naves. 1 vol.

Le catalogue détaillé de la Collection (environ 400 volumes brochés) ainsi que la liste des ouvrages reliés sont envoyés franco sur demande.

Paris. -6- Imp. Paul Dupont. - 90.9.54